

Philoir

2022



C.E.C. André-Chavanne



Philoir 2022

Textes et dessins d'élèves du CEC André-Chavanne

Philoir 2022

Préface...	6
les élèves interrogent les thèmes du philoir « ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou. » et « l'enfer, c'est les autres. »	7
les élèves interrogent les thèmes du philoir « ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou. » et « l'enfer, c'est les autres. »	31
les lauréats du concours de nouvelles littéraires « à ce moment, la terre se déroba sous mes pieds. » et « quand on voulut le détacher du squelette qu'il embrassait, il tomba en poussière. »	67

PRÉFACE

« Ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou. » (Nietzsche)... « L'enfer, c'est les autres. » (Sartre)... ; « À ce moment, la terre se déroba sous mes pieds » ...
« Quand on voulut le détacher du squelette qu'il embrassait, il tomba en poussière. » (Hugo) : tels étaient les duos de thèmes attribués respectivement au *Philoir* 2022 et au concours de nouvelles littéraires.

Après deux années de crise sanitaire qui ont bouleversé notre quotidien et notre rapport aux autres et interrogé la fragilité de nos certitudes – constituant un formidable terreau pour toutes sortes d'informations fallacieuses et de théories du complot, il nous est apparu naturel que le *Philoir* aborde le thème de l'altérité dans ce qu'elle peut avoir de plus sombre et questionne le lien qui existe entre certitude et folie.

De son côté, le concours de nouvelles littéraires a proposé aux élèves deux embrayeurs d'écriture : l'un s'intéressant à l'effondrement et au sentiment de chute, l'autre – célèbre *explicit* de *Notre-Dame de Paris* – supposant la persistance de l'amour après la mort – *topos* cher à la littérature. Pour sa cinquième édition, le concours s'est élargi au Collège Rousseau. D'ailleurs, quatre des cinq lauréats en sont issus. Parmi les récits primés, certains mettent la mort en perspective, d'autres nous incitent à mieux observer la nature environnante ou à reconnaître nos erreurs pour grandir, un dernier nous propose une méditation onirique.

Dans cette édition 2022 du *Philoir*, on trouvera d'abord plusieurs essais et réflexions philosophiques. Ceux-ci constituent un appel à la sagesse lorsque nous sommes tiraillés entre libre arbitre et fatalisme ou quand l'autre, cet étranger, nous malmène. Ensuite, la faim du lecteur sera satisfaite par des textes de genres variés allant de la poésie au récit merveilleux en passant par une enquête policière, par des histoires d'amour et de harcèlement. Enfin, on trouvera les textes primés du concours de nouvelles littéraires. Aussi, une douzaine d'œuvres picturales ponctue l'ensemble du recueil.

Comme chaque année, nous pouvons déplorer que certains textes retenus, bien que de qualité, ne fussent pas exempts de maladresses stylistiques voire syntaxiques. Par ailleurs, de nombreuses erreurs de français subsistaient malgré plusieurs relectures. Pour des raisons éditoriales, nous avons remédié à un certain nombre de ces problèmes. Ensuite, nous encourageons comme chaque année les élèves de la prochaine édition à s'essayer à cette aventure enrichissante qu'est l'écriture. Enfin, nous tenons à saluer l'engagement des élèves qui se sont prêtés à l'exercice, mais dont les textes n'ont pas été retenus.

Nous remercions chaleureusement Christian Delley, enseignant d'arts plastiques, pour sa sélection d'œuvres d'élèves et sa collaboration ; les organisateurs et organisatrices du concours de nouvelles littéraires ; encore une fois tous les élèves qui ont participé ainsi que les enseignants qui les ont encouragés ; et, bien entendu, Roland Jeannet, sans la générosité duquel cette publication n'aurait pas pu voir le jour, et à qui nous dédions cette édition du *Philoir* en lui souhaitant autant de plaisir pour sa retraite qu'il a su en donner à notre école.

Ana Madeira Marques Dupuis
Kevin Udrisard

LES ÉLÈVES INTERROGENT
LES THÈMES DU PHILOIR –
« CE N'EST PAS LE DOUTE,
C'EST LA CERTITUDE QUI
REND FOU. » (NIETZSCHE) ET
« L'ENFER, C'EST LES AUTRES. »
(SARTRE)

MON SEMBLABLE, MON MIROIR, MON ENFER

L'enfer. Il est propre à chacun, il se forme et se déforme pour épouser les courbes d'une idée douloureuse, sombre, triste et pénible. Il séduit les idées noires, les souffrances et traduit la récurrence d'un mal être qui semble ne jamais se terminer.

Pour certains il s'apparente à un lieu, pour d'autres à des personnes, d'autres diront encore que c'est un souvenir. Je vous dirai qu'il s'agit de sentiments, tels que la peur, le dégoût, la frustration, la trahison.

L'enfer ce n'est pas vous, ce n'est pas moi, ce n'est pas un enseignant qui vous rappelle chaque semaine que votre place n'est pas ici, ce n'est pas un parent qui vous enferme dans la case idéale dans laquelle il voudrait vous voir vous épanouir, ce n'est pas ce garçon qui isole sa petite amie jusqu'à ce qu'elle n'ait plus que lui pour vivre.

L'enfer c'est cette humiliation hebdomadaire, c'est la frustration de ne pas être soi-même, c'est la dépendance et la solitude vers laquelle cette relation vous guide. Dire que l'enfer c'est les autres c'est voir en l'autre une autre version de soi-même. J'ai vu en ce professeur l'échec que j'avais peur d'être, j'ai vu dans ce parent la déception que je fuyais, j'ai vu dans cette relation la solitude qui m'effrayait.

L'enfer ce n'est pas les autres, l'enfer c'est nous. Nos peurs, nos angoisses. L'Homme est son pire ennemi, notre esprit nous torture. L'humain tend à voir le pire chez les autres sans jamais se rendre compte qu'il partage cet aspect terrible qu'il critique tant. Il en devient alors hypocrite en se voilant la face et en se rapprochant toujours plus de ce qu'il blâme. Ceux que nous détestons font en réalité ressortir ce qu'il y a de pire en nous. Parce que la personne que vous détestez en face de vous, c'est vous. Les autres vous renvoient l'image dégoûtante que vous avez peur de devenir, ils ne sont pas l'enfer, ils sont juste un miroir, une déformation infernale de vous.

Gabriella BORGEAUD (304bi)

JE SOUFFRE, MAIS QUE FAIRE... ?

Voici ce qu'une étudiante a dit lors d'un entretien avec sa psychologue :

*"Je souffre...
Les autres... les autres... les autres, que valent-ils ?
Et moi... et moi, qui suis-je ?
Dites-moi... qui suis-je ?
Ah mais, suis-je bête ? Vous ne savez pas non plus !
Cependant, les autres savent très bien ce qu'ils veulent que je sois !
Quelle honte !
Je regarde autour de moi... personne ne semble avoir les mêmes problèmes.
Comment puis-je réussir à me retrouver ?
Comment puis-je réussir à m'accepter et à rester moi-même ?"*

Comprenez-vous quelque chose ?
Peut-être oui... Peut-être non...

Mais laissez-moi vous éclairer sur une chose avec cet exemple.

Les *autres* servent à 3 choses :

1. Vous "faire faire" des erreurs
2. Vous permettre d'apprendre de leurs erreurs
3. Vous permettre de vous confier à eux et vous reconforter

Je vais commencer par vous expliquer le point 3 :

Il est arrivé à tout le monde de ne pas se sentir très bien mentalement.

Dans ce cas, la meilleure chose à faire est de parler aux autres de votre problème.

"Facile à dire...", vous me direz, et je suis tout à fait d'accord avec vous. Très difficile à faire, car trouver quelqu'un qui peut nous écouter sans nous juger est très dur. Cependant, nous avons tous quelqu'un à qui on peut faire confiance. Il suffit juste de chercher.

P.-S. : Si vous n'en trouvez pas, écrivez ! Écrivez votre propre journal intime ! Et s'il vous faut le brûler pour vous sentir mieux, faites-le, pourquoi pas.

Maintenant le point 2 :

Les *autres* commettent des erreurs, tout comme vous et moi.

Vous pouvez non seulement apprendre de vos erreurs, mais aussi de celles des autres. Car en observant les conséquences de leurs actions, vous pourrez peut-être éviter de faire les mêmes.

Le point 1 est le plus important.

Commettre des erreurs est peut-être la chose la plus importante. Vous apprenez par vous-mêmes et vous vous rendez compte vous-mêmes que ce que vous avez fait n'est pas juste. Et étant donné que VOUS avez été directement touchés par la "mauvaise" action, vous en connaissez très bien les conséquences, et vous ne voudrez certainement pas revivre la même situation.

Je vous vois déjà me poser cette question :
"Quel genre d'erreurs pouvons-nous faire «à cause» des autres ?"

BEAUCOUP ! Et n'importe qui peut vous en "faire faire" une, que ce soit une célébrité, vos amis ou encore votre famille.

Mais je vais en pointer une :

Prenons l'exemple de cette jeune étudiante, mentionnée plus haut.

Elle avait tendance à recevoir beaucoup de remarques des autres sur ses tenues, ses opinions... Afin de leur faire plaisir, elle changeait souvent qui elle était. En conséquence, elle ne sait plus qui elle est.

C'est pour cela que trop en avoir à faire des opinions des autres sur votre personnalité et votre identité peut vous faire commettre une erreur courante : changer qui vous êtes vraiment, ce qui est dommage.

"Est-ce bon de faire des erreurs ?" me demanderiez-vous.
Mais oui ! C'est très important même !
Comme m'a dit mon enseignante d'histoire de l'art de l'an passé,
"Il faut se rappeler le passé afin de construire un meilleur futur".
Donc, en commettant des erreurs vous pourrez avoir un meilleur futur, car vous ferez en sorte de ne plus les refaire.

Une dernière chose, les amis, ne blâmez pas les autres. Ce sont vos erreurs, personne ne vous a forcés à les faire, si ce n'est vous-mêmes.

Voilà la clé pour être en paix avec soi !

Maryam NASSIRI (302bi)

JE SAIS. MAIS LE SAIS-TU ?

Commençons avec la conjugaison du verbe savoir au présent de l'indicatif.

Je sais.

Tu sais.

Il/elle/on sait.

Nous savons.

Vous savez.

Ils/elles savent.

Mais savez-vous ce que nous savons aussi ? Cette conjugaison ci-dessus. En effet, nous en avons la certitude. Lorsque vous avez lu le début de ce texte, vous n'avez pas remis en question ce que vous lisiez.

Cela vous a-t-il rendu fou ? Je ne pense pas.

Maintenant, voilà cette citation de Nietzsche : "ce n'est pas le doute, mais la certitude qui rend fou". Une fois lue, elle vous plonge dans l'incertitude. Rien que cette phrase vous fait hésiter. Vous vous mettez à réfléchir. Vous continuez à lire. Vous espérez que je vous éclaire sur cette citation douteuse. Eh bien ! Je n'ai pas la réponse à toutes vos questions, sinon on ne serait pas ici à discuter.

Une chose est sûre, entre les deux paragraphes précédents, celui qui vous a le moins fait douter est le premier. Je le sais et vous le savez aussi. Ne vous mentez pas, la citation vous a fait douter, que vous l'acceptiez ou la rejetiez. La certitude vous rendra toujours moins fou que le doute, j'en suis sûr.

Le premier paragraphe l'a bien démontré. Le verbe savoir illustre cela de manière pertinente. Lorsque nous savons quelque chose, nous en avons la certitude, nous ne nous questionnons pas... Nous connaissons par exemple la conjugaison du verbe savoir ci-dessus ou encore que $1+1 = 2$. Et cela ne nous rend pas fous. N'est-ce pas ?

Mais prenons donc un autre exemple. Savez-vous qui vous êtes ? Non sincèrement, pensez-vous vous connaître assez bien pour répondre à cette question ? Ne doutez-vous même pas un petit peu ? Imaginez ! Imaginez qui vous êtes. Vous ne le savez pas. Vous devenez fou. Quoi ? Je ne peux pas vous aider. Douter de soi-même rend fou.

Ainsi, tous ces différents propos reviennent à la fameuse citation de Nietzsche. Je vous ai montré pourquoi le doute rend fou et non la certitude. Moi, je le sais. Mais le savez-vous ?

Federico SPREIJ (302bi)

L'ENFER, UNE SOUFFRANCE PERSONNELLE

Genève, le 13 décembre 2018

Palais de Justice, procès de M. Stinney, 9h10

Monsieur le juge,

Je suis aujourd'hui devant vous pour défendre la famille de M. Stinney. Cet enfant de 14 ans seulement s'est donné la mort après une lutte contre le harcèlement. Le harcèlement présent dans cette affaire se définit comme étant des violences verbales ainsi que psychologiques répétées. Mon client était atteint d'albinisme sévère et a vécu ses deux dernières années en Enfer.

Selon moi, l'Enfer se trouve dans le regard des autres. En effet, dans notre société actuelle, il est impossible de ne pas se confronter aux regards extérieurs. Comme dirait John Hobbes, « L'homme est un loup pour l'Homme ». Le jugement est une action naturelle chez l'être humain qui rejette la différence. Si différence il y a, elle suscite alors de nombreux regards. Ces regards, si soutenus, nous déstabilisent dans notre perception de notre vie et de nous-mêmes. Ils nous isolent de la société.

M. Stinney n'a pas vécu une enfance facile mais lors de son entrée dans l'adolescence, sa vie a totalement changé. Tous ses camarades se moquaient de son physique atypique et ce jeune garçon n'a pas pu le supporter.

Le bousculement des milliers de questions qui apparaissent dans notre esprit lorsqu'un individu pose le regard sur nous, amène l'ébranlement dans nos pensées. Nous perdons confiance en nous et l'Enfer devient la pression sociale qui nous empêche d'être nous-mêmes, soit différents des autres.

Mon client a été victime d'insultes, parfois extrêmement violentes, à l'école comme sur les réseaux sociaux. De ce fait, il s'est absenté plus de 2 mois durant sa dernière année scolaire avant de mettre fin à sa vie dans sa chambre à l'aide d'une corde.

Les gens se permettent de juger d'autres individus sans même les connaître. Le fait d'être jugé procure un sentiment d'infériorité qui prend le contrôle sur notre vie. Tel a été le cas pour M. Stinney. Sa vie est devenue un Enfer, c'est-à-dire qu'il ne vivait pas une minute sans ressentir une immense souffrance. Cet Enfer a été construit de toutes pièces par un nombre incalculable de ses semblables.

Ainsi, je vous demande, Monsieur le juge, de bien vouloir condamner la cause de la souffrance et de la triste fin de mon client...

Mallaury SCHOUWEY (404)



Tala BENHATTAT (204bi)

L'ENFER, C'EST LES AUTRES

Donc, je suis né le 3 juillet 1985 dans la campagne de Hill Valley. Je vivais dans un petit chalet perché sur la montagne en face de la ville. Je vivais simplement, mais bien, sans problèmes sociaux, économiques ou de quelque type que ce soit puisque mes parents et moi vivions de l'unique salaire de mon père, chasseur, et du fruit de son travail.

Pendant plus de 15 ans, j'étais heureux et bon. Ma mère me faisait cours la journée et le soir je sortais avec mon père dans la forêt. J'étais heureux, jusqu'à ce que mes parents aient l'excellente idée de vouloir me scolariser. Ma mère n'avait plus rien à m'apprendre, dépassée.

J'ai intégré l'école normale. Les premiers temps, ce fut un véritable calvaire pour moi, difficile de me faire une place dans une classe où tout le monde se connaît... et puis je ne savais pas comment me faire des amis. La plupart de mes camarades n'étaient pas ce que l'on pourrait appeler des êtres bienveillants. Ils se moquaient de mon accent de la campagne et de mes manières plutôt rustres. J'ai donc dû évoluer, sortir de cette étiquette que les autres avaient collée sur mon front. Je suis devenu mauvais, moqueur, mesquin, je me battais avec les autres. Il fallait que je devienne le plus fort pour pouvoir survivre dans ce monde hostile où les autres se liguèrent contre moi.

Finalement, j'ai saisi la nature humaine. Le fait que l'être humain n'aime pas aimer ses congénères mais préfère les détester, il adore ça ! Il fallait donc que je trouve une solution au problème de cette société au sein de laquelle je n'avais pas, ou plus, ma place. J'y ai beaucoup réfléchi, presque tout le temps, chaque fois que les autres me laissaient seul avec mon esprit.

La seule solution que j'ai trouvée était de fuir, mais où ? Le seul endroit auquel je pensais était le chalet de mes parents, car je ne connaissais que deux endroits dans le monde et ce dernier en faisait partie.

Aujourd'hui, je me trouve dans le chalet de mon enfance, je suis seul, enfin, mes deux parents étant morts, ils ne sont plus là pour veiller sur moi. C'est malheureux, ils étaient les seuls que je supportais et avec qui j'étais prêt à vivre. Je suis chasseur désormais et je vis mieux, bien mieux que lorsque je vivais en ville. Mes problèmes, la pression, tout a disparu, je me sens libre maintenant.

Joshua VEZ (302bi)

L'ENFER, QUI EST-CE ?

« L'enfer c'est les autres » disait fièrement Frank à ceux qui voulaient bien l'entendre. Reclus depuis des jours dans son monde hermétique, la pandémie a fait de lui quelqu'un de presque hostile à la nature sociale qui caractérise l'homo-sapiens ; trait en grande partie responsable de sa propre complexité. Irritable et aigri, même sa famille, qu'il évite dès qu'il le peut, ne voit plus en lui le jeune homme jovial et expressif qu'il était auparavant. Frank semble avoir changé, mais pourquoi cela ?

Petit, il était curieux et avide de connaissance, il fut toutefois toujours mis à l'écart des autres enfants en raison de ses cheveux roux. La cruauté des jeunes enfants n'est pas imaginable lorsqu'il s'agit de moqueries. C'est donc très tôt que Frank a vécu pour la première fois la terrible sensation du rejet social, il s'est alors plongé dans ses bouquins, cherchant à échapper au harcèlement incessant.

Bien qu'introverti de nature, Frank s'est tout de même résigné à se faire des amis et de là est partie la spirale infernale qui définirait le reste de sa vie : plus il fréquentait les autres, plus il se fermait à eux.

À la fin du cycle d'orientation, poussé par ses parents, Frank a accepté de fréquenter le club de photographie de son collège. Bien qu'initialement réfractaire à cette idée de peur du jugement, il a finalement accepté d'adhérer au club. Naturellement, au début Frank n'a pas cherché le contact avec autrui, mais c'est lors d'une sortie que Marie, une camarade de classe, s'est adressée à lui. Marie est ce qu'on pourrait appeler l'anti-Frank, sociable et facilement abordable, c'était l'amie de tout le monde. Marie avait, ce jour-là, oublié ses pellicules et a tout naturellement demandé à Frank s'il lui en restait. Comme à son habitude, Frank a répondu avec un bref « oui », mais cette fois, cela a provoqué quelque chose en lui. C'était pour lui la première fois que quelqu'un venait lui parler avec tant de gaité à son égard. Car après cette discussion, Marie a proposé à Frank de participer à une fête qu'elle organisait le week-end suivant. Après plusieurs tentatives insistantes, il a finalement accepté, non sans difficulté

Le week-end venu, il s'est rendu chez Marie mais en franchissant le pas de la porte, il a aperçu les mêmes personnes qui, dix ans plus tôt, avaient fait de sa vie un enfer. Il a rebroussé chemin brusquement et ignoré les cris de Marie qui essayait en vain de le rappeler

Frank venait de se mettre à dos la seule personne qui lui prêtait attention, les vieux démons ont ainsi refait surface et dans sa misère, il a perdu espoir en accusant les autres, sans y voir son reflet

Aux yeux de Marie, il était devenu ce qu'il détestait, la souffrance provoquée par autrui, celle qu'il craignait tant et qui était désormais le fruit de son action. Mais peut-on réellement blâmer Frank? Au final, ses actions reflètent sa propre souffrance.

Frank n'est qu'un exemple parmi tant d'autres, la machine sensible et sociable qu'est l'Homme a besoin d'un sage équilibre pour fonctionner. Si cet équilibre est rompu, alors rien ne va et chaque interaction avec autrui, comme avec soi-même, devient un enfer.

L'ENFER, C'EST LES AUTRES OU BIEN NOUS-MÊMES ?

Un soir d'été, comme chaque soir, Ilan, un jeune homme possédant toutes les qualités lui étant favorables, disait-on, rentrait de l'école. Il était populaire, intelligent, beau, talentueux avec beaucoup de charisme et d'amis, il se faisait même nommer « la star de l'école », tout le monde le connaissait. Les vacances approchaient et il n'avait qu'une seule idée en tête : pouvoir profiter avec ses amis. Rêvassant sur le chemin, il s'est cogné à une fille de son école. Ils se sont relevés et ce fût là un grand choc pour l'adolescent. C'était Charline, la fille dont il était amoureux, mais à qui il n'osait rien dire de peur d'être jugé. Contrairement à lui, elle était une demoiselle solitaire, mystérieuse, qui ne portait pas grande attention aux autres. Les amis et la popularité lui importaient peu tant qu'elle avait ses 2 copines, le reste n'était qu'un détail

Excuse-moi je ne regardais pas où j'allais, je suis vraiment désolé. S'exprima-t-il, ne sachant que dire.

Ne t'inquiète pas, ça va. Lui répondit-elle en souriant.

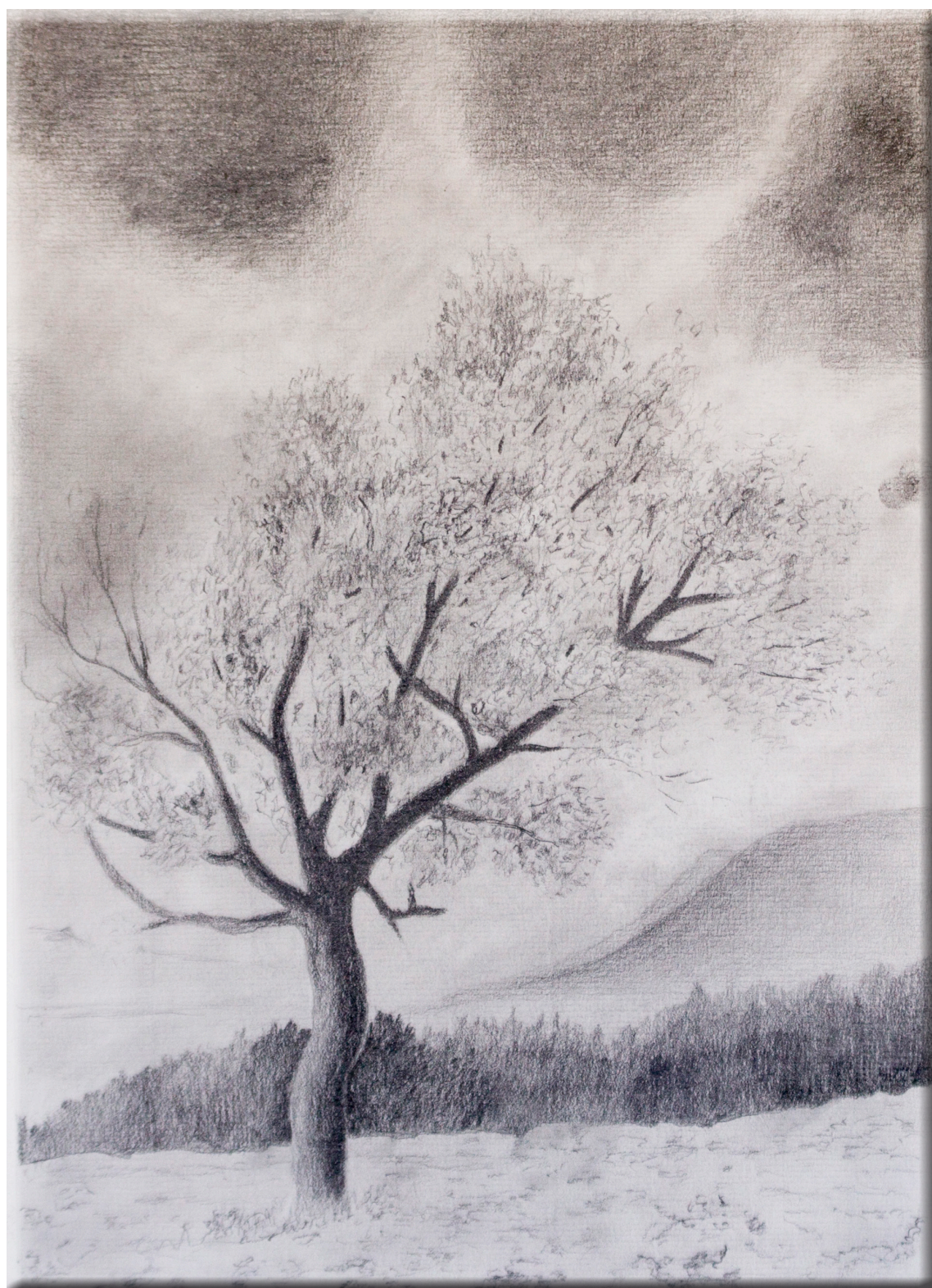
« La star » a rougi, de peur d'être aperçu avec l'inconnue, il l'a saluée et est parti très vite, n'osant pas la regarder dans les yeux pour enfin lui déclarer ses sentiments. Le soir, dans son lit, il ne pensait qu'à son beau visage, il rêvait même d'un avenir avec elle. Il a alors décidé qu'il lui dirait tout ce qu'il ressentait le lendemain.

Le jour s'est levé, c'était un grand jour pour Ilan, qui s'était préparé, coiffé et bien habillé. Arrivé à l'école, l'amoureux cherchait Charline, mais il ne l'a pas croisée de la journée. C'était enfin la fin des cours et sur le chemin du retour il a entendu de la bouche d'une de ses camarades que sa bien-aimée avait déménagé. Triste et déçu, il est rentré et n'a plus jamais entendu parler de Charline. Ce garçon a sacrifié son amour à cause du regard des autres.

L'attention d'autrui nous influence et nous empêche parfois d'agir selon nos envies. Et puis parfois, nous le regrettons. Mais selon moi l'enfer, n'est pas les autres ; l'enfer c'est nous ! Nous sommes notre propre enfer.

Les conseils ou encore les paroles des autres influencent certes nos choix, mais c'est à nous-mêmes de prendre des décisions et de prendre notre vie en main. Peu importe ce que l'on fait, nous serons toujours jugés, car c'est comme cela qu'une société fonctionne. Si l'on reste focalisé sur le regard des personnes autour de nous, cela ne nous fera jamais avancer. L'enfer c'est ne pas s'écouter et vivre une vie dictée par les autres ; une vie de regrets.

Huynh-Mi LY (404)



Léo ROZTOCIL (201bi)

LA LIBERTÉ MORTELLE

Vendredi 01h36

Je marche, je marche et remarque le long de mon appartement. Cela fait 20 minutes que je tourne en rond dans cet appartement vide, froid et gris.

Une assiette, un verre et seulement deux couverts sur la table.

Je marche vers mon lit blanc, sans couleurs et froid. Un lit deux places pour une seule personne dorénavant. Il n'est pas rentré, encore. Cela fait deux mois qu'il ne rentre plus ou qu'il rentre très tard le week-end. Il ne me considère plus, ne me regarde plus, ne me fait plus l'amour, ne m'aime plus. Tout est froid et gris entre nous, comme l'atmosphère de cet appartement et de ma vie.

Je me lève du lit et allume la télévision. Image grise comme cette société, comme ma vie, comme cette finalité qui m'est destinée.

Vendredi 03h03

J'éteins la télévision, il n'est pas rentré. Je marche dans la cuisine tel le fantôme que je suis.

Je me prépare des céréales, du lait et je m'installe à nouveau devant la télévision que je rallume.

Mon ventre vide depuis deux semaines me crie famine, des cris qui ne sont pas entendus par moi ni par cette société.

Vendredi 04h00

J'éteins la télévision, me lève et jette le bol de céréales que je n'ai pas touché, me rassois sur le canapé et rallume la télévision.

Vendredi 05h57

Le bruit de la serrure se fait entendre. Il rentre enfin, il marche vers le salon, éteint la télévision et se dirige vers la chambre. Pas un regard, pas un baiser, pas un salut, comme depuis deux mois.

J'entends les bruits de la douche. Je marche vers la chambre, ses habits sont éparpillés et puent le parfum de femme. Je n'en mets jamais.

Son téléphone est sur la table de chevet, retourné et éteint. Je le prends et essaye de le déverrouiller. Il a enlevé ma reconnaissance faciale. Je le repose et commence à fouiller ses poches. Préservatif... comme depuis deux mois, je ne doute plus. Je le repose calmement et m'allonge sur le lit.

Vendredi 06h20

Il sort de la salle de bain, parfumé au gel douche que je ne connais pas, un autre.
Femme : Ou étais-tu ?

Lui : Je travaillais.

Il travaille de 9h à 19h30 du lundi au vendredi, il était rentré à 06h00.

Femme : d'accord. Bonne nuit, je t'aime.

Il ne répond pas.

Samedi 18H00

Il est sorti, encore.

J'allume la télévision. Gris, froid, je ne ressens plus rien, je suis devenue ce qu'ils voulaient que je devienne.

Samedi 23h05

Il rentre, tôt. Il éteint la télévision, s'assoit à côté de moi. Il pue ce parfum que je déteste.

Lui : Tu as fait à manger ? J'ai faim.

Femme : Oui, dans le frigo.

Il se lève, prend la nourriture et s'assoit. Je m'assois devant lui où les céréales dans le bol se noient dans une chose qui les engouffre peu à peu, comme moi :

Femme : Où étais-tu ?

Lui : Je travaillais.

Du lundi au vendredi...

Femme : D'accord.

Il a des suçons sur son corps, il ne les cache plus. Celle qui se fait des films, qui doute de tout, les voit enfin. Le doute s'est envolé il y a bien longtemps.

Silence, froid, vide comme mon existence.

Lui : Je sors.

Femme : D'accord.

Je ne doute plus, je sais et cela me rend folle. Je prends mon manteau et l'engin qui me libérera de cette folie.

Je le suis, il se dirige vers un bar, embrasse une fille. Blonde, jeune, mince, je l'ai déjà vue cette soi-disant cousine qu'il embrasse à pleine bouche.

J'ai douté, il me traitait de folle mais j'ai la certitude maintenant.

Je marche dans le froid de l'hiver, engin à la main et entre dans le bar. Il me voit, il est surpris, il pensait que je ne savais pas ?

Je me dirige vers eux, engin braqué sur lui et un coup retentit.

Dimanche 00h32

Silence et froideur. Un deuxième coup, puis un troisième.

Dimanche 00h34

Le froid, le vide et la libération.

Noir, vide, froid comme cette société qui a elle-même créé ma vie, ma folie. Cette société sans vie, où les personnes ne choisissent pas d'elles-mêmes, n'ont pas le droit de penser, d'agir comme elles veulent. Elles vivent sans but, dans un trou noir glacial, infini qui les engouffre. La certitude qu'il aimait une autre n'a fait qu'aggraver cette folie, ma folie. En fin de comptes, j'ai été coincée dans un rôle qui m'a été destiné à mon insu et la certitude que je n'ai jamais été libre m'a tuée.

Jennifer WASMER (404)

LE JUGEMENT

L'impression d'être jugé en permanence par les autres est une réalité que tout être humain connaît. La génération actuelle en est bien informée ! De fait, les réseaux sociaux sont une source de jugement permanent et considérable.

Pour que tout le monde soit concerné, prenons un exemple concret : nous nous sommes déjà tous promenés dans la rue en étant persuadés d'être observés, non ? Tout le monde a déjà pensé avoir une tache sur ses habits suite à un regard trop insistant, pas vrai ? Tout le monde connaît cette impression d'être jugé de la tête aux pieds, sans même vous parler des jugements sexistes ou racistes, par exemple.

Le jugement est tellement présent en société qu'il nous permet de nous construire. Nous sommes, en quelque sorte, les pantins de cette société qui réprimande chaque écart de conduite. Comme si le jugement donnait du poids au regard, et que ce poids, qu'importe notre vigueur, était une charge insupportable sur nos épaules.

Il est impossible d'ignorer le regard des autres. Les critiques que nous pouvons recevoir nous impactent grandement. Cela en va jusqu'à nous faire perdre l'estime de soi.

Ceux qui jugent le font probablement pour ne pas devoir se concentrer sur leur propre personne. En infligeant du mal à autrui, par le biais de la critique, il est facile d'échapper à sa propre douleur. Ainsi, le mal des autres devient comme une thérapie pour soigner un mal-être. Cela entraîne une boucle infernale, un cercle vicieux, c'est le début de la fin !

Nous devons donc nous méfier des paroles des autres, sauf que la méfiance participe à un certain malaise, elle pose une frontière entre le moi et l'autre. Pouvons-nous réellement vivre en paix dans de telles conditions ?

Samantha KASZAS (404)

À L'ABRI

L'idée de devoir vivre parmi eux me rend malade. Ils ne sont que des parasites dont l'existence a pour seul but de me nuire.

Eux, avec leurs grands yeux vides qui semblent ne jamais cesser d'observer mes moindres faits et gestes, eux qui attendent jour et nuit devant ma porte en espérant que je l'ouvre à un moment ou un autre. Mais moi, je ne céderai pas car je sais ce qu'ils cachent derrière leurs petits sourires. Il ne leur faut qu'un simple mot de ma part pour qu'ils en fassent un portrait factice, des fois même un seul coup d'œil leur suffit. J'ai appris de mes erreurs et je ne laisserai plus jamais leur regard avarié se poser sur moi.

Voici maintenant un long moment que je me trouve dans cette situation. Au début, je n'y ai pas porté plus d'attention qu'à n'importe quelle autre chose banale du quotidien, après tout ce n'était rien d'autre que des coups d'œil jetés dans ma direction. Pourtant, au fil des jours les coups d'œil ont commencé à se multiplier et se sont transformés en regards scrutateurs. Partout où j'allais, des yeux me suivaient et me dévisageaient. Entre eux, ils s'échangeaient des mots à coups de murmures sur moi, ils écoutaient tout ce que je disais, observaient attentivement tout ce que je faisais pour, au final, construire et propager une image artificielle de ma personne. Même les individus à qui je faisais le plus confiance ont commencé à avoir ce même regard avide qui attend que je dévoile mes secrets pour alimenter leur fausse version de mon être.

Je ne suis pas ce qu'ils s'imaginent. Pendant longtemps j'ai douté de ma propre identité à cause d'eux. Étais-je vraiment comme ils le disaient ? Corresponçais-je réellement à l'infinité de versions de moi-même qui existe dans leur esprit ? Bien entendu que non. Eux, qui ne me veulent que du mal, ne comprendront jamais de quoi est réellement constituée mon âme.

J'ai donc décidé de prendre refuge dans mon cocon, derrière cette porte qui me protège du monde extérieur et de leurs regards pervers que je n'avais pas remarqués auparavant et qui ne sont là que pour me faire douter de moi-même. Je ne compte pas sortir de cette situation que certains trouveront sûrement quelque peu étrange. Pourtant, elle m'a permis d'ouvrir les yeux. Derrière mon bouclier, je suis à l'abri de cette épidémie qui circule au dehors, je suis à l'abri de ces parasites qui cherchent sans cesse à corrompre mon âme en voulant me faire croire qu'ils connaissent qui je suis vraiment. Ce cocon m'abrite de l'enfer gouverné par eux, les parasites qui règnent à l'extérieur. La seule chose qui m'attend au dehors est une nuée de mensonges et de fausses images qu'ils pensent avoir de moi. Toutes ces choses ne finissent que par m'angoisser et me faire perdre emprise sur la personne que je suis réellement. Je préfère donc rester à l'abri de toutes les perceptions erronées et les versions artificielles qui existent de moi à l'extérieur. Dans mon cocon, je peux être la vraie moi et quoi que je fasse ou quoi que les changements de ma personne soient, je resterai toujours véritablement moi. Ici, sans eux et leurs remarques, je peux vivre en paix et être authentiquement qui je suis. Prenez donc garde car vous aussi, ils vous observent.

Diya VAIDYA (302bi)

LA SENTENCE D'UN CONDAMNÉ

Dans une vieille prison au fin fond de nulle part, deux hommes partagent le sol délabré d'une cellule.

L'un d'eux est condamné, il ne lui reste plus qu'une centaine de jours à vivre. À chaque fois qu'il regarde à travers la maigre fenêtre et qu'il aperçoit les dernières lueurs du soleil couchant, il ne peut calmer la vague d'anxiété qui grandit en lui, car il sait ce qu'elles signifient. Un jour de moins. Ces mots résonnent en lui, ricochent contre toutes les parois, comme un écho que personne ne peut arrêter. La nuit, il voit se matérialiser devant ses yeux une clepsydre. L'eau coule, coule et lui ne peut rien faire d'autre que la regarder couler. Il n'imagine rien. Il sait. Et bientôt, il ne sera plus.

Le second, lui, à l'inverse, ne sait pas ce que l'avenir lui réserve. On lui a dit que l'on déciderait de sa sentence plus tard. Sa vie est entre leurs mains. Ils peuvent en faire ce qu'ils veulent, l'épargner ou non, ce choix leur revient. Cette journée sera-t-elle sa dernière ? Un garde entrera-t-il pour le faire taire à jamais ? Va savoir ! Alors, il attend, en s'agrippant de toutes ses forces à l'idée d'une fin heureuse. Il rêve de forêts verdoyantes, avec l'espoir d'un jour les retrouver et respirer leur air frais.

L'un est piégé dans le cycle infernal de la certitude, l'autre s'accroche à l'une des possibilités qu'offre le doute. Les deux souffrent, mais seul un souffre constamment.

Notre premier prisonnier, contrairement au second, est privé de tout espoir. Il ne contrôle plus rien. La mort arrive, elle vient en courant. Il le sait, ce n'est qu'une question de temps, ce temps cruel et fugace qui passe par l'espace entre ses doigts. Il sait aussi qu'il devrait profiter de ses derniers instants, plus précieux que jamais, et pourtant il en est incapable. Les secondes passent inexorablement et il regrette de ne pas avoir su vivre pleinement avant. Elles passent et il n'arrive pas à les saisir au passage. Il devient un simple spectateur de sa propre vie, qui ne lui appartient même plus.

Cette certitude qui l'empoisonne aurait pu être une bénédiction, si seulement son issue lui avait été favorable. Si, suite à ces cent jours, il avait connu la liberté des grands airs et non la mort, alors l'angoisse ne nouerait pas son cou comme elle le fait à présent.

La Mort ne délivre que les consciences lourdes, mais lui, âme simple, malgré ses péchés, ses vices, ses crimes, il veut vivre. Il ne peut accepter ce destin funeste. Cette peur irrationnelle et innée, qui crispe chaque humain en proie à la mort, l'en empêche. Bon sang, vivre, c'est tout ce qu'il veut ! Il envie son compagnon de cellule, béni par l'espoir. L'aventure n'est peut-être pas finie pour lui. Il lui reste une chance. Sa sentence le fait osciller entre deux humeurs, deux mondes si distincts et si différents que son visage se métamorphose à chaque voyage. Alors certes, ce doute constant lui donne la migraine à force de tourner la tête de chaque côté, chaque issue possible, et la peur de la mort ne l'épargne pas, mais lui au

moins peut calmer ce vague à l'âme en se raccrochant à l'idée d'un dénouement heureux.

Le condamné en est jaloux. Il ne peut pas s'en empêcher. Son histoire est déjà toute rédigée. Et celle de son voisin est encore en suspens...

Une première clepsydre verticale, une autre en mouvement perpétuel, des rotations à l'infini.

Le condamné aimerait tant reverser la sienne, ou bien inverser la gravité et faire remonter l'eau.

Clap-clap !

Et pourtant, il demeure impuissant face à ce flot impardonnable.

Clap-clap !

Il voit l'eau couler - maîtresse d'elle-même, indomptable - et il se dit qu'il est en train de marcher droit dans un fossé.

Clap-clap !

Le prisonnier voit les dernières gouttes de la clepsydre.

Clap-clap !

Il rêve qu'il puisse exister - si seulement ! - un autre moyen, une autre issue !

Clap-clap !

Mais il sait.

Clap !

Il n'y a pas d'autre issue.

Farah BELHOCINE (405)

EST-CE LA CERTITUDE OU LE DOUTE QUI REND FOU ?

La certitude est l'état de l'esprit de la personne qui reconnaît quelque chose comme hors de doute, qui croit profondément, sans réserve. À l'opposition du doute, qui est l'état de l'esprit de ne pas se sentir en possession de la vérité. L'Homme passe sa vie à chercher la certitude. Pourtant le philosophe allemand Friedrich Nietzsche disait que « ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou », autrement dit que le savoir mène à la folie. Cela paraît paradoxal. Qu'en penser ? L'incertitude peut-elle mener à un équilibre et à une bonne santé de l'esprit ? La certitude est-elle moins épanouissante que le doute ? C'est ce que nous allons étudier dans les lignes qui suivent.

Certaines personnes pensent que la certitude est rassurante et nécessaire. En effet, certains vivent mal le doute et ont besoin de connaître la vérité. Les scientifiques, par exemple, sont constamment à la recherche du savoir : ne pas être 100% sûr rend fou, donne l'impression de ne pas avancer. Il faut refaire les expériences des dizaines de fois, dans toutes les conditions réalisables, pour être certain que l'hypothèse peut être confirmée. Même une personne qui n'est pas dans le domaine scientifique pourrait préférer la certitude au doute. De fait, la certitude peut atténuer une anxiété, empêcher de trop réfléchir de manière inutile, combler ce besoin de savoir ce que l'avenir réserve.

Pourtant, le doute ne pourrait-il pas être synonyme d'espoir plutôt qu'anxiété ? En effet, « l'espoir fait vivre » comme on dit. La certitude empêche d'avoir l'espoir d'autre chose, d'avoir envie, de rêver. Le monde n'aurait pas évolué si, à la première certitude, quelqu'un n'avait pas douté et remis les vérités établies en question, si quelqu'un n'avait pas cherché d'autres réponses, d'autres solutions. Dans le domaine des sciences, c'est le doute qui fait progresser et non la certitude. Lorsqu'on est certain, il n'y a plus de réflexion, il n'y a plus de stimulation intellectuelle, et c'est là que l'on devient « fou » parce qu'on se sent improductif. La vie sans espoir n'est que néant, et l'espoir ne peut exister sans le doute.

Ainsi le doute apporte plus que la certitude. Il permet l'évolution, le progrès et le rêve. Même si douter ne paraît pas toujours être une bonne chose, il peut faire peur ou angoisser, il faut arriver à faire en sorte que le doute ait un impact positif et agisse comme moteur plutôt que comme frein. La certitude totale est quasi impossible, autant faire du doute notre ami.

Estelle LEMMON (1CPm.Dbi)

ENSEMBLE ET DAMNÉS

- Qu'est-ce que l'Enfer, pour toi ?

- Je pense que l'Enfer peut prendre différentes formes, mais ce qu'il est c'est difficile à définir. Pour certains, c'est sans doute la solitude, et pour d'autres, c'est la foule.

- Pour moi, la solitude n'est pas aussi misérable qu'on la décrit. Mais dans une société où tout gravite autour des relations, la solitude est méprisée, bannie, blâmée. Alors à force d'être poussés dans les bras d'un partenaire, qui nous complétera, nous éprouvons un mal-être lorsque nous sommes abandonnés à nous-mêmes. Ne serait-ce donc pas la faute de l'Autre si l'isolement nous est douloureux ?

- C'est un peu facile de dire que l'Autre est infernal, et que nous sommes bons, et de plus, c'est impossible à prouver.

- Tu as raison, ce n'est pas la présence de l'Autre qui nuit, c'est son regard, qui nous observe, nous décortique, pour enfin construire un jugement précis de chaque aspect de notre personne.

- Ne serait-ce pas de notre faute si on se laisse gouverner par l'opinion de l'Autre ? On s'efforce de paraître, non pas pour être simplement vu, mais pour d'être contemplé. Certes, ce regard est capable de nous percer, de repérer nos défauts minutieusement cachés, et se retrouve parfois déçu, repoussé. Heurté dans notre orgueil, nous redoublons nos efforts, nous nous montrons en plein jour devant toutes les bonnes personnes, et une fois de plus nous nous livrons à l'emprise de leur regard impérieux. Dans ce cas, ce n'est pas l'Autre qui est infernal, mais simplement l'importance qu'on lui accorde. La faute est de notre côté. Plus nous avançons vers notre tentative d'être perçus par tous comme la perfection absolue, plus on traverse le Purgatoire pour enfin atteindre l'Enfer.

- Alors peut-être que l'Enfer ce n'est pas moi, ce n'est pas l'Autre, mais nous deux ensemble. C'est cette coexistence abominable qui ronge nos cœurs et occupe nos esprits. Pour être perçu, il faut être deux : l'un juge cruellement et l'autre se masque derrière une apparence superficielle qui se hisse vers la perfection sans jamais l'atteindre.

- Mais comment échapper à un tel fatalisme ?

- Au sein d'une société pareille, c'est impossible. Car ce n'est qu'en n'ayant jamais connu les délices que l'on peut éprouver à être observé, à être admiré, que l'on perd cette dépendance malsaine et infernale à l'égard de l'Autre. Ainsi, notre propre âme nous suffit et la solitude nous ravit. Le Petit Prince ne semblait-il pas dépourvu de chagrins, de tourments, avant la naissance de sa rose ?

Alice CAYE (304bi)

LE DOUTE DE LA CERTITUDE

L'Histoire ainsi commença, entre deux amis ;
Le noble et savant Socrate d'Athènes,
et son amie Axiothée de Phlionte.

Écoute-moi, Socrate ! À ton tour de m'entendre,
Reconnais ainsi mon hurlement de fureur.
Je ne garantis pas que tu puisses comprendre,
Mais du moins j'aurai dit ce que j'ai sur le cœur.

Mon hurlement de fureur, ma révolte contre la certitude :
Prison de l'âme stérile, cage de l'ignorance.
Elle m'a vaincue, m'a laissée dans mon inaptitude,
Je ne puis raisonner, voici ma déchéance :

Cette idée me dévore, me suit à la trace ;
Suis-je devenue folle ? Ou me prend-elle en chasse ?
Je suis sûre de moi, et c'est bien là le souci.

Une condamnation, une malédiction,
Certitude, une dangereuse obsession,
Elle enferme et pourrit mon esprit abruti ;

Auparavant gouvernée par le noble doute ;
Aujourd'hui commandée par la certitude ;
Je préfère le premier, dans le second je me trouve.

Distinguer le vrai du faux, je peux renoncer ;
Toutefois questionner et analyser,
Uniques moyens d'à la Raison accéder.

Voici le grand doute dans toute sa splendeur,
Seul moyen d'atteindre la Vérité dans sa grandeur,
Qui pour moi, désormais, est devenu inaccessible.

Les démons délaissés, le doute perpétuel ;
Avec la certitude, la vie simple je mène ;
Mais immobilisée, je ne peux avancer,

Résultat de la certitude, Raison délaissée,
Idéale à mes yeux, maintenant abandonnée,
Inatteignable, Inaccessible, Intouchable.

Eh ! Les respectables philosophes ont parlé,
Hypothèses émises, idées défendues ;
Certitude lynchée, doute glorifié ;

Moi, je ne doute plus, je suis sûre, j'en sais trop.
Ils me suivent, ils me traquent, me pourchassent,
Sans moment de répit, mes néfastes idéaux.

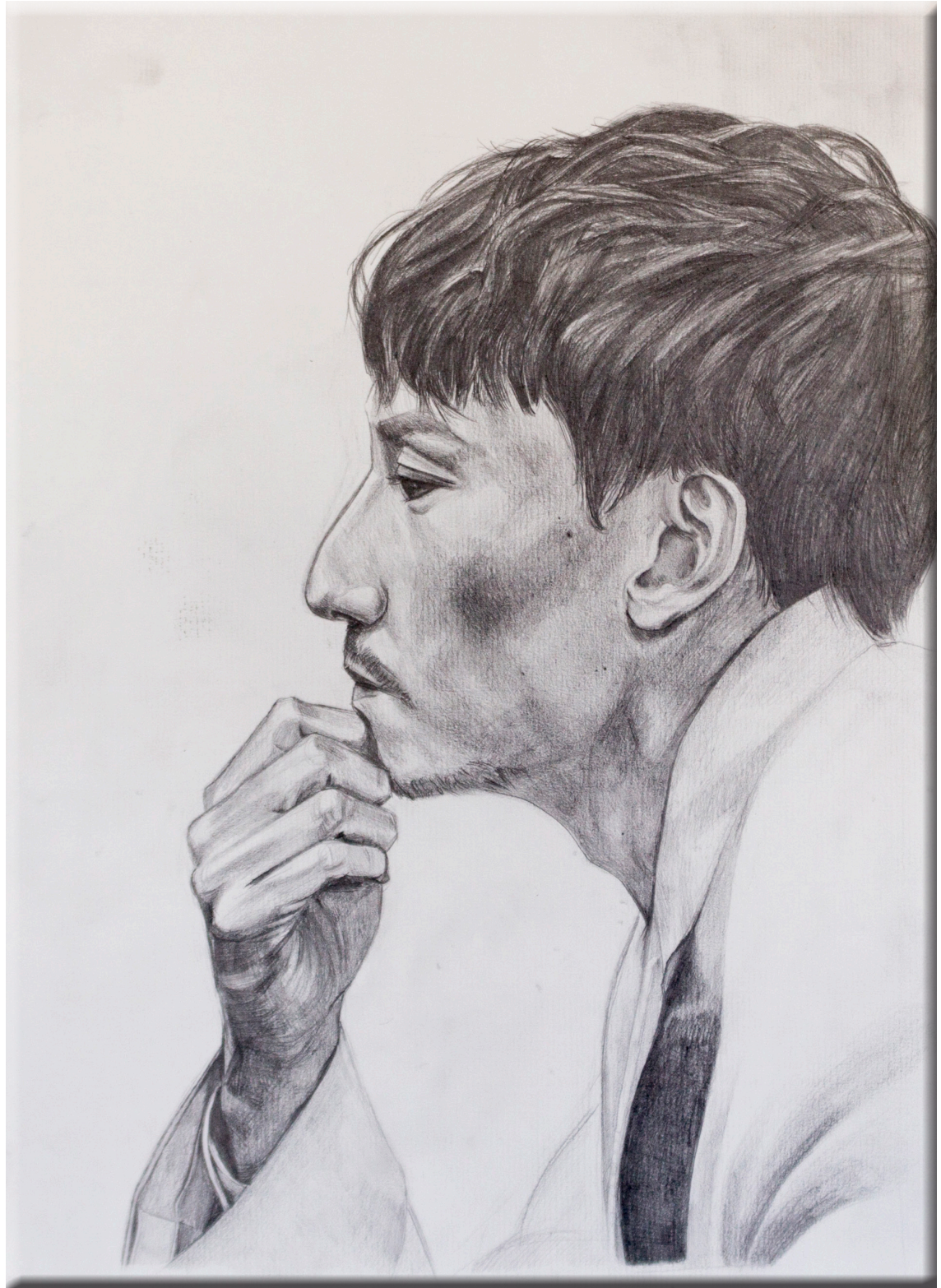
Comme une caverne qui enferme les prisonniers
Empêchant toute réflexion de faire surface
Mon esprit est bloqué et ne peut avancer.

Grande caverne qui n'est qu'illusion et leurre,
La certitude m'aveugle, le doute fugace,
Raisonner je ne peux, certitude devenue fossoyeur

Chassée par mes démons, plus rien ne fait sens ;
Je suis devenue folle, cette idée me possède,
Quel grand paradoxe : Faut douter de tout,

C'est la seule certitude.

Jessica TEIXEIRA CARVALHO (304bi)



Sophia LEI (201bi)



LES ÉLÈVES IMAGINENT
LES THÈMES DU PHILOIR –
« CE N'EST PAS LE DOUTE,
C'EST LA CERTITUDE QUI
REND FOU. » (NIETZSCHE) ET
« L'ENFER, C'EST LES AUTRES. »
(SARTRE)

CE N'EST PAS LE DOUTE,
C'EST LA CERTITUDE QUI
REND FOU.

Au Vicomte de Vaucluse,

Mon cher compagnon de vie, je viens t'annoncer
Oui ! Je viens t'annoncer bien des choses
Mais étant donné la première et son impartialité
Je suis pris d'un élan d'oisiveté
Alors je ne te gratifierai que de l'honneur d'un triptyque
Non ! Je ne suis pas devenu fou, enfin
Enfin ! Nous voilà bien dans l'embarras mon cher ami
Le poids sur mes épaules est bien lourd
Je vais donc t'en faire le détour
Imagine-toi, imagine-toi je t'en prie !
Qu'un jour, un simple et estival beau jour
Tu fasses un détour dans les subjuguants bras de Morphée
Un royaume splendide digne de ceux de nos péripéties
Malheur ! Crois-tu réellement aux chants d'une sirène ?
Mon pauvre ami, me voilà pris dans un piège mystique
Moi, qui me croyait fortuné de pouvoir me prélasser
Je me retrouve doté d'une infinité de savoir
Diantre que j'en sais de choses !
Et pourtant ! Me voici plongé dans le malheur
Dans le malheur de savoir l'heure précise de ma fin
Vous ne me reverrez plus dès les derniers jours de l'été
La grande faux viendra s'abattre sur ma demeure
Accompagnée de la fureur indomptable du feu
Alors que vous dans votre grand désespoir
Aurez fait le choix de vous taire à l'aide de votre corde noir
Car oui votre femme vous a déshonoré avec le Marquis
Que puis-je vous dire ? Que je me ris aisément de vous

Le Duc de Rhône, Saint-Rémy-de-Provence, 23 Août 1873

Mon cher fils,

Te voici seul, sans père et sans mère
Je t'écris ces quelques mots au bord de la folie
J'ai longuement déliré
Dois-je réellement te révéler l'affreuse vérité ?
Cette vérité qui a brisé notre noble famille
Les vertus de ton âme m'y obligent
La femme que tu connais comme ta vertueuse mère
Celle-ci même a violé toutes vertus pour un autre
De plus le messager de cette infamie n'est autre que le Duc de Rhône
Cet homme qui nous a guerroyés des années durant
La douleur qui m'accable est semblable à celle des enfers
Pardonne-moi

Billet retrouvé dans la demeure du défunt Vicomte

CE N'EST PAS LE DOUTE, C'EST LA CERTITUDE QUI REND FOU.

Il était une fois un jeune qui était sûr de tout et son jeune frère qui doutait de chaque décision qu'il prenait. L'ainé, qui se nommait Garfield, était très beau et doté d'une grande intelligence, tandis que le cadet, qui se nommait Yuno, avait un corps d'athlète, vivait constamment dans le doute et avait peur de prendre des décisions dans sa vie.

Un beau matin d'été, Yuno et Garfield se promenaient dans la forêt et croisèrent un vieux vagabond répugnant avec des habits en lambeaux, de vieilles chaussures déchirées et des cheveux crasseux. Ce vieux vagabond traînait une petite charrette sur laquelle se trouvaient cinq coffres à l'aspect anodin mais remplis de richesses. Voyant la situation du vieux vagabond, les deux frères proposèrent de l'aide pour porter la charrette sans savoir ce qu'elle contenait. Le vagabond accepta et les remercia mille fois.

Le soir tombé, les deux frères arrivèrent devant la maison du vagabond, laissèrent la charrette sur le palier et s'apprêtèrent à s'en aller, mais le vieux vagabond n'allait pas les laisser partir sans leur proposer l'hospitalité. Ce fut lors du repas que le vagabond leur proposa une récompense afin de les remercier de leur aide, mais certainement pas gratuitement. Avant de récolter ce prix, ils devaient franchir deux obstacles infranchissables choisis personnellement par le vieux vicieux. Le vieux vagabond n'était pas vicieux par choix, mais à cause d'une mise en garde reçue par une divinatrice lors de sa jeunesse. Cette mise en garde disait qu'il devait récompenser quiconque l'aiderait, en mettant son intégrité à rude épreuve, sous peine qu'il soit maudit pour l'éternité.

Ils rétorquèrent au vieux vagabond qu'ils allaient y réfléchir et lui donner une réponse le lendemain matin, car la nuit porte conseil. Durant la nuit, ils se demandèrent si cela était judicieux d'accepter la proposition de ce vieil homme parce que, après tout, ils ne le connaissaient pas. Rien ne leur permettait de lui faire confiance ni de savoir s'ils allaient réellement recevoir une récompense.

Après une longue nuit de doutes, Yuno accepta l'offre du vagabond. Il savait que ce choix serait source d'embrouilles avec son frère aîné, mais il accepta la proposition du vieux vagabond. Garfield, perplexe, suivit son jeune frère, car il ne pouvait se résoudre à le laisser seul. Tout en gardant ses idées pour lui, ce dernier demanda s'il n'y avait pas de contrepartie en cas d'échec. Le vagabond lui rétorqua qu'il n'y avait aucune contrepartie et ajouta qu'il y avait une épreuve pour chacun.

C'est ainsi que commença la première épreuve qui se divisait en trois énigmes extrêmement compliquées, mais Garfield, confiant, résolut les trois énigmes sans prendre la peine d'y réfléchir à deux fois. Le vagabond, étonnamment surpris, le félicita et décida de passer au deuxième obstacle. Ce second obstacle avait pour but de tester les performances sportives. Le vieux vagabond montra du doigt une très grande plaine avec une montagne au fond et dit à Yuno qu'il devait aller chercher une vieille pierre sacrée qui se trouvait au bout de la grande plaine. Yuno commença donc son parcours et ne rencontra aucun obstacle.

Une fois arrivé au bout, il prit la pierre sacrée et repartit aussitôt, mais le chemin du retour n'était pas aussi simple. Des animaux sauvages le chassaient, une forte pluie créait des rivières, et d'énormes rochers tombaient de la montagne et roulaient derrière lui. Après toutes ces difficultés rencontrées, Yuno arriva enfin chez le vagabond et s'empressa de lui rendre la pierre sacrée afin qu'ils puissent acquérir leur récompense.

Le vieux vagabond, frustré, n'en croyait pas ses yeux. Il ne pensait pas que ces obstacles seraient aussi aisément franchis par les deux frères, c'est pourquoi il ajouta une dernière condition qui stipulait qu'un seul des deux frères pouvait récolter le trésor. Garfield pensa immédiatement à récolter le trésor pour le partager ensuite avec son frère, mais le vieux vagabond, vicieux, avait anticipé cette éventualité et dit : « Si mon trésor venait à être partagé, une terrible malédiction s'abattrait sur vous et vous suivrait toute votre vie. »

Les deux frères, apeurés par cette mise en garde, comprirent qu'il ne fallait en aucun cas partager le trésor et commencèrent à réfléchir à toutes les possibilités qu'ils avaient, mais le vieux vagabond leur confia uniquement dix minutes pour prendre une décision. La réponse de Garfield était déjà toute prise. Il était certain que, si l'un d'entre eux prenait le trésor, les deux frères n'allaient plus s'entendre, car, en choisissant le trésor, il prenait également la récompense des souffrances subies par l'autre durant l'épreuve. Garfield envisageait donc d'abandonner le trésor. Yuno ne comprenait pas la décision de son frère et hésitait entre prendre le trésor ou partir auprès de son frère.

Au bout de la huitième minute, Garfield convainquit Yuno de s'allier à lui. Tout en étant certain que Yuno allait le suivre, il dit au vieux vagabond : « Vieux vagabond ! Nous souhaitons repartir sans votre trésor. »

Une fois ces paroles dites, Garfield se dirigea vers la porte pour s'en aller en étant certain que son frère allait le suivre, mais ce dernier ne bougeait pas d'un poil. Yuno se dit à lui-même qu'il avait mérité le trésor après tous les efforts qu'il avait fournis. Garfield, surpris de voir son frère hésitant, dit : « Viens, on rentre chez nous, n'hésite pas trop ! Mais pourquoi ne viens-tu pas ? Nous nous sommes mis d'accord, non ? »

Le temps s'en alla à toute vitesse, quand soudain la fin du compte à rebours vint. Le vieux vagabond, content d'avoir semé la discorde entre ses deux hôtes, dit : « Alors ? Avez-vous pris votre décision ? »

Garfield lui répondit : « Oui, nous avons choisi de nous en aller, car nous ne voulons pas briser nos liens ! »

Le vieux vagabond, voyant Yuno dans le doute, répliqua : « Peut-être que toi tu l'as prise, mais qu'en est-il de toi, Yuno ? Veux-tu mon trésor ou est-ce que tu vas faire front commun avec ton frère et t'en aller ? »

Yuno, hésitant, lui répondit : « Vieux vagabond, j'aimerais bien ton trésor. Après tout, c'est moi qui ai franchi le plus dur des obstacles et avec cet argent je pourrai me construire une nouvelle vie. »

Garfield se sentit trahi et s'en alla en claquant la porte. Yuno, content d'avoir gagné le trésor, le réclama immédiatement et s'en alla également. Tandis que Garfield se dirigeait vers son foyer, Yuno alla dans le sens opposé afin de se bâtir une nouvelle vie. La déception causée par la trahison de Yuno rendit fou Garfield. Cette déception était d'autant plus horrible puisque Garfield était certain de la fidélité de son frère.

C'est ainsi qu'il est préférable de remettre en doute chaque certitude.

Bajram QAZIMI (3CiE.Z)

CE N'EST PAS LE DOUTE
QUI REND FOU, C'EST
LA CERTITUDE.

L'examen

Nuitée sans sommeil
Yeux remplis de larmes
Je l'ai raté.

La Guerre

Bain écarlate
Je ne veux pas y croire
C'est la guerre.

La Terre

Il faut la sauver
La terre ne veut plus vivre
Elle ne vit plus.

La Société

Faim d'âmes humaines
Sans doute la société
Je voudrais la fuir.

La solitude

Mon cœur se serre
Elle ne me lâche plus
Oui, la solitude.

Fiori TEKLE (305)

CE N'EST PAS LE DOUTE, C'EST LA CERTITUDE QUI REND FOU.

Ce soir, le soir avant mon exécution. Ce soir où il ne me reste qu'à m'accrocher à mes souvenirs. J'ai fermé les yeux et, d'un seul coup, j'ai eu la gorge nouée et les yeux picotants. Le souvenir des jours de pluie me revient soudain avec le clapotis de l'eau dans le coin de la cellule. Après tout le temps passé ici, j'ai eu le temps de l'analyser et d'en connaître tous les recoins. C'était une pièce lugubre et froide, les quatre murs blancs étaient griffonnés par le passage de mes anciens compagnons d'infortune. La seule source de lumière venait du néon clignotant au plafond. Il y avait un matelas sale et pestilentiel posé sur quelques barreaux de métal, une couverture rêche, une table bancale attachée avec une chaîne à un anneau dans le mur et une chaise en ferraille reliée au même anneau.

Ici, je passe mes journées à tourner en rond ; de temps en temps, je réfléchis à mon passé, le souvenir de la vie. La vie que j'ai menée en vain avant d'en arriver là. J'étais heureux, souriant, j'aimais vivre. Maintenant, je rêve que ce calvaire cesse. Les jours me paraissent comme des semaines. Le bruit continu des autres détenus et celui du claquement des ouvertures et fermetures des vasistas à l'heure des repas m'empêchent de dormir. Je ne me repère plus dans le temps, je ne sais plus si le repas qui arrive est celui du soir ou du petit déjeuner. J'essaye de sortir de ce supplice en pensant à ma fille, on allait souvent au parc ensemble, je me souviens, je la balançais sur les balançoires, elle était toujours pleine de joie. Quand je lui disais qu'on devait rentrer à la maison, elle voulait que je continue à jouer avec elle. Quand je pense que maintenant, elle me déteste sûrement... je m'en veux, je m'en veux tellement. Je ressens cette culpabilité comme si je ne faisais plus partie de moi.

Et soudain, tout m'est revenu, soudain j'ai eu comme un frisson. Ma tête commençait à me faire mal et je découvrais à quel point je souffrais. J'essayais tant bien que mal d'oublier, d'oublier où j'étais, d'oublier cette souffrance, ce supplice, cet enfer. Je n'y arrive pas et j'ai mal, mal au cœur, mal d'être là. De ce mal-être sorti de la haine, de la haine qui s'apparente plutôt à de la démence, je me surprends à avoir peur et hâte de mourir en même temps, et cette idée me terrifie autant qu'elle me rend fou. La folie me prend et j'ai de plus en plus de mal à contrôler mes faits et gestes...

Quelques jours plus tard, en première page du journal, figurait la fin de cette histoire et l'issue tragique du condamné...

Soudain, dans un élan de déraison, il prit la table, l'arracha du mur et la lança contre celui d'en face. Il ne pouvait s'empêcher de hurler, il commença à frapper dans les parois, de plus en plus frénétiquement et de plus en plus fort. Il n'arrivait plus à se calmer, après plusieurs coups dans les murs, le sang commençait à recouvrir la moitié de son visage, mais rien ne pouvait l'arrêter, ni la douleur ni le sang qui coulait jusque sur le sol. Il commença à frapper contre la porte de la cellule avec ses poings, il y mettait tellement de force qu'au bout de quelques minutes on pouvait voir les os de ses jointures. Il continuait de crier sans cesse : « JE N'AI RIEN FAIT ! LAISSEZ-MOI SORTIR ! JE VEUX SORTIR !! ». Personne ne répondait et il continuait de taper partout, sa tenue grise de prisonnier était couverte de sang. Après avoir réduit en miettes ses mains,

il commençait à se cogner la tête contre l'un des murs. Il avait arrêté de crier, on n'entendait plus que le bruit de son crâne contre le béton et le sang goutter sur le sol. Le silence envahit soudainement la pièce. Quelques heures plus tard, le gardien vint apporter son dernier repas au condamné, ne voyant aucune réponse, il ouvrit la porte. Il découvrit cette scène horrifique, les quatre murs étaient couverts de sang, le prisonnier défiguré gisait dans une flaque écarlate et des fragments d'os et de cervelle l'entouraient.

Julie CURTET (305)



Corentin VIFIAN (109)

MA DESCENTE AUX ENFERS

Lisa Parker nous raconte son histoire d'amour, ou plutôt comment celle-ci s'est terminée brusquement et tragiquement, afin que la vérité soit dévoilée et que son âme puisse reposer en paix pour l'éternité.

Par où commencer ? Je vais parler d'une histoire d'amour, mais pas n'importe laquelle. Les histoires d'amour sont souvent synonymes de bonheur, de romantisme, de passion, de tendresse, et je peux encore citer de nombreux mots qui les définissent. L'histoire dont je vais parler est tout le contraire, cette histoire est un calvaire, mon calvaire.

Tout a commencé il y a quelques années, plus précisément il y a sept ans. Mon mari et moi étions dans la même classe et nous nous entendions très bien. Plus le temps passait, plus les sentiments grandissaient, plus je me sentais bien à ses côtés. C'était la première fois que je me sentais autant aimée par quelqu'un. C'était tellement sincère et passionnel que je me perdais dans mon propre jeu. Je vivais l'instant présent sans me soucier du futur, mais peut-être que j'aurais dû y penser avant de me lancer dans cette relation. Je ne savais pas dans quoi j'étais tombée et je ne me doutais pas que tout cela finirait mal. Les premiers mois furent parfaits, je vivais mon propre conte de fées... si seulement quelqu'un avait pu me prévenir de ce qui allait m'arriver...

Nos débuts furent comme le paradis sur terre, j'étais sa princesse et lui mon prince. Il me mettait sur un piédestal, j'avais l'impression de vivre dans un rêve éveillé. Plus le temps passait, plus je délaissais le monde extérieur pour lui. Je m'étais créé ce cocon où il n'y avait que lui et personne d'autre. Je ne voyais plus personne, ni mes amis ni ma famille, car je ne me sentais bien avec personne d'autre que lui. Il me gâtait comme on ne l'avait jamais fait auparavant. Puis vint enfin le jour que toute fille attend : la demande en mariage. Je n'avais jamais été aussi heureuse et comblée de ma vie, je voyais enfin notre avenir se construire. Le mariage ne tarda pas, et nous fûmes enfin déclarés mari et femme. Neuf mois après ce moment magnifique vint une autre bénédiction : notre enfant, notre fille, le fruit de notre amour.

Pendant ma grossesse, mon mari était très attentionné avec moi. Il ne me laissait pas faire beaucoup d'efforts et était toujours aux petits soins avec moi. Nous avons décidé de garder le sexe de notre bébé secret pour le découvrir à sa naissance. Nous étions très partagés : je voulais une fille et lui un garçon. Lors de mon accouchement, nous avons donc découvert que nous avons une fille, et j'ai directement vu un changement dans son comportement : je m'attendais à ce qu'il saute de joie, mais j'ai ressenti comme une sorte de déception venant de lui.

Après mon accouchement, tout a changé, j'avais l'impression de ne plus reconnaître mon mari, lui qui attendait tellement l'arrivée de notre enfant. Plus notre fille grandissait, plus cela créait des tensions ; mon mari avait complètement changé. Il n'était plus le même. Il devenait de plus en plus distant avec moi et refusait de créer des liens paternels avec notre fille. Il commençait à beaucoup sortir le soir et rentrait souvent ivre. Un soir d'octobre, il rentra, comme chaque soir, complètement saoul. Une dispute éclata entre nous, car j'avais tenté

de comprendre pourquoi depuis la naissance de notre fille il avait tant changé, mais il n'avait rien voulu entendre et avait commencé à être violent avec moi. Un coup après l'autre, il me mit à terre, ses cris et ceux de ma fille résonnaient dans ma tête, puis je n'entendis plus rien. Je me suis réveillée le lendemain dans mon lit avec mon mari à mes côtés, il s'excusa maintes et maintes fois en me suppliant de ne pas partir et en m'assurant que tout cela ne se reproduirait plus. À ce moment précis, je ne pensais qu'au futur de notre fille, je voulais qu'elle grandisse avec ses parents ensemble et non séparés.

L'amour rend aveugle et bête, je croyais à ses belles paroles lorsqu'il me disait qu'il m'aimait et qu'il allait changer. Il fallut moins de deux semaines pour prouver que ses paroles n'étaient que mensonges. Un soir, il rentra encore une fois ivre et cette fois il déversa sa haine sur moi comme jamais. Il commença par me donner une gifle et, voyant que je ne me laissais pas faire, continua en me frappant de plus en plus fort jusqu'à ce que je perde connaissance. Cette fois-ci en me réveillant je n'avais pas bougé de place, j'étais toujours étalée sur le sol, et les cris de ma fille résonnaient dans toute la maison. Lui, il n'était plus là, il était parti après m'avoir défigurée. Cette fois-ci, en revenant, il ne s'excusa pas, il ne me supplia pas de rester, il ne tenta même pas de voir si j'allais bien. Il me regarda droit dans les yeux en me disant : « De toute façon, tu n'as personne d'autre, tu es obligée de rester avec moi. »

Cette phrase m'a brisée, non parce que je savais qu'il n'avait pas de remords avec tout cela, mais parce que je savais qu'il avait raison. Ma fille et moi étions bloquées avec un homme, mon homme, qui était devenu un parfait inconnu.

Depuis ce jour, il n'a cessé d'être violent avec moi, que ce soit physiquement, verbalement ou mentalement. Il m'a battue pour un oui ou pour un non, pour un mot ou un pas de travers. Plus le temps passait, plus je sentais mon corps s'affaiblir, mais je voulais rester forte pour ma fille et ne rien lâcher, car j'étais persuadée que nous allions finir par sortir de cette situation saines et sauvées. En si peu de temps tout a changé : je vivais un rêve éveillé, un conte de fée, une histoire de princesse, et tout a basculé. Mon monde s'est écroulé, je suis tombée si bas que je me suis trouvée dans une impasse, je ne pouvais pas partir, car j'avais tout abandonné pour lui et que sans lui je n'étais plus rien, c'était mon tout. J'ai un jour décidé que tout cela devait s'arrêter, pour mon bien et celui de ma fille.

À son habitude il n'était pas à la maison, il était sorti faire je ne sais quoi. J'ai donc commencé à faire une valise avec le minimum nécessaire pour ma fille et moi : quelques habits et de l'argent que j'avais mis de côté pour le moment venu. Je pensais que ce soir-là allait être pour ma fille et moi la fin de cette misère, la fin d'un lieu instable, la fin d'un stress et d'une peur continuels mais surtout un nouveau départ pour nous !

Mais ce soir-là, il est rentré bien plus tôt qu'à son habitude. Le responsable du bar où il se rendait souvent l'avait viré, car il était encore plus ivre qu'en temps normal, mais surtout parce qu'une bagarre avait éclaté entre lui et un autre fidèle du bar. En rentrant, il me vit à la porte avec mes valises. Accompagnée de ma fille, j'étais prête à partir. En moins d'une demie seconde, il se mit dans un état monstrueux : il était

courroucé, et l'état d'ivresse qui s'était emparé de lui n'arrangeait pas les choses. Il commença tout d'abord avec des insultes, des coups, puis il me mit par terre, et, à ce moment, je compris que plus rien n'allait l'arrêter. Plus il frappait, plus je sentais mon corps lâcher, je vis la mort arriver, je pensais à ma fille, qu'allait-elle devenir ? Où allait-elle aller ?

Mon corps, ma conscience et mon âme ne furent plus en mesure de supporter les coups et la violence. Le 18 octobre 2021, fut ma fin, la fin de cet enfer dans lequel j'étais condamnée depuis de nombreuses années. Cet homme avec qui je me voyais finir ma vie venait de me la retirer.

Cette date symbolise la fin d'un chagrin plus profond que vous ne le pensez, la fin d'une angoisse permanente, mais avant tout le remord de ne pas être partie plus tôt. L'homme que j'ai connu si petite, qui m'a choyée toutes ces années, pourquoi a-t-il changé si soudainement ? Plein de questions me traversaient l'esprit, mais il était trop tard.

Il fut le maître de mon enfer et de mon supplice, avec lui j'ai découvert la joie, l'amour, la peur, les disputes, la violence et finalement la mort. Comme on dit bien souvent, l'enfer c'est les autres, mais mon enfer c'était lui.

Lina BARI (204)

L'ENFER, C'EST LES AUTRES

“L'enfer c'est les autres ! Ou plutôt l'enfer c'était eux.” Tous les policiers et les stagiaires du commissariat de Salt Lake City étaient réunis autour de moi et me fixaient. Ils étaient pendus à mes lèvres, prêt à tout pour que je leur raconte enfin comment j'avais résolu, il y a quatre ans, l'enquête qui m'avait permis d'obtenir le titre de shérif de l'Utah. Certains contemplaient mon étoile de shérif en or, avec gravé dessus Shérif J. Pipes, de mon nom John Pipes. Après une gorgée de soda, je commençai mon histoire.

- Vous vous rappelez sûrement tous de l'année 2017, marquée par la disparition mystérieuse et sans aucunes traces de plus d'une cinquantaine de jeunes femmes, leur dis-je. Même le FBI n'avait jamais trouvé de piste. Leurs agents avaient tellement peu d'informations qu'ils nous ont laissés enquêter sur ce dossier. Non mais vous vous rendez compte ? Ces mecs nous refilent toujours la merde qu'ils n'ont pas réussi à gérer !

Et bien sûr, c'était qui le p'tit nouveau qui a dû s'occuper de l'affaire à lui tout seul ?

C'est ainsi que je me suis retrouvé à enquêter sur un certain Mac Briston, un gars accusé plusieurs fois d'agressions sexuelles et de violences qui pouvaient avoir un lien avec toutes ces disparitions. Il avait la manie de séduire des filles plus jeunes que lui sur internet en s'inventant à chaque fois un nouveau personnage et une nouvelle personnalité. Grâce à son talent de séducteur, Mac arrivait systématiquement à obtenir un rendez-vous qu'il organisait toujours au même endroit : le Ranger's Motel. Réputé pour ses chambres à moins de 40\$ la nuit et la nourriture de son restaurant le Mini Ranger's, ce motel perdu au fin fond du désert était le lieu idéal pour combler ses désirs et potentiellement tuer/kidnapper ses victimes. Effectivement, Mac raffolait tout autant de la fameuse spécialité du resto, la viande de bison accompagnée de sa sauce ranch, que de coucher avec ses victimes. Il avait carrément sa chambre habituelle au motel, la chambre 69, comme par hasard, où il demandait à ce qu'on ne nettoie jamais les draps, pour garder les traces de tous ses ébats. Ce mec était tellement égoïste qu'il ne prenait pas la peine de raccompagner ses partenaires. En effet, après chaque ébat, il allait savourer son steak.

- Mais ce mec est dégueulasse, s'écria un des lieutenants.

- Et tu n'as encore rien entendu, lui répondis-je.

C'était un samedi soir comme tous les autres pour notre cher ami Mac. Il était cette fois encore, accompagné d'une jeune et jolie fille, comme à son habitude. Ce qu'il ne soupçonnait pas, c'était que je le surveillais. Je laissai un intervalle de quinze minutes entre son arrivée et la mienne au motel, puis me présentai à l'accueil sous un autre nom que le mien, demandant une chambre pour la nuit. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule et vis Mac en train de trinquer avec la jeune fille, tous deux assis sur le canapé du hall.

- Voici la clé de votre chambre, me répondit Mr Hawkins, le propriétaire et secrétaire du Ranger's Motel.

Il me tendit la clé puis ajouta : Et voici un petit quelque chose que ma femme concocte tous les jours pour accueillir et rafraichir les nouveaux clients. J'espère qu'il n'est pas trop sucré... Elle a parfois la manie d'oublier qu'elle a déjà mis du sucre à l'intérieur.

Il me tendit un verre de thé froid avec des glaçons et une rondelle de citron. Je le remerciai, puis jetai un coup d'œil au numéro inscrit sur ma clé.

Il fallait impérativement que ma chambre soit la plus proche possible de celle de Mac, mais avec la chance que j'avais en ces temps-là, je me retrouvai presque à l'opposé de la sienne. Mr Hawkins me donna la clé de la chambre 16, mais avec un peu de réflexion et de thé renversé sur le matelas, j'allai me plaindre à la réception qu'il y avait de la pisse dans mon lit et l'on me donna une chambre bien plus intéressante, c'est-à-dire la 67. Comme quoi la chance pouvait me sourire en forçant un peu...

J'arrêtai mon histoire pour reprendre une gorgée de mon soda, quand un des gars qui gérait la paperasse du commissariat me demanda à haute voix :

- Que s'est-il passé après ? Y a-t-il eu une nouvelle disparition ? Un nouveau meurtre ? Que s'est-il passé pour que vous ayez cette étoile accrochée sur votre chemise ?

- Une chose en son temps, lui répondis-je en m'essuyant la bouche. C'est vrai que j'ai tendance à faire traîner les choses mais il vous faut tous les détails pour comprendre ce qu'il s'est passé cette nuit-là.

Je me souviens avoir vu Mac entrer dans sa chambre avec la fille au moment où je suis arrivé à l'accueil pour demander à Mr Hawkins une nouvelle clé. Pendant le trajet jusqu'à ma chambre, je fis la rencontre du concierge Gregory Milles. C'était un homme pâle, avec de nombreux tatouages sur ses bras, sur son crâne et sur ses mollets.

- C'est quoi ton numéro de chambre ? Me demanda-il d'un air agressif, comme si c'était moi le responsable qui l'avait engagé pour qu'il travaille un samedi soir à 20 heures 30.

Je lui montrai le numéro, puis il me répondit en me dévisageant :

- Elle est prête ta chambre. T'as de la chance ! Ajouta-t-il ironiquement, tu vas pouvoir entendre gémir le pervers de la 69 ! A chaque fois c'est lui seul qui profite, vu qu'il ne sait pas donner du plaisir. Je n'ai jamais entendu une seule fille crier depuis le temps qu'il en ramène.

Je le remerciai pour la chambre et feins de rire à sa remarque, puis j'entrai dans ma chambre, fermant le store et la porte pour ne pas qu'il m'espionne moi aussi. J'allumai la télé et réglai le volume juste assez fort pour que je puisse entendre tous les petits cris de plaisir de Mac. Effectivement je n'entendis pas un seul gémissement de la fille avec qui il couchait. Après seulement quelques minutes, je ne perçus plus aucun bruit venant de leur chambre. Ça y est, il a déjà fini, me dis-je d'un air moqueur. Quelques minutes après, j'entendis une porte s'ouvrir et quelqu'un sortir de la chambre. D'un coup, j'entendis un coup sec retentissant comme si quelque chose était tombé sur le sol, résonnant au travers des deux étages du

Ranger's. Puis, j'entendis la porte s'ouvrir une deuxième fois. J'hésitai à aller voir ce qu'il se passait, mais quelque chose me disait d'attendre encore un peu. Qui est sorti en premier ? me suis-je demandé. Pourquoi ne sont-ils pas sortis en même temps ?

- Peut-être que Mac était tellement égoïste et impoli qu'il n'attendait pas que son "jouet" se rhabille, ou qu'il avait peur qu'on le voie sortir de la chambre accompagné de quelqu'un, supposa le gars de la paperasse.

- Ta première hypothèse pourrait-être juste, mais pas la deuxième, lui répondis-je, puis j'ajoutai :

- Pourquoi rentrerait-il avec cette fille à la vue de tous, mais ne voudrait pas qu'on les voie sortir ensemble ?

Bref, le meilleur moyen dont je disposais pour répondre à toutes ces questions était d'aller voir par moi-même. Je sortis de ma chambre et priai pour que la leur soit ouverte. Ce qui me surprit le plus ne fut pas qu'elle soit ouverte, mais bien que j'y retrouvai Victoria Amboury, une célèbre influenceuse de 20 ans, allongée sur le lit, avec une serpillère plantée dans son œil gauche jusqu'au fond du crâne. Oui vous avez bel et bien entendu, elle se tenait là, morte, assassinée dans le lit sur lequel elle n'avait même pas pris son pied avant de mourir. J'informai tout le motel et appelai des renforts qui arrivèrent dans la demi-heure. Comme j'étais présent lors de l'homicide, on me chargea donc de résoudre ce meurtre. Je commençai par faire arrêter Mac, lui qui se trouvait au Mini Ranger's, mangeant son steak de bison comme s'il n'était au courant de rien. Je fis aussi arrêter le concierge Gregory Milles, qui avait l'air intéressé par la vie sexuelle de Mac. Pour moi, c'était clair : l'un des deux était le meurtrier, voire même les deux. Cependant, avant de les interroger, il fallait que j'inspecte avec précision la scène de crime. La chambre n'était pas du tout en désordre, j'en déduisis alors qu'ils ne s'étaient pas battus. Du sang sortait de l'œil de Victoria, dégoulinait sur le lit jusqu'à s'égoutter sur la moquette. Je demandai à ce que l'on analyse le manche de la serpillère, qui pouvait contenir l'ADN du tueur. En repensant à tout ce que j'avais entendu lors de mon arrivée à la chambre 67, quelque chose d'anormal me revint à l'esprit : j'avais entendu deux fois la porte s'ouvrir. Il y avait donc plus de deux personnes dans la chambre ce soir-là. Je me demandai aussi quel était le bruit que j'entendis après la sortie de la première personne, mais je ne trouvai pas de réponses.

La première personne que j'interrogeai fut Mr Hawkins. Je lui demandai si Mac était venu avec quelqu'un d'autre que Victoria, car Mac aurait pu faire venir une troisième personne pour pimenter sa libido. Il affirma ne pas avoir vu de troisième personne présente à l'accueil avec eux. Je lui demandai ensuite de me donner toutes les informations qu'il possédait sur son employé le concierge. J'appris que Gregory Milles travaillait au Ranger's Motel depuis quelques mois, travail qu'il a directement accepté lors de son embauche, même après les horaires tardifs pendant lesquels il devait travailler. Mr Hawkins m'expliqua que Gregory avait accepté ce poste car il possède un casier judiciaire et sortait de prison pour avoir poignardé un

vendeur de tabac. Mr Hawkins m'informa aussi qu'il était sûrement le seul patron à accepter les employés avec des antécédents criminels et que ce poste était nécessaire pour Gregory. Je le remerciai et lui posai une dernière question :

- Sauriez-vous si Gregory avait une raison de tuer Victoria ?

Mr Hawkins me répondit qu'elle était une de ses ex-copines les plus récentes. D'après lui, leur séparation n'avait pas été douloureuse, étant donné que c'était lui qui l'avait quittée. Je le remerciai pour toutes les informations et lui demandai de rester disponible si jamais j'avais besoin de quoi que ce soit.

Le prochain suspect que j'allai interroger était donc Gregory Milles.

Je m'assis en face de lui et lui demandai s'il connaissait Victoria. Je ne m'attendais pas à ce qu'il me dise la vérité, mais il me donna tous les détails de leur relation. J'étais donc sûr qu'il n'avait aucune raison d'être jaloux de Mac. Elle l'avait trompé plus d'une fois, ce qui l'avait donc poussé à la quitter. Je demandai son alibi et il me répondit qu'une fois qu'on s'est croisés, il alla nettoyer une chambre avec un matelas plein d'urine. C'était la chambre que j'avais sali pour me rapprocher de celle de Mac.

Pour prouver si son alibi était vrai, je n'eus à lui poser qu'une seule question :

- Donc ce que tu as trouvé dans ce lit était de l'urine ?

Il me répondit que non. Il me dit que ça sentait le citron et que c'était sûrement pas de l'urine.

Pendant qu'il finissait sa phrase, on m'apporta les résultats d'analyse de l'arme de crime. Je levai les yeux vers et lui dit :

- Pourtant, les traces que l'on a trouvé sur l'arme étaient les tiennes...

Les traces d'ADN sur le manche étaient à Gregory Milles, pourtant il avait un alibi que moi-même avais pu vérifier. En réfléchissant, je me souvins qu'il avait fait ma chambre avant de venir. Il était donc sûrement passé par la chambre de Mac pour la nettoyer et pouvait avoir vu quelqu'un ou quelque chose qui pouvait m'aider. Je lui demandai si quelqu'un pouvait être présent avant l'arrivée de Mac. Il me déclara n'avoir vu personne dans la chambre 69 lors de son nettoyage. Il ne me restait qu'une seule piste : Mac était le tueur, il n'y avait pas de troisième personne. Au moment de son interrogatoire, Mac me demanda pourquoi il était interrogé. Je lui racontai le meurtre de Victoria dont il était le principal accusé, ce qui parut le surprendre et le faire paniquer instantanément. Il me raconta tout en détail, comment il avait couché avec elle, le fait qu'elle ne changea pas de position pendant tout l'acte et qu'une fois fini il s'était rhabillé et était parti la laissant nue sur le lit. Je l'écoutai et lui demandai son alibi qui prouvait qu'elle était bien vivante au moment de son départ. Mais Mac possédait la preuve qui me mit complètement le doute. Il me confia que Victoria avait couché avec lui seulement en échange de filmer leur coït, pour rendre jaloux certains de ses fans. Il me montra la vidéo qu'il avait prise sur son téléphone et effectivement, il était parti après s'être rhabillé.

A ce moment-là j'étais perdu. Y aurait-il un détail que j'ignorais ? Avais-je mal entendu ou mal interprété ces deux ouvertures de portes ? Serait-il sorti

puis revenu sur ses pas pour la tuer ? Non, sinon il y aurait eu trois ouvertures de portes et des cris de sa part. Ce dont j'étais certain, c'était que Victoria était morte, assassinée avec un manche de serpillère portant les empreintes d'une personne qui ne l'avait pas tuée et, qu'en plus de ça, l'homme accusé du meurtre possédait une vidéo qui prouvait son innocence.

Il ne me restait que deux dernières options avant de conclure que j'avais mal interprété la scène, au moment d'être dans ma chambre. La première était qu'une personne était potentiellement cachée dans la chambre avant que Mac et Victoria n'arrivent. Cette personne était présente aussi lors du nettoyage de Gregory et a attendu que Mac finisse ses affaires pour tuer la fille.

Ma deuxième hypothèse était que j'avais mal fouillé la chambre et qu'un passage ou une entrée était présente à l'intérieur, ce qui permettrait au tueur de retourner dans la chambre, de la tuer et partir sans qu'on le voie, ou de rentrer de l'intérieur, la tuer et puis sortir. Je fouillai donc une dernière fois le lieu du crime pour trouver une potentielle entrée ou sortie cachée là quelque part. Ce ne fut qu'après quelques minutes de recherche que je trouvai une trappe, en soulevant une plaque de bois posée au fond de l'armoire. Ce que je trouvai au fond de cette trappe fût la chose la plus atroce que je vis de ma vie. Elle menait aux cuisines du restaurant le Mini Ranger's et ce qui se trouvait là ressemblait fortement à une boucherie, mais avec une odeur de putréfaction qui me donnait envie de vomir. L'hygiène déplorable du lieu. On pouvait retrouver du sang et de la viande disposés un peu partout dans la cuisine et des flacons étaient posés sur le plan de travail. A première vue, je pensai qu'il s'agissait là de la fameuse viande de bison mais je fus bien plus étonné quand j'aperçus là, au milieu du lavabo, non pas un sabot mais bel et bien une main. Oui une main d'être humain. Malgré la panique et le stress qui s'emparaient de moi, je réussis à examiner cette cuisine de l'horreur et y trouvai toutes sortes d'objets qui n'avaient aucune raison de se trouver dans cet endroit. Des colliers, des bracelets, des dents, des lunettes et même des robes et autres accessoires se trouvaient disposés un peu partout dans les tiroirs. Je me rendis compte que je me trouvais là sur une scène de crime où plusieurs femmes, sûrement celles sur lesquelles j'enquêtais, étaient mortes, découpées en petits morceaux. Le flacon était une solution de GHB, une drogue qui paralyse une victime dans les vingt minutes après l'injection. Une seringue posée juste à côté du flacon en était encore remplie.

Il me manquait juste l'identité de la personne, ou du moins de ce qu'il en reste dans le lavabo, et de l'identité du tueur. Était-ce MR Hawkins et sa femme ? Juste lui ? Juste sa femme ? Ou bien était-ce Mac Brinston ? Pendant que je réfléchissais, j'entendis des pas se rapprocher. Je me cachai dans une des armoires, pouvant apercevoir Mme Hawkins qui entrait avec un plateau, sur lequel se trouvaient les verres de thé froid vides que l'on servait à l'accueil. Elle parlait toute seule, murmurant dans sa barbe des

choses que je ne pus pas entendre tout de suite. Je pus finalement entendre ce qu'elle disait quand elle fut assez proche de moi.

- Oh mince, j'ai encore laissé ce maudit flacon à la vue de tous !
S'exclama-t-elle.

Puis elle ajouta :

- Bon... de toute façon ces flics sont tellement incompetents qu'ils n'ont même pas fait une prise de sang à la petite pour voir si ce qui ne l'avait tuée n'était pas autre chose que le manche du balai... Et même s'ils avaient trouvé ce flacon dans mes cuisines ils n'auraient pas fait le lien.

C'était donc ça... Si Victoria ne s'était pas débattue, si elle n'avait pas crié et si elle n'avait pas bougé de tout l'acte, c'était parce qu'elle avait été droguée au GHB. A ce moment-là, je compris l'entièreté du meurtre et j'avais presque résolu toute l'affaire. Il fallait juste que j'attende que Mme Hawkins s'en aille et je pouvais sortir de ma cachette pour appeler des renforts.

- Vous vous souvenez de ma chance de cette époque dont je parlais un peu avant ? demandai-je à mes collègues. Et bien vous n'allez pas me croire si je vous disais qu'au moment où je pensais à m'échapper Mr Hawkins entra dans la pièce. Et oui, je vous l'avais dit.

Bref Mr Hawkins entra dans la pièce et se dirigea vers le lavabo. Je faillis vomir encore une fois quand je vis que pendant que sa femme nettoyait les verres, lui prit la main qui se trouvait dans le lavabo et se mit à la découper en petites tranches. Les tranches qu'il découpait étaient aussi fines que des pièces que l'on pouvait retrouver dans un plat. Je découvris donc que le steak dont Mac raffolait n'était sûrement pas du bison mais bien la fille avec qui il couchait la semaine d'avant.

- Chéri ? Comment se fait-il que cette fois tu n'aies pas attendu d'avoir amené la petite par la trappe pour la tuer ? Demanda Mme Hawkins à son mari.

- Tu sais que cela fait des semaines que la police en a après notre choupinou de Mac. Si je prenais le balai de ce maudit concierge et que j'arrivais à trouver la parfaite victime, il serait accusé et n'aurait aucun alibi. Maintenant ils nous foutront sûrement la paix comme ils ont leur "coupable", répondit-il.

Il chercha la scie à os qui, comme par hasard, se trouvait là où je me situais. Quand Mr Hawkins ouvrit la porte de l'armoire et me vit, il hurla :

- Un intrus ! Vite débarrassons-nous en avant qu'il nous échappe !

J'attrapai la seringue et la plantai, en vidant la moitié de son contenu, dans le bras de Mr Hawkins. J'esquivai un couteau de cuisine que sa femme me lança, puis lui injectai l'autre moitié, d'un coup sec, laissant la seringue plantée dans sa cuisse. Je courus vers la sortie, puis je les enfermai à l'intérieur. J'appelai toutes les unités déjà présentes dans le motel et leur ordonnai de bloquer aussi la sortie de la chambre 69. Le lendemain, au commissariat, je les interrogeai sur la raison pour laquelle ils avaient tué

toutes ces filles, les servant sous forme de plat aux clients de leur restaurant. Ils me répondirent que comme Mac était un client habituel, ils avaient eu le temps de comprendre qu'il était tellement narcissique et égoïste qu'il ne remarquerait pas si l'on venait à tuer ses conquêtes, vu qu'une fois ses affaires finies il ne se souciait plus que de son repas.

Pas même un soupçon n'avait éveillé Mac sur ce qu'il se passait une fois qu'il était parti. La cause pour laquelle ils tuaient, c'était celle-ci : Mr et Mme Hawkins ne supportaient littéralement personne. Ils ne tuaient que pour s'occuper et faire payer les gens de leur présence si dérangeante, en leur faisant manger de l'humain. Ce couple était tellement fou que je crus voir le diable quand l'un d'entre eux me dit en me hurlant dessus :
- L'enfer c'est les autres !
Ou plutôt, l'enfer, c'était eux.

Lina BARI (204)

LE PIC QUI DÉCHIRA LES DOUTES

Cela faisait déjà plusieurs jours que Max était parti en expédition dans la montagne avec un groupe d'explorateurs. Ils avaient choisi pour cela une forêt de sapins dans les hautes cimes qui, par ce temps hivernal, étaient recouvertes de neige. Lorsque le vent s'était levé la veille, il avait entraîné avec lui la neige, formant un véritable blizzard. Il devenait difficile de voir ce qu'on avait devant soi, et Max s'était retrouvé séparé du groupe. Il devait désormais rejoindre son campement.

Il aurait pu attendre le retour de l'un de ses compagnons qui aurait pu le transporter, mais il voulait profiter un maximum de la marche et décida d'y aller à pied, confiant de pouvoir y arriver. Son campement se situait au milieu de la forêt qui était peu fréquentée durant cette période à cause du grand froid qui y régnait, mais il décida tout de même de s'y lancer. Il commença par suivre son GPS, mais il n'eut bientôt plus de réseau. Comme il savait que son campement était situé au Nord, il utilisa une formule qu'il connaissait pour calculer la direction qu'il devait prendre et poursuivit sa marche en se fiant à son calcul. Quelques heures plus tard, il passa au pied d'une montagne. Elle n'était pas bien haute, mais tout de même assez massive, et son sommet était particulièrement pointu. Lorsqu'il aperçut sa forme assez particulière, cela lui rappela une montagne devant laquelle il était passé avec son groupe : l'équipe s'était longuement arrêtée devant ce sommet, et chacun l'avait observé attentivement. En parcourant des yeux le relief qui lui faisait face, Max vint à se demander s'il ne s'agissait pas de la même montagne. Il l'observa encore longtemps, essayant de dresser une comparaison, mais plus il la regardait, et plus le souvenir de l'autre relief s'effaçait dans son esprit. Au bout d'un moment, les deux images devinrent si confuses, si emmêlées, qu'il ne fut plus capable de les distinguer l'une de l'autre. Un souffle de vent le sortant de ses réflexions, il décida d'ignorer son incertitude naissante et de continuer sa marche, même s'il n'était désormais plus sûr d'aller dans la bonne direction.

Il poursuivit donc son parcours et, après une longue journée de marche, s'arrêta pour se reposer. Il s'assit donc au pied d'un hêtre et posa son bagage dans la neige. Ainsi assis, Max se mit à réfléchir. Le chemin jusqu'au campement ne devait pas prendre plus de deux jours de marche. Comme il avait déjà marché toute la journée, se dit-il, il devrait pouvoir arriver le lendemain. Mais cela seulement, bien entendu, s'il avait marché dans la bonne direction. Et cela, il ne pouvait pas en être certain. Il décida de considérer la direction dans laquelle il avançait comme bonne et de compter ses provisions. Après avoir calculé minutieusement les portions de nourriture dont il disposait, il conclut qu'il pourrait encore avancer durant trois jours avec ce qu'il avait. Il décida donc de poser sa tente pour la nuit.

Il passa un moment à ouvrir son matériel et à l'installer, puis, lorsque toutes les préparations furent terminées, il se coucha enfin. C'est alors que l'image de la montagne devant laquelle il était passé ressurgit dans son esprit. Et s'il s'agissait du même pic ? pensa-t-il. Il se redressa donc et se résolut enfin à admettre cette possibilité. Comme le doute était désormais réel, il lui fallait le considérer rationnellement. Il lui fallait réfléchir à ce qu'il ferait si ce relief était bel et bien celui que son groupe avait observé la veille. Comme il venait de calculer ses provisions, il savait qu'il lui restait encore assez de nourriture pour faire demi-tour s'il s'avérait

qu'il ne marchait pas dans la direction du Nord. Tout en pensant à cela, il doutait d'avoir le courage nécessaire pour revenir en arrière et pour parcourir à nouveau toute cette longue distance afin de se retrouver enfin au point départ et de ne commencer qu'après cela son véritable chemin.

Mais, après tout, il ne s'agissait que d'un doute, avait-il pensé. Un simple doute qui pouvait s'avérer complètement infondé. Et, tant qu'il ne s'agissait que d'un doute, alors on pouvait espérer. Cette pensée - il en fut étonné lui-même - le rassura. Il se coucha alors à nouveau apaisé. Il sentait le sommeil le gagner peu à peu.

Il repassa dans son esprit le souvenir de ces quelques minutes passées au pied de la montagne avec ses compagnons. Et, à ce moment, il se souvint de quelque chose. Alors que les membres de l'équipe reprenaient leurs bagages, se préparant à quitter les lieux, l'un de ses amis s'était approché et avait glissé un petit papier dans son sac. "J'ai pris des photos, avait-il dit, il est beau ce pic. Je t'en laisse une, pour le souvenir." Il avait donc une image. Un moyen d'être sûr, de trancher, de dissiper le doute. Il se redressa brusquement, tendit une main vers son sac et le tira vers lui. Il se saisit de la tirette de sa fermeture, l'ouvrit rapidement et glissa sa main dans la poche. À tâtons, il cherchait l'image du bout des doigts. Sa main rencontra alors un morceau de papier. Il s'en empara sans tirer sa main de la poche. Le billet était petit, carré, et l'une de ses deux faces avait une texture de plastique ; aucun doute n'était possible, il s'agissait de la photo. L'espace d'un instant, il voulut la tirer du sac et la regarder. Puis, il s'arrêta brusquement. S'il regardait la photo, il n'y aurait plus de doute possible, il aurait une certitude. Mais, si la certitude qu'il obtiendrait n'était pas celle qu'il désirait, s'il découvrait qu'il s'agissait vraiment du même mont, que ferait-il alors ?

A vrai dire, il n'était pas certain d'être capable d'affronter cette certitude et ce qu'elle impliquerait. Pour le moment, et tant qu'il ne savait pas, il pouvait se reconforter dans son doute. Se dire qu'il ne s'agissait après tout que d'un soupçon, éloigner cette idée de revenir en arrière, de marcher encore trois jours pour pouvoir arriver. Tout ce cauchemar n'était pour le moment rien de plus qu'une mauvaise idée. Ce n'était pas une réalité, pas toujours. Il réfléchit longtemps, les doigts refermés sur cette photo, puis, après un moment, il lâcha doucement prise, tira sa main hors de la poche et la referma. Quoi qu'il en soit, se dit-il, il devait dormir, maintenant. Alors, savoir ou douter, cela ne faisait aucune différence. Autant donc rester dans le doute, car le doute laissait une place à l'espoir, alors que la certitude, elle, l'étranglait. Il se coucha donc et dormit jusqu'au lendemain. Le lendemain, il se réveilla au lever du soleil et, après avoir plié sa tente et rassemblé ses affaires, il s'assit sur la neige. Le sac sur les épaules, il était submergé par ses pensées.

Sans réfléchir, il décida de sortir la photo et la regarda. C'est alors qu'il comprit : parcourant l'image dans ses moindres détails, il ne parvenait à trouver aucune différence. Il avait donc emprunté la mauvaise direction. Gardant la photo dans sa main, il se releva lentement, le regard obstiné, et reprit sa marche dans la mauvaise direction. Alors qu'il avançait, sa main se resserrait sur l'image, se crispant un peu plus à chaque pas. Il finit par la serrer dans son poing. Une voix dans son esprit lui disait pourtant que cela n'avait aucun sens. Il savait désormais qu'il marchait dans

la mauvaise direction alors pourquoi continuer ? Il chassa rapidement cette pensée qui l'inquiétait en se disant qu'il prendrait le temps de vérifier une nouvelle fois à la prochaine pause. Mais, après quelques pas à peine, il s'arrêta. Habituellement, se dit-il, on attendait une pause lorsqu'on ne voulait pas se retarder dans sa marche. Mais qu'en était-il de lui, qui savait bien qu'il n'avancé pas, que même, au contraire, il s'éloignait. Cette certitude agitait une véritable tempête de pensées et de résolutions contradictoires dans son esprit, une tempête qu'il était incapable de maîtriser. Ce désordre grandissant l'irritait, et il sentit une rage monter en lui.

Soudain, il s'arrêta brusquement, chiffonna complètement la photo et la lança au loin, maudissant cette satanée image qui avait déchiré son précieux doute et avec lui tous ses espoirs. Il laissa les anses de son sac à dos glisser lentement le long de son bras jusqu'à sa main qui le retint. Il essaya alors de se calmer, de raisonner, mais le grondement du vent dans ses oreilles l'empêchait de réfléchir. Il sentit une colère en lui, ce vent ne voulait-il donc pas se taire ?

Dans sa furie, il jeta violemment son sac en l'air, comme pour batailler avec le vent. Une voix au fond de son âme lui disait pourtant qu'il n'était toujours pas trop tard. Il avait compté ses provisions et savait qu'il n'était pas impossible de faire demi-tour, mais il ne semblait plus rien savoir clairement d'autre que la certitude fatale qui l'avait jeté dans cette confusion. Le souffle du vent se faisait de plus en plus fort, couvrant peu à peu la petite voix qui résonnait au fond de lui. Son doux son, pourtant, persistait. De plus en plus affaiblie par les cris du vent, elle devint un simple murmure. Peu à peu, ses mots devenaient confus, indiscernables. Puis, la petite voix s'éteignit doucement, comme une petite flamme.

Il redressa alors soudain sa tête, le regard fixé sur le vide, et cria au vent : "Tais-toi !" avant de se laisser tomber par terre, dans l'abandon. Il aurait pu pourtant faire demi-tour, mais la certitude l'avait empêché de raisonner, à proprement dire, il était devenu fou.

Mona IBRAHIM (204)



Zelie HUNGRECKER (109)

L'ENFER, C'EST LES AUTRES

Frédéric, 22 ans, croit très fort au paradis. Il a très peur d'aller en enfer. Il a décidé de ne plus rien faire, comme ça il ne fera aucun péché et ira donc au paradis. Il fait comme ça depuis déjà 5 ans. Ses parents, chez qui il vit, font tout ce qui est possible pour le faire bouger de son canapé dans sa chambre, mais ça n'a jamais marché. Depuis ses cinq ans, il mange, il dort et il prie depuis son canapé, il passe ses journées à regarder le plafond en ne pensant à rien. La seule phrase qu'il a prononcée c'est « L'enfer, c'est pour les autres ».

Depuis des années, ses parents essayaient de le faire sortir de son canapé, mais rien n'avait marché : faire pousser des buissons devant sa fenêtre pour que la lumière ne rentre plus dans sa chambre ; lui donner de la nourriture qu'il détestait ; rendre sa chambre plus petite en faisant des travaux (même si cette idée n'avait pas marché, ses parents en étaient contents, car leur cuisine était devenue deux fois plus grande) ; et beaucoup plus. Ils décidèrent donc, après toutes ces années, de faire quelque chose qu'ils n'avaient jamais osé : vendre leur maison. Ils ne voulaient pas le faire, car elle était très importante pour eux ; c'était une grande maison qui ne se situait qu'à dix minutes à pied du centre-ville. En même pas une semaine, la maison était déjà vendue, et ils étaient prêts pour la quitter.

Lorsque Frédéric apprit la nouvelle, il était très énervé par ses parents : à cause d'eux il devrait bouger de son canapé et risquerait de commettre des péchés. Il prit du temps à se calmer et puis décida donc d'aller dans sa nouvelle maison avec ses parents, d'aller dans sa chambre, puis de ne plus bouger de là-bas. Malheureusement pour lui, son plan ne s'était pas déroulé comme prévu, à la seconde où il s'était levé, il tomba par terre et perdit connaissance. Il n'était pas tombé par manque d'équilibre, mais il était tombé car il n'avait pas fait autant de "sport" depuis longtemps et que son corps n'avait pas pu résister à une telle dépense d'énergie.

Il se réveilla dans un lit d'hôpital, il vit qu'il y avait quelqu'un dans le lit d'à côté mais il n'y fit pas trop attention. Frédéric paniqua, aurait-il commis un péché ; aurait-il été puni par Dieu ; beaucoup de questions défilaient dans sa tête. Il paniquait tellement que des médecins durent intervenir plusieurs fois en quelques minutes. Ils décidèrent donc de lui donner une chaise roulante et de le laisser sortir pour se changer les idées. Normalement, ils ne laissent pas les patients sortir la nuit, mais c'était une exception. Frédéric n'était même pas resté dehors dix minutes qu'il s'était déjà enfui du parc de l'hôpital.

C'était la première fois qu'il voyait la ville depuis longtemps. Elle était éclairée la nuit, il trouva donc facilement son chemin vers l'église la plus proche. C'était une petite église, il n'y avait donc presque personne à ce moment. Les rares passants qui y venaient le regardèrent de travers, ce qui est normal, car on ne voit pas un jeune homme en chaise roulante et en

robe d'hôpital prier une nuit entière. Frédéric pria toute la nuit jusqu'aux premières lueurs du jour.

Il n'avait pas vu de lumière aussi forte depuis des années, lorsqu'il la vit, il crut que c'était une lumière divine, il croyait que c'était Dieu qui venait le chercher pour l'emmener au paradis. Il regarda droit le soleil et sourit, il ne prit longtemps à comprendre qu'il ne s'agissait pas de Dieu qui venait le chercher mais d'une lumière très forte qu'il valait mieux ne pas regarder avec des yeux grands ouverts. Frédéric ne voyait plus rien, il était aveuglé par le soleil. Il cria très fort, et les personnes dans la rue le remarquèrent, certains le filmaient en se disant que cette vidéo allait percer sur internet, mais certains décidèrent d'appeler une ambulance pour venir le chercher.

L'ambulance ramena Frédéric à l'hôpital duquel il s'était enfui où on le plaça dans une chambre de laquelle il ne pourrait pas s'enfuir. Il était donc de nouveau dans une chambre d'hôpital, mais, cette fois, il avait moins peur ; il avait moins peur, car il avait changé d'avis, il s'était rendu compte que ces dernières 24 heures avaient été la meilleure journée qu'il avait vécue depuis longtemps et qu'il devait profiter de la vie même s'il devait finir par se retrouver en enfer avec les autres. Il repensa quand même à sa dernière phrase et décida qu'il irait à l'église chaque dimanche et qu'il prierait chaque soir.

Frédéric, 92 ans, croit très fort au paradis. Il a trois petits-enfants et il a créé une entreprise de T-shirt sur lesquels se trouvent des citations de Jésus qui l'a rendu riche et célèbre chez les croyants. Il a donné presque tout son argent à des associations et a reçu le prix Nobel de la paix, car, à lui tout seul, il a permis de construire des milliers d'écoles et d'hôpitaux dans des pays éloignés et a aboli l'esclavage d'enfants dans 46 pays. Frédéric faisait ses courses dans un marché bio local, il acheta de quoi cuisiner le prochain repas de famille, il paya ses achats et donna un très grand pourboire. Il traversa la route devant sa maison quand une voiture qui allait largement au-dessus de la vitesse autorisée l'écrasa et lui fit perdre la vie. Frédéric vit une lumière très forte et entendit une voix divine lui souhaitant la bienvenue. Il s'attendait à voir Jésus, son Sauveur, ou Dieu, mais ce ne fut ni l'un ni l'autre qu'il vit en se retournant, il vit quelque chose de totalement différent à quoi il ne s'attendait pas : il vit Buddha

Raphael FERNANDES (1CiE.T)

L'ENFER, C'EST LES AUTRES

Depuis ma tendre enfance, bercé dans les rites religieux et formé à plaider la grandeur de Dieu, je suis le pantin guidé par des fils de barbelés teintés de sang, ainsi que le fils unique du plus grand prêtre décédé dans la quête ultime. Né d'une mère paysanne souillée par les sales et odieuses mains d'un père respecté dans une nation entière, je fus accablé par la succession honteuse de ses péchés cachés, qui n'ont donné la création qu'à la pire des malédictions. J'étais depuis ma naissance, guidé et voué au service qui m'a été confié par les forces créatrices de ce bas monde : tuer "l'Enfer". Telle était ma malédiction. En tant qu'homme d'Église, cette quête, qui aurait dû être reçue comme une bénédiction, n'a eu au final comme seul résultat que de me heurter à la réalité de l'assemblage de Dieu. Cette légende que je vous partage vous fera comprendre mes dires.

Fin prêt grâce à des années de préparation, le jour de partir était arrivé. Encouragé par les villageois et leurs sourires radieux, je pris le chemin qui me mènera vers le combat de ma vie. Un chemin que je regretterai toujours d'avoir foulé de mes pieds. Accompagné de mon destrier et de la seule lame qui puisse blesser le maître des basses-terres, mon périple commença. Notre contrée se divise en trois parties. Le château où siège le roi se situe tout au nord de la partie haute des terres. La partie moyenne, quant à elle, abrite les criminels et les créatures dangereuses dans un désert aride, seulement peuplé par les plus forts et les plus résistants qui ont survécu au passage des hautes terres jusqu'aux moyennes. Il n'est pas impossible de retourner au nord, mais cela n'est possible qu'aux gens qui ont obtenu un droit spécial. Ce droit spécial comprend les hommes du roi en mission et les rares criminels qui auraient pu purger leur peine en suivant les règles, ainsi que les hommes d'Églises comme moi. Venant du petit village où les chevaliers missionnaires de l'Église sont formés, nous sommes situés dans les régions basses des hautes terres. Ces deux régions sont séparées par une grande muraille érigée il y a plus de 2000 ans et qui a survécu grâce à sa composition imprégnée de magie maintenant disparue. Enfin, la troisième partie, n'est autre que les basses-terres, les Enfers. Il s'y cache les créatures légendaires ainsi que les plus puissants rois et héros déchus exilés, sans oublier la chose que je suis allé traquer.

Une cartographie est nécessaire pour se guider à travers ces terres. Elle trace le chemin des sept villages qu'il faut traverser dans l'ordre afin d'avoir accès à la porte des Enfers. Cette même carte s'obtient à la porte séparant les hautes et moyennes terres. Le nom de ma lignée était la clé pour obtenir cette carte près des gardes de la porte. Une fois obtenu, je me rendis dans le premier des villages cités. Arrivé à la première destination, un vieil homme titubant et entouré de jeunes filles m'arrêta et me demanda s'il voulait que je prenne du plaisir avec lui. N'ayant pas le temps pour cela, je déclinai son offre. Bien qu'il m'eût forcé à coucher avec une des filles qu'il enlaçait et touchait à la vue de tout le monde, je lui fis comprendre que, pour accomplir notre devoir, nous autres sommes dépourvus de notre pénis. Il s'esclaffa et se retourna pour rentrer dans l'auberge de plaisir dont il venait de sortir. Sorti de ce premier village, j'atteins avec peu de difficulté

le second. Cela faisait déjà deux mois que j'étais parti, il fallait donc que je refasse le plein de vivres. Je m'arrêtai dans l'hôtel de ville pour acheter ce dont j'avais besoin. Le propriétaire, obèse comme une personne qui n'aurait jamais assez à manger me stoppa et m'invita à un dîner en mon honneur. Voyant la dimension de son corps, il était facile d'arriver à la conclusion que la moindre des occasions était un prétexte suffisant pour qu'il fasse un banquet de la taille de trois chevaux. Je déclinai son offre, en lui expliquant que j'avais beaucoup de route et que pour faire de longues distances nous autres sommes, depuis notre enfance, affectés à un régime spécial et que nous nous devons de ne pas manger plus que nécessaire.

Je me remis en route pour atteindre cette fois-ci le troisième village. De plus en plus déserte et vide, la transition visuelle des terres se voyait à l'œil nu. Une fois entré dans le village, il me fallait à ce moment-là une indication pour la direction à prendre pour le quatrième village. Je m'arrêtai et toquai à une porte, un homme m'ouvrit et me demanda ce que je voulais. Je lui posai la question et il me répondit que sa parole avait un prix. Préparé à tout, j'avais pris mes économies en vue de toutes les éventualités. Je repartis du village avec son indication et sans un sou pour la suite de mon voyage. Le cinquième village, quant à lui, n'avait rien de spécial comme les autres. Il y avait juste une atmosphère de mort imminente due à un manque d'action. Tout semblait au plus mort de son état. Ce fut une certaine épreuve psychologique de traverser ce bourg qui ne faisait que quelques mètres de longueur. Sorti de ce dernier, je me mis en route pour le suivant. Je commençai à sentir une lourdeur dans mon corps et mon esprit suite à ce trajet, mais rien ne pouvait me détourner de ma foi et de ma quête.

La prochaine localité ne me laissa pas indifférent. Dès l'entrée, deux habitants farouches me faisaient opposition. Ils étaient tous les deux dotés d'une colère irrationnelle ainsi que de lames bien aiguisées. J'ai voulu me résoudre à ce qui allait suivre, mais c'était impossible. Leurs morts furent inévitables. Le sang gisait encore sur le sol tandis que les autres habitants me faisaient face à leur tour, armés eux aussi de ferrailles et de colère. Une montagne de cadavres et de membres arrachés s'était construite. Un des habitants transperça mon œil gauche qui ne put guérir par la suite. De ma plaie jusqu'aux derniers de mes orteils, une douleur des plus atroces me parcourut. Je m'étais évanoui au milieu de tous les corps rongés par les rats affamés. Un des rats se délecta de mon œil nécrosé, ce qui ironiquement me sauva en évitant la propagation de l'hémorragie. Je montai sur mon cheval, lui indemne et continuai mon chemin. L'avant-dernier village était caractérisé par des villageois particulièrement envieux. Ils n'avaient jamais vu auparavant un cheval comme le mien. Pendant de longues heures, ils argumentèrent avec toutes leurs connaissances de la langue, à quel point ils en avaient besoin et pourquoi je devais le leur offrir. Ne pouvant répondre à leurs attentes, je ne pouvais leur donner mon fidèle compagnon sans lequel je ne pouvais avancer. Ils ne m'auraient jamais laissé partir sans obtenir ce qu'ils désiraient tant.

Je n'avais plus de temps à perdre. Je les ai donc regardés de haut assis sur mon cheval, avant de les tuer un par un en leur coupant la tête d'un tranchant aiguisé par l'expérience de mes meurtres précédents.

Je repris la route pour accomplir la traversée du dernier village qui me faisait obstacle. Mon corps, meurtri et affecté par ces épopées, tenait encore grâce à la foi dans laquelle on m'avait instruit. Arrivé au septième et dernier village, surpris, personne ne me barra la route. Tous les habitants me regardaient avancer. D'un regard moqueur et jugeur, avec des sourires qui faisaient se rejoindre leurs lèvres à leurs oreilles, ils me dévisagèrent avec des yeux si transperçant que mon corps fut parcouru d'un étrange frisson. C'était comme s'ils voyaient tous quelque chose en moi d'évident, mais que je ne m'en rendais même pas compte. Je n'y portai pas plus attention que cela et traversai la dernière porte séparant les deux régions qui me mèneront aux basses-terres. Un point de non-retour. Finalement, les visages de ces derniers habitants presque-humains resteront ancrés dans ma tête jusqu'à la fin de mes jours.

Pour en revenir au dernier défi, je devais trouver cet ange déchu. Pour cela, il fallut que j'aie au plus proche du volcan se situant au centre de la région. Cette zone, extrêmement dangereuse et remplie de monstres en tous genres, m'obligea à me frayer un chemin en toute discrétion. Une fois arrivé au pied du volcan après plusieurs mois d'expédition, les rations commencèrent à se faire rares et il me fallut encore gravir jusqu'à son sommet. Cette ascension mit mon mental en jeu ainsi qu'une partie de mes dernières forces physiques. Arrivé en haut, enfin, je n'étais pas au bout de mes surprises. Devant moi, je fus stupéfait, un nid de dragon. La créature dont on entend parler seulement dans les légendes se situe juste sous mes yeux. Un dragon noir au reflet rougeâtre de plusieurs dizaines de mètres dormait en son centre. Il avait l'air d'être vieux, ses écailles étaient écorchées et montraient les millénaires qu'il avait dû vivre. Il semblait défendre un coffre émettant une étrange lueur rose. Sur sa tête, se situait une pierre semblable à un diamant. Je remarquai assez vite qu'il s'agissait en réalité de son point faible. Je profitai de sa petite sieste pour me glisser discrètement entre ses deux cornes à quelques centimètres de la pierre. J'assénai un coup d'épée direct avec le reste d'énergie qu'il me restait. La pierre éclata, mais cela n'avait pas tué le dragon sur le moment. Il se leva en me faisant tomber sur le sol et rugit en crachant tout l'air accumulé dans ses poumons. Le souffle du rugissement fut si fort qu'il m'arracha mon bras gauche. Heureusement pour moi, ce furent ses derniers instants de vie. Affamé et exténué, je me servis de la chair du dragon comme viande pour me revitaliser. Son sang était doté d'une particularité. Particulièrement chaud, à la limite du bouillant, il m'avait permis de l'utiliser pour faire du feu et rôti sa chair. J'ai également pu cicatriser la plaie ouverte de mon bras en appliquant directement son sang dessus. Peu après m'être soigné et alimenté, je m'endormis pendant une semaine entière.

Après mon réveil, j'ouvris le coffre gardé par le dragon. Il renfermait une grande clé dorée. Ne sachant pas où aller une fois ce dragon vaincu, je m'approchai du cratère du volcan. Une brume épaisse en sortait. Des voix entraînantes et ensorcelantes me poussèrent à me jeter dans cet obscur et profond gouffre. Trop épuisé à réfléchir, je me jetai dedans sans penser à ce qui suivrait. Après une chute de presque 100 mètres, j'aperçus une étendue d'eau. Je tombai profondément dedans après m'être mis en position de plongeon, avant de remonter à la surface indemne. Surpris par ce que j'y vis, il se cachait dans ce cratère une grande oasis illuminée par un soleil éblouissant. Surement l'endroit le plus beau qu'il m'ait été permis de contempler. Une atmosphère chaleureuse et accueillante s'en dégageait. Toutes les ressources nécessaires pour y vivre jusqu'à la fin de mes jours s'y trouvaient. L'idée d'y rester et de m'y prélasser durant des années m'a bien effleuré l'esprit. Néanmoins, je devais accomplir ma mission, rien ne pouvait me dévier de ma trajectoire, pas même le plus bel endroit sur terre. Après quelques recherches, je trouvai dans l'oasis une grande porte dorée. Une grande inscription y était écrite, "Perpetuum mobile". Une serrure se trouvait également sur la porte. Avec la clé que j'avais obtenue, la porte a pu être ouverte. Quand l'ancre s'ouvrit, une voix mystérieuse me dit ces mots : "Ici, tes réponses tu trouveras. Ici, ta vie servira. Arpente ce labyrinthe et trouve la bonne voie." Je m'engouffrai dans ce donjon qui me gardera plus longtemps que tout ce que j'aurais pu prévoir. Ce labyrinthe était parsemé de centaines de milliers de monstres, plus ou moins forts. À certains moments, j'atteignais une salle avec un monstre plus fort. Tous les butins du monde semblaient être réunis à l'intérieur. La particularité de cet endroit, en plus d'être un casse-tête vivant, était qu'il bougeait en permanence. Il changeait tout le temps et n'était jamais le même. Il n'y avait donc aucun moyen de retenir un quelconque chemin. C'est avec ce schéma qui se répétait sans fin que des semaines passèrent, des mois, des années.

Après 1000 ans passés en son sein, j'errai comme les monstres qui le peuplaient. Il n'y avait plus d'hostilité entre eux et moi. Mon cerveau avait perdu toute fonction de réflexion et mon corps se maintenait miraculeusement, sans même manger une miette de pain. Le temps passait encore, je n'arrivais plus à compter les jours. Je ne sais combien de temps j'y ai passé au final. Sûrement trop pour que mon pauvre cerveau d'humain fonctionne encore. Titubant avec le peu d'énergie qui m'animait encore, j'atteins, comme par magie, la pièce finale de ce dédale. Une once de mon humanité m'était revenue, je me souvins durant un court instant du but de ma vie et pourquoi j'étais là. Ébahi, par ce que j'y trouve à l'intérieur, je m'effondrai et toute once d'espoir et de vie me quitta instantanément. Cette pièce, pour laquelle je fis le sacrifice de ma vie, était vide. RIEN. Le vide complet. Je n'en croyais pas mon esprit. Mon corps mourant s'étendit sur le sol pour laisser mon âme s'extirper de celui-ci. La dernière image qui m'a traversé l'esprit était cette oasis. Cet endroit paradisiaque où j'aurais finalement dû rester.

Mon âme erre maintenant sans but. Ce que les habitants du dernier village voyaient en moi ce que je ne voyais pas, était en fait la perte de mon humanité et de mon âme qui se noircissait par le temps et les épreuves. Je contemple maintenant le malheur et le bonheur de ceux encore en vie. Telle est ma réelle malédiction, l'immortalité d'un spectre errant sans but et sans âme. Vous l'avez compris, Lucifer n'existe pas. C'est une création du culte ecclésiastique afin de maintenir l'ordre. Ce même ordre se doit d'être maintenu. Chaque être a sa voie et son destin tracé. Le mal est omniprésent, au moins au même niveau que le bien, si ce n'est plus, pour maintenir les puissances du monde. L'enfer est global, l'enfer est général, l'enfer est à la fois les autres et soi-même. L'enfer est vide, tous les démons sont dehors.

Teo PIPOLO (305)



Albright UMUTONI NGANGO (202bi)

SCOLARITÉ INFERNALE

Noir.

Voilà comment les gens décrivent l'entrée en Enfer, cette sensation de confusion quand on trahit une amitié avec quelqu'un, vide mais douloureuse au fil du temps.

On se met souvent en tête que nos ennemis sont loin de nous, hors de portée pour nous faire du mal, alors qu'ils sont plus proches que ce que l'on croit voir, souvent proche de nous.

Ou alors, ils sont le plus fréquemment perçus comme une de ces relations toxiques qui peuvent être dangereuses pour notre santé mentale. Le genre de relation où nous nous retrouvons avec des « copains » qui semblent à première vue amicaux, mais qui ensuite prennent un malin plaisir à vous faire du mal moralement.

Lundi, 6h30

Comme à mon habitude, je me réveille au fond de mon lit, contemplant le plafond avec une boule au ventre qui me dit de rester sous les draps et de ne pas retourner aux côtés de ces véritables pourritures qui font de ma vie un enfer. En montant dans le bus, je reconnais des visages familiers qui me remontent le moral et qui me saluent brièvement. Je descends ensuite au prochain arrêt. Je me retrouve à nouveau seul. Le grincement des freins du bus me fait me crispier sur mes genoux, ce qui m'indique que je suis arrivé. J'arrive devant ces grandes tours qui me servaient de prison pendant les huit longues heures de mes journées et me donnaient une impression de jugement. En rentrant dans le bâtiment, j'entends déjà les gloussements et les chuchotements d'un groupe de filles. Les regards glaçants qui me fixent ressemblent à des lames de rasoir qui me transpercent la poitrine. La honte, comme à son habitude, explose en moi.

Cette envie de vengeance qui me ronge de l'intérieur de jour en jour monte en moi comme un ascenseur dans l'un de ses grattes ciel à New York pendant les heures de pointe.

Ces idées meurtrières, qui grossissaient en moi, me semblaient de plus en plus logiques ; j'aurais dû à la place les ignorer et faire comme si de rien n'était.

Une chose était certaine, c'est que cette idée n'était pas près de sortir de sa tête. Quelque chose devait arriver, que ce soit bien ou mal, ce n'était plus qu'une question de temps !

Vendredi, 16h30

Le temps de quitter cet enfer ignominieux est arrivé. En sortant de mon établissement, je me précipite pour aller à mon arrêt de bus afin de rentrer quand soudainement je trébuche sur une petite pierre, mais je me rattrape de justesse de ma chute. Pourtant, à mon grand désespoir, le mal n'est jamais très loin : les diabesses qui m'entourent ont vu ma mésaventure et commencent à rire aux éclats. Pris de rage, j'éclate et leur dis :

« MAIS QU'AVEZ-VOUS DONC À ME HARCELER ET À FAIRE DE MA VIE UN VÉRITABLE ENFER ?! »

Et par derrière, l'une d'entre elle me répond :
« Mais t'es qu'un pauvre loser qui n'a rien dans la vie donc TA GUEULE ! »

Pour éviter toute sorte de confrontation, je prends la décision d'être plus mature qu'elles et de tourner les talons.

Quelle ne fut pas ma surprise quand j'ai senti un croche-patte sur ma cheville ?!
Je trébuche pour finalement me retrouver la tête la première sur le goudron ardent du trottoir. Fières de leur exploit, elles éclatent de joie face à ma chute.

Quand je relève la tête pour découvrir le sang qui coule de mes narines, je ressens un vide au fond de moi, aussi vide qu'un trou noir.

En me relevant, je les observe, elles qui ne cessaient de se féliciter avec des yeux aussi noirs que la nuit, et je commence à m'avancer dans leur direction.

Personne ne sait vraiment ce qu'il s'est passé ce jour-là, les journaux parlèrent d'une altercation entre élèves qui avait fini, dans une rue passante en plein jour, dans un bain de sang.

Le jeune garçon qui se nommait Henry, disparu depuis, n'a pas donné de nouvelles jusqu'à ce jour, et personne ne sait où il s'est caché, mais... moi... je sais où il se trouve : JE sais où je suis.

*Faire vivre un enfer aux autres finit par se retourner contre les bourreaux.
Tout le mal qu'ils m'avaient fait avait fini par leur retomber dessus.*

Tommy CONWAY (1CiE.T)

L'ENFER, C'EST LES AUTRES

Durant son adolescence, Alfredson avait déjà commencé à se forger une carapace contre les critiques qu'il avait reçues tout au long de sa jeunesse. Il commença à devenir violent et sanguinaire, jusqu'au point où, à ses 15 ans, il avait déjà tué quatre personnes dont une servante et trois paysans. Il aimait prendre des vies : pour lui, le fait de tuer n'était qu'une chose anodine, car châtier ceux qui le méritaient lui paraissait essentiel.

Le roi Alfred I aperçut dans l'âme de son fils une brume âcre et brûlante quand il le vit prendre la vie de ses esclaves avec une faux. Son père commença à désespérer et essaya de raisonner son fils, mais c'était trop tard : son esprit avait déjà été emporté par les démons de la nuit.

Un grand jour, le roi apprit que sa fin s'approchait et commença à se projeter dans l'avenir, mais qui allait donc succéder à son trône ? Les possibilités étaient peu variées : d'un côté la succession au trône incombait à son frère, Ethelred, ou à son fils, Alfredson. Malheureusement, la psychose que son fils développa au cours de son enfance l'inquiétait fortement. Ce jeune homme était devenu la personnification du diable aux yeux de tout le royaume.

Le roi fit tout de même confiance à son héritier de lignée et déclara à l'abbé chargé de la succession : « Mon fils seul héritera de mon trône. À ma mort, tu devras convaincre les seigneurs de le suivre. Ton devoir ultime sera de devenir son conseiller et ses oreilles. »

Le jour tant redouté par le peuple arriva, les cloches sonnèrent, le soleil s'assombrit ; les feuilles du printemps gisaient désormais mortes sur le sol, et les oiseaux migrants ne volaient plus par-dessus le royaume. - « Le Roi est mort, vive le nouveau Roi ! » crièrent les messagers dans l'entièreté du royaume.

Les funérailles furent émouvantes pour tout le peuple ; le Roi Alfred I emportait également dans sa tombe le bonheur de ses sujets.

Depuis le couronnement du prince Alfredson, le royaume était passé du jour à la nuit, du rire aux pleurs, de la liberté à la soumission. Cette contrée, tant enviée par tous les royaumes voisins, était devenue une zone à éviter pour tous les pèlerins qui avaient l'habitude d'y passer la nuit avant de continuer leur chemin jusqu'à Rome.

Les âmes du Wessex et de la Mercie étaient condamnées, et leur sort appartenait à leur sinistre Roi qui gouvernait tel Lucifer régnant sur les esprits damnés.

Le jour de la libération finit par arriver. Tout le peuple se révolta et convainquit les Seigneurs vassaux de d'emprisonner le tyran.

Ce fut échec et mat pour le Roi. Le peuple fut enfin libéré de l'agonie qu'il avait subie durant deux décennies.

Après ce valeureux coup d'État, le royaume renaquit de ses cendres. Le peuple reprit le contrôle et rendit hommage à toutes les personnes tombées au combat.

En prison, Alfredson ne cessait de crier : « Vous tous allez le payer. »

Au début de l'hiver, Alfred II mourut. Son âme traversa les portes du royaume d'Hadès. Une fois arrivé au Tartare, il fut acclamé par toutes les âmes démoniaques présentes qui scandaient l'obscur titre qui lui revenait ; il n'était plus Alfredson : dans toutes les régions souterraines, les vassaux de ce nouveau royaume le vénéraient sous le nom de Lucifer.

Taulant REXHA (3CiE.Z)



LES LAURÉATS DU CONCOURS
DE NOUVELLES LITTÉRAIRES –
« À CE MOMENT, LA TERRE SE
DÉROBA SOUS MES PIEDS. »
ET « QUAND ON VOULUT LE
DÉTACHER DU SQUELETTE
QU'IL EMBRASSAIT, IL TOMBA
EN POUSSIÈRE. » (HUGO)

CHUTE VERS LE HAUT (1^{ER} PRIX EX-AEQUO)

Un mot
Ou plutôt deux
Des Pensées

Elles fusaient. Les phrases surgissaient du néant. Je découvrais ces idées qui créaient des images. Je les visualisais. Je ne ressentais rien pour l'instant. Je n'étais que par mes pensées. En réalité, au tout début, rien ne me définissait. Je n'étais qu'une page blanche. C'est drôle, je me suis rendu compte que je n'existais pas seulement lorsque je vivais. Je ne me rappelle plus très bien de ce moment. Mes pensées allaient trop vite, je n'arrivais tout simplement pas à suivre. Je me souviens redécouvrir les mots. Je ne les entendais pas, je ne les voyais pas non plus. Je suis née d'une certaine manière. Les pensées m'ont tirée du cercueil vide de l'absence. Ne vivre que par sa réflexion est une expérience dérangement.

Les idées s'entrechoquaient, elles se précipitaient les unes contre les autres. Je suis presque sûre que si j'avais pu ressentir la douleur, la pire migraine de ma vie me serait tombée dessus. Ce n'est d'ailleurs pas très scientifique, la douleur est un influx électrique, je crois, mes pensées aussi. Pourquoi vivais-je l'un, mais pas l'autre ? Ou alors, il faut croire que cette expérience ne m'infligeait aucun mal.

Alors que des raisonnements de toutes sortes m'assaillaient, un autre type d'information apparut dans mon cerveau. Il ne venait pas du fond de moi, mais plutôt de *l'extérieur*.

Quelqu'un m'avait *touchée*.

Doux, humide, un petit peu moelleux.

Les cinq sens me revinrent brusquement en mémoire. Aussitôt, ils s'allumèrent tous ensemble, lentement. Je sentis le sol. J'appréciais le contact dur, rassurant. Il n'y avait pas que mes pensées. Un extérieur existait, autour de moi. Peut-être même, indépendamment de moi.

À ce moment, la terre se déroba sous mes pieds...

Je tombai.

L'air glissait autour de moi.

Soudain, tout devint rouge, ou noir, comme vous voudrez. Une seule pensée s'imposa : *Douleur*.

Mes pieds. J'avais des pieds. Je les voyais. J'avais donc des yeux aussi. Douleur. Douleur. Je compris enfin. Mes pieds contre le sol. Rencontre de deux amas de matière. Lentement, la douleur s'est estompée. Je pus me concentrer sur ce que je voyais, ce que j'entendais... En baissant la tête, je voyais mon corps. Certes, pas mon visage, mais je voyais mes jambes, mon ventre. J'étais très petite, potelée. *Un bébé.* J'étais dans le corps d'un bébé. Sous le choc, car, certes je ne savais pas ce que j'étais, mais j'étais certaine de ne pas gazouiller et pleurer. Je levai la tête et

regardai autour de moi. Une coupole blanche s'élevait une dizaine de mètres au-dessus de moi. Mon corps se glaça, en-dessous aussi ! Je flottais, au centre d'une boule blanche. Pourtant, je sentais le sol sous mes pieds. *Dérangeant*. C'était dérangeant. Le toucher et la vue ne me donnaient pas les mêmes informations.

De nulle part, un miroir apparut. Une seconde, il n'était pas là, la suivante, si. Je me voyais, mais j'étais déjà plus âgée. J'avais le corps d'une petite fille. Des cheveux bruns, lisses, libres dans le vent. Je souriais, mais pas longtemps, déjà, j'étais avachie, dégainie rebelle de l'adolescence. Mes cheveux cachaient mon visage hagard. J'avais doublé de taille. Là, tout s'accéléra. Je vieillissais trop vite, presque comme si je fuyais ma jeunesse. Aussi surprenant que cela puisse paraître, la peur ne m'envahit pas, simplement de la *douleur*. *Douleur* de sentir le temps filer aussi vite que la lumière. Je me vis grandir, vieillir. Les rides apparaître, les cheveux virer au gris, mon dos se courber. Ce qui, pourtant, était une véritable torture fut la sensation d'être revigorée par l'énergie de la jeunesse, de pouvoir changer le monde, pour que, finalement, la demi-seconde suivante j'aie besoin d'une canne pour marcher ! Elle m'était d'ailleurs simplement apparue dans la main. Par énervement, je la frappai sur ce qui me semblait être le sol qui me soutenait.

À ce moment, la bulle blanche explosa, et la terre se déroba sous mes pieds...

Je tombai.

L'air glissait autour de moi.

Ma chute fut ralentie par plusieurs plaques de verre de plusieurs mètres carrés chacune. Elles flottaient, non pas dans une bulle blanche, mais dans une immensité que ma vue ne parvenait pas à comprendre dans sa totalité. Je m'écrasai sur l'une, puis sur une autre, jusqu'à finir, moi aussi, par réellement flotter dans le vide. Je regardai sous mes pieds, mais je ne voyais que l'infini. Puis, bêtement, ce bas me sembla être finalement le haut après que mon corps eut pivoté. Je suis restée perdue entre des miroirs flottants qui ondulaient et tournaient sur eux-mêmes. Je me suis arrêtée devant l'un d'eux, un de ceux qui ne bougeaient pas trop. Je me regardai, petite vieille que j'étais. Ma peau ridée, ma canne. Mon dieu ! Quel âge avais-je ? J'ai essayé, mais je n'arrivais pas à trouver ce nombre. J'avais beau réfléchir, il me fallait autre chose. Il me fallait me *souvenir*.

BOUM

Du bruit. Beaucoup.

Des sons, des voix.

Puis des images, dans les plaques de verre. Des photos qui s'animaient,

lentement. Bientôt, des millions de scènes se jouaient sous mes yeux. Dans chacune d'entre elles, j'avais ma place. Je voyais ce corps à tous les âges. Petite fille, adolescente, jeune, adulte, vieille, *décrépie*.

Je me voyais appeler ma *maman*, embrasser mon *mari*, crier sur ma *fille* pour ensuite lui dire combien je l'aimais. Je pouvais regarder mon *père* m'expliquer mon devoir de *math*, mes *grands-parents* se taquiner, le sourire de mon amie de toujours s'éroder avec les années. Les décors, les paysages, les endroits défilaient aussi vite que les humains. Toutes ces personnes ! Je les connaissais ! J'entendais leur voix. Leur rire, comme s'ils étaient juste à côté de moi. Un élan d'amour pour tous ces souvenirs monta en moi. J'étais vivante quelque part.

Je n'étais pas seule.

Je regardai même mes petits-enfants grandir. D'abord bébé, puis leurs premiers pas. Leur première rentrée à l'école, leurs anniversaires... puis... Rien ?

Rien ?

Pas de souvenirs où ils sont plus âgés que celui où je les amène pour la énième fois au parc en bas de leur immeuble, alors qu'ils se plaignent qu'ils sont trop grands ? Je cherchai, longtemps.

Rien

Pas non plus de souvenir où ma fille a plus de quarante-cinq ans.

Rien

Volatilisé

Je ne peux pas avoir disparu comme ça ! Il doit y avoir une explication ! Je suis sûre qu'il me manque des souvenirs ! Ou alors, je dois encore les vivre ! Mais alors laissez-moi partir d'ici ! Laissez-moi les rejoindre !

Avec rage, je me précipitai vers une plaque en verre pour m'insérer de force dans le souvenir. *Douleur*. Je me cognai violemment contre la surface lisse. Je testai un millier de souvenirs, peut-être un million.

Je voulais les rejoindre, je *devais* les rejoindre.

Rien à faire.

Je ne pouvais pas, bloquée dans le passé. Impossible de rejoindre mon présent.

Ou alors je n'avais plus de présent.

Non ! Non ! Non !

Je ne peux quand même pas être *morte*...

À ce moment, tous les souvenirs volèrent en éclats, et la terre qui n'existait pas se déroba sous mes pieds...

Je tombai.

L'air glissait autour de moi.

La forêt était noire, sombre. Une clairière s'étendait autour de moi.

Je crois que je pleurais. La nuit était terrifiante. L'idée de ma propre mort était terrifiante.

Soudain, au centre de la clairière je vis mon corps allongé bizarrement. Je voulus vérifier que j'avais encore une consistance.

Rien

Je n'avais plus de corps. Je vivais, pensais, ressentais comme avec un corps, mais je n'en avais plus. Je pouvais toucher, voir, sentir l'herbe noire, mais pas de corps. Je me levai et m'approchai du centre du cercle. C'était bel et bien mon corps, froid, presque transparent. Obnubilée, je ne pouvais quitter du regard mon cadavre.

Il semblait tellement fragile. Il s'effaçait, lentement. On devinait les brins d'herbe qui épousaient mes formes. Au milieu de mon ventre pourtant, une sorte de petit arbre poussait. Il gagnait, centimètre par centimètre, tous les recoins de mon cadavre. Formé d'un bois noir et rouge, il m'évoquait ma douleur. Il poussait de manière tortueuse et grignotait ma chair. Mon cadavre saignait, imbibait le sol.

Je fermai les yeux, je ne voulais pas voir mon agonie.

Quand je les rouvris, des heures plus tard, un gigantesque arbre se tenait devant moi. Au bout de chaque branche, une plaque de verre, avec des *souvenirs*.

Je me vis remonter à l'appartement avec mes petits-enfants grincheux. J'ouvris la porte. Ma fille pleurait, mais dès qu'elle me vit elle sécha ses larmes et releva la tête. Les enfants furent envoyés dans leur chambre. Mon mari m'offrit une chaise. Une ambulance venait me chercher. Hôpital. Examens. Docteurs. Je n'écoutais plus après *cancer*. Ensuite, ma fin défila très vite. En une petite minute, des mois de douleur et d'agonie traversèrent mon corps. Je tombai à genoux. Sans un cri.

Je pleurai de douleur ou de tristesse, sans savoir.

J'étais bel et bien *morte*.

Mon dernier souvenir se tenait devant moi. Il ne s'enclenchait pas.

Je tendis le bras, il s'enfonça dans la plaque de verre. Sans hésiter, je fis un pas dans le souvenir.

Une fois entièrement derrière la plaque de verre, la terre se déroba sous mes pieds...

Je tombai.

L'air glissait autour de moi.

Je tombai couchée dans un lit. La pièce blanche me fit penser que j'étais de nouveau en train de flotter dans la bulle où j'avais retrouvé mon corps. Mais je reconnus vite cet endroit. *Une chambre d'Hôpital...* Douleur. La douleur m'envahit. Le Cancer m'envahit. Aussitôt, je voulais partir, quitter cet endroit, cet enfer. Mais des voix dans le couloir me retinrent. Ma fille poussa la porte. Mes deux petits-enfants apparurent. Je les vis se bloquer dans le cadre de la porte. Ils me regardaient gênés,

dérangés. Mes trésors venez me faire un câlin ! Je sais que vous êtes des grands, mais soyez petits encore une fois. Oubliez tous ces tuyaux. Venez, s'il vous plaît. Évidemment, ma voix ne troubla pas le silence. Je n'avais même pas la force de parler !

Alors seulement, le grand murmure le plus beau des « je t'aime grand-maman », et le petit fait trois pas pour venir me serrer dans ses bras. Je les sens autour de mon dos. Je sens son corps contre le mien. La plus douce des sensations se diffuse dans chaque cellule de mon corps. Je le serre de toute ma force. Je le retiens, je ne peux pas le laisser partir. Il chuchote en secret, au creux de mon oreille.

- Moi aussi je t'aime.

Et moi je voudrais tellement vous voir encore grandir ! Devenir des adultes ! Restez encore ici ! Vous allez voir, il ne va rien m'arriver ! Pourtant, le petit se décolla de moi lentement et me tourna le dos. Je n'avais même pas la force de le retenir. Ils quittèrent la pièce de leurs petits pas pressés. Ma fille vint s'asseoir à ma droite, mon mari à ma gauche. Je pouvais sentir leur odeur, leur *présence*. *J'étais vivante*. Ma fille me recoiffa d'un geste tendre. Mon mari ouvrit la bouche, attendit, comme il le faisait toujours, puis parla :

- Si tu souffres trop, tu peux partir. Tu en as le droit. Le choix te revient de droit.

Idiot ! Si ça ne tenait qu'à moi, je ne serais pas dans un lit d'hôpital. Je ne veux pas partir. Je veux encore t'embrasser, te toucher, te faire l'amour. Je veux encore vivre à tes côtés !

- Maman. Je sais que tu veux encore rester, mais je te promets qu'on se débrouillera pour quand même être heureux sans toi. Toi, tu as juste à te laisser aller et à nous attendre là où tu seras. Tu me le promets ?

Non ! Je veux rester. Je ne veux pas retourner dans le néant ou dans mes pensées seulement, encore moins dans la forêt noire où gît mon cadavre. Je ne retournerais non plus pour rien au monde dans la bulle blanche ou dans mon infinité de souvenirs. Je ne veux pas *mourir*. Et pourtant, avais-je le choix ?

À ce moment, ma vue se brouilla, et le lit se déroba sous mon poids...

Je tombai.

L'air glissait autour de moi.

J'atterris sur un sol dur, stable, gris. De la *Pierre*. En relevant la tête, mon sang se glaça. J'étais entourée de tombes. Pour chaque personne, une croix gravée se tenait derrière le corps allongé, figé dans la pierre.

En me rapprochant, je vis ma fille. Le corps de ma toute petite fille.

Puis celui de mon père, de ma mère. De chaque personne que j'avais connue. Toutes mortes, enterrées.

Ce n'est pas comme ça que cela devait se passer. C'est moi qui suis morte ! Pas eux !

Je commençai à courir tant bien que mal avec ma canne dans ce dédale

de pierre. Je voulais sortir, partir. Quitter ces morts, les oublier. C'était moi qu'on devait pleurer pas moi qui devait pleurer les autres. Soudain, j'avais compris. Je m'arrêtai. J'étais tellement bête. J'étais morte. Aux yeux des vivants, j'étais morte. À mes yeux, c'étaient les autres qui avaient soudain disparu. Pour moi, le reste du monde venait de mourir. Je respirai.

Sous mes yeux ébahis, un chat surgit d'une allée. Un magnifique chat noir et blanc qui se pavanait au milieu de corps de pierre, aussi vivant que moi. Il marcha lentement, savoura mon regard sur son dos, pour finalement venir se planter devant moi, à quelques mètres. Ce n'était pas un chat ordinaire, je pouvais le sentir jusqu'au fond de mes tripes. Rien que ses yeux me fascinaient. Son œil gauche était un œil de chat classique, malin, roublard, mesquin, rieur, tandis que le droit était entièrement violet. Aucune pupille ne pivotait dans cet océan violet. Cet œil me regardait sans trembler, avec toute la sagesse, la souveraineté, la puissance que peut octroyer une longue vie d'embûches.

Il miaula.

Aussitôt des milliers de plantes surgirent du sol et s'enroulèrent autour des corps de pierre, les recouvrant et les métamorphosant en une véritable forêt tropicale. Des fleurs multicolores de toutes tailles recouvrirent les visages des personnes que j'aimais. Je me sentis un petit peu plus légère, tous ces gens que j'avais quittés allaient bien. Grâce à cela, j'en avais la certitude profonde. Je mis un genou à terre et inclinai la tête pour remercier cet être sorti de nulle part. Il se rapprocha et vint poser sa truffe contre mon nez.

Un contact doux, humide, un peu moelleux.

Je me figeai. Depuis le début, c'était lui. Ce n'était que lui. Ce chat m'avait jetée dans une sorte de cauchemar éveillé. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Il ne parlait pas, c'était un chat. Il détacha simplement sa truffe et fit demi-tour. D'un geste ample de la queue, il m'invita à le suivre. Qu'auriez-vous fait ? Rester au milieu d'une jungle de corps ? Ou suivre un inconnu qui n'est même pas humain ? Un sentiment de paix m'envahit. Je connaissais ma réponse à la question. Qui sait ce qui adviendra de nous, du futur, de demain ? Autant lâcher prise et voir où nous mène notre prochaine chute, non ? Je crois que je commençais à apprécier de me laisser surprendre par ce qui m'arrivait. Alors, j'emboîtai le pas à un *chat*.

Il marchait, et soudain, il commença à s'élever dans les airs, sans jamais s'arrêter de marcher. Je ne crois même pas avoir semblé surprise. Je souris, le suivis et je me sentis quitter le sol. Tout s'accéléra. En un instant, je revis chaque endroit que j'avais traversé. Je n'avais pas envie de mourir, mais je crois pouvoir dire que je n'avais plus peur de la mort. Après avoir passé la bulle blanche, le chat continua simplement de voler dans une sorte de néant, de page blanche. Peut-être est-ce ça la mort, une remontée éternelle en compagnie d'un chat aux yeux vairons.

À ce moment, je sus que même si la terre se dérobaît sous mes pieds,
je resterais, d'une certaine manière, vivante.

Je remontai.

L'air glissait autour de moi.

C'est drôle, que l'on tombe ou que l'on remonte, l'air glisse de la même
manière autour de nous.

Loïc GÉRARD (??? Rousseau)



Mirjam KURIK (201b)

VENDREDI, C'EST FINI (1^{ER} PRIX EX-AEQUO)

La nuit était tombée, comme pour toujours. Des nuages noirs, par dizaines, par milliers, couvraient les étoiles, si loin déjà, inatteignables bien que tant désirées. Les hommes se moquaient des cieux, trop tristes pour eux, ils fixaient le bas et ignoraient le haut. Ils se foutaient bien d'un jour revoir la lumière, ils avaient accepté d'être condamnés à cette existence dépourvue d'elle, ils ne voyaient rien et choisissaient la cécité plutôt que la question, la guérison. Ils avaient accepté de perdre, de pleurer, car ils préféraient la réalité au rêve.

Ce n'était pas son cas. Alors, si dans ce monde pire que les Enfers il se trouvait condamné dans une nuit sans fin, il s'en irait dans le prochain. Il vivrait avec le souvenir des défunts et la douceur d'un passé plus supportable que le présent, sans les rejoindre dans l'au-delà, mais en défiant la raison et en repoussant ce nouveau monde qui se construisait sans eux. Il penserait ne pas être seul dans la réalité, car il rêverait des autres, immatériels, de tous ceux qui n'étaient plus.

Claude Armand était informaticien. Il avait fait quelques études, très peu voyagé, eu quelques amis qu'il avait vite perdus. Après quelques années, il avait rencontré une femme qui, comme lui, voulait une famille, il s'était torturé à l'apprécier, n'était pas parvenu à l'aimer. Ils avaient acheté une petite maison près de la zone industrielle, avaient joint leurs salaires pour payer les courses, s'étaient assis loin l'un de l'autre aux dîners de famille, avaient passé leurs soupers en silence et leurs nuits aux deux extrémités du lit. Ils n'avaient jamais été déçus, puisqu'ils ne savaient pas rêver ; les gens ordinaires ne rêvent pas.

Elle avait attendu l'arrivée du premier enfant pour déménager. C'est elle qui avait choisi le prénom de la petite Daphné, puis qui lui avait trouvé un deuxième papa, un homme avec une montre Rolex et une chemise repassée par une femme, un être vil et pas assez seul qui se foutait des lois et d'être en tort.

Claude s'était battu pour une garde partagée qu'il avait réussi à obtenir. Et, alors que la petite faisait son apparition dans notre monde, dans le sien, alors qu'il commençait à faire d'elle une femme, qu'il l'élevait seul, à tâtons, pour la première fois, sa vie translucide sembla prendre un sens. Désormais, il comptait, puisqu'il comptait pour elle. Et dans sa vie grise qui n'avait jamais connu autre chose que l'ordinaire, sur ce visage dont l'expression vide de sentiments semblait gravée comme dans de la pierre, cette petite avait fait naître un sourire. Dans l'existence de cet homme sans histoire, la gamine était le premier mot ayant été écrit, le premier battement de cils, le premier regard. Elle avait donné vie à son monde, avait fait battre à la chamade son cœur si lent auparavant, lui avait montré les couleurs et les Beatles, l'avait réveillé la nuit quand elle avait peur dans le noir. Elle avait aimé la musique, excellé à la flûte et au piano, avait animé la maison de mélodies et de chants plus beaux que tous les mots.

Il avait accueilli la petite fille un week-end sur deux, avait attendu tous les lundis, tous les mardis, mercredis, jeudis, vendredis, sans laisser son esprit entrevoir autre chose qu'elle. Il était venu la chercher les vendredis à la sortie de l'école, lui avait fait à manger tous les lundis midi, l'avait accompagnée à ses cours de flûte les mercredis après-midi. Il était ravi lorsqu'il avait pu l'amener aux visites chez le pédiatre, avait toujours proposé d'entrer avec elle dans le cabinet chez le dentiste, car il savait qu'elle détestait le blanc des murs et l'odeur du métal, lui avait tenu la main alors que ses amis l'avaient fait pleurer, que sa mère l'avait délaissée.

On était vendredi. Claude se cachait de ses collègues derrière son écran immense, les oreilles nageant dans un casque hurlant Don't let me Down des Beatles, les mains collées au clavier. L'Open Space était grand, silencieux. Qu'il soit trois heures du matin ou de l'après-midi, que la pièce soit remplie d'êtres humains ou non, ce lourd silence, chargé de l'ennui profond que souvent impose la condition humaine, hantait les lieux. Dans l'entreprise, on entrait à huit heures, on se servait un café, on travaillait, on prenait une pause à midi, on reprenait, on repartait à dix-sept heures, souvent sans avoir dit mot. Tous les jours.

Claude regarda l'heure. Presque 16h. Il sauta alors de sa chaise, éteignit son ordinateur en vitesse, ramassa sa tasse de café puis la déposa dans l'évier de la cuisine qui était sur son chemin. Il retourna, affolé, à son poste de travail puisqu'il avait oublié sa veste sur le dossier de la chaise, puis partit ventre à terre hors de cette pièce plus morbide qu'une tombe. Deux de ses collègues, ayant tout vu, comme chaque semaine, s'échangèrent un regard peiné.

Claude tourna la clé dans le contact de sa voiture, conduisit comme un fou un quart d'heure durant, défiant les feux rouges et les passants. Arrivé devant l'école primaire de son quartier, il gara sa voiture à sa place habituelle, se fit dévisager par tous les parents qui attendaient leurs enfants, et qui, cette fois encore, n'osèrent pas lui parler, à cet homme solitaire, qui se rendait là, tous les vendredis.

Il arrivait alors que la cloche avait tout juste sonné. Les enfants se ruaient sur leurs parents, trépignants devant l'entrée, embrassades et mots d'amours, rires et souvenirs. Une petite sautait au cou de sa mère, un garçon se réjouissait du goûter que sa nounou lui avait préparé, une maman regardait ses enfants jouer avec leurs amis, un grand-père souriait à sa petite fille qui l'aidait à marcher.

Claude regardait les diverses scènes qui l'entouraient, alors que toujours il attendait. Il voyait les petites têtes, les visages qui n'étaient pas encore blêmes se déplacer dans la foule, les petits humains courir et jouer, il voyait les sourires, les yeux qui brillent, les cris et les rigolades. Il laissait ses yeux divaguer, certes, mais gardait toujours dans un coin de son regard la porte d'entrée et de sortie du bâtiment qui avait bientôt fini de s'ouvrir alors que tous les gamins s'étaient déjà enfuis. Mais il

attendait, il voulait la voir s'ouvrir une dernière fois, il devait rester, attendre, être là.

Comme cette attente se faisait longue, Claude prit place sur un banc au milieu de la cour. Lui tournèrent autour des enfants qui jouaient au loup, des mamans qui leur couraient après, leur hurlant de faire attention à ne pas s'encouler ou de ne pas déranger les adultes alentours. Claude fixait la porte, immobile, ne faisait plus que cela, et ignorait le monde qui continuait autour de lui. Les minutes s'écoulèrent, lentes, pleines d'attente, interminables.

Une heure passa. Claude avait maintenant baissé les yeux et fixait intensément ses souliers. Chaussures de ville en cuir, sobres, trop froides, trop adultes. Il ne les aimait pas, ces choses qui entouraient ses pieds de noir, il préférait les baskets, le confort des jeunes, les lacets et la liberté. Il en avait acheté une paire qu'il ne mettait plus, des pas chères, vertes et bleues, que Daphné avait choisies pour lui. L'horloge de l'église d'à côté sonna 18h30. La cour s'était vidée des parents et des enfants, le silence était tombé sur le quartier entier qui préparait le souper dans son foyer. La tête baissée sur le sol, il ne pensait pas. Il avait cessé depuis longtemps, en permanence il vidait son esprit des questions, n'envisageait aucune réponse. La nuit s'était mise à tomber. Les feuilles mortes craquaient sous les chaussures des passants qui s'affolaient vers chez eux, certainement des parents impatients ou des ados congelés, pas assez habillés.

La porte ne s'était pas encore ouverte. Claude sentit une goutte d'eau couler sur son nez, puis une seconde mouiller son index. Une troisième ferma sa paupière droite. Il ferma l'autre alors que le crachat du ciel se transformait en torrents de pluie qui le frappaient sans pitié. La porte s'ouvrit enfin. La femme qui sortait portait sur son épaule un sac bleu empli de feuilles, dossiers et stylos qui débordait presque. Elle portait des sneakers blanches ; la semelle était usée, elles prenaient certainement l'eau. Elle semblait jeune, pas encore frappée par les malheurs que connaissent ceux qui ont vécu assez longtemps pour voir le noir, ses traits étaient souriants, ses yeux toujours scintillant d'une lueur qui disparaît avec l'âge. Emmittouflée dans son long manteau beige, protégée par son parapluie violet, elle se retourna vers la porte, y tourna une clé pour la fermer, puis s'apprêta à rentrer chez elle, lorsqu'elle remarqua la présence d'un homme seul sur un banc, qui se laissait tremper sans broncher. Elle vint à lui, le protégea de son parapluie lorsqu'elle arriva à sa hauteur.

- Monsieur Armand, bonsoir.

Il leva les yeux vers elle et dessina un sourire sur ses lèvres abaissées lorsqu'il reconnut l'institutrice préférée de sa petite fille.

- Mademoiselle Claire, c'est vous ! Oh non, non, gardez votre parapluie pour vous, il vous faut vous protéger par un temps pareil ! Vous qui avez des cheveux si bien coiffés, voyez comme il m'en reste peu, à moi, - il

pointa avec sa main son crâne presque vide - non, non, je n'ai pas besoin d'être couvert.

Il avait glissé un petit rire dans ses mots gentils qui avaient fait sourire la jeune femme. Il s'était levé, peut-être pour dégourdir ses jambes, ou mieux voir son interlocutrice. Elle s'approcha légèrement de lui, pas trop, sans le toucher, comme pour empêcher les ténèbres qui l'habitaient de l'atteindre, elle, et avança son bras vers lui afin qu'ils soient tous deux couverts du torrent des larmes du ciel.

- Que faites-vous donc ici, par un temps pareil, Monsieur Armand ? Ne seriez-vous pas mieux chez vous, bien au chaud ?

Il ne répondit pas à cela avec des mots, haussa seulement les épaules avec un léger rire qui semblait, lorsqu'on l'écoutait, peiné. Ses yeux devinrent tristes, même si ses lèvres souriaient toujours.

Mademoiselle Claire savait, et prétendait bien sûr ne pas savoir. Elle lui conseilla avec une voix bienveillante de rentrer chez lui, qu'il prendrait froid, que ce n'était pas sain que de rester là, sans bouger. Mais il ne voulait pas rentrer, savait que personne ne l'attendait, il voulait s'obstiner, ne pas penser. Il jetait toujours des coups d'œil furtifs vers la porte, bien qu'il ait devant lui la femme qui l'avait fermée. Elle le remarqua bien sûr, et cela lui arracha un soupir. Elle avait mal pour lui, mal pour elle-même aussi, elle avait peur de le laisser affronter la réalité, mais elle savait que c'était ce qu'il fallait.

- Claude, dit-elle après un silence. Elle ne sortira pas. Elle n'est pas là. Sa voix était douce et caressante bien que ses mots soient brusques, car ils étaient porteurs de vérité.

L'homme hocha la tête à demi, à plusieurs reprises, alors qu'il baissait son regard sur le sol, encore. Il reniflait un peu, riait légèrement, faisait oui et non de la tête. Il ne pouvait pas parler. Il trouvait les mots de l'institutrice absurdes pourtant : « Elle n'est pas là. » Où d'autre pourrait-elle bien être, un vendredi en fin de journée, si ce n'est à l'école ? Mademoiselle Claire sentait ses propres yeux se mouiller, son cœur s'érafler. Elle posa une main sur son épaule pour le faire relever la tête, le faire regarder le haut, le détacher de l'ombre du bas. Il parvint à loger ses yeux dans les siens et il y lut ce qu'il lui restait à faire.

Il sembla comprendre. Il lui sourit alors des yeux puis tourna les talons, sortit de sa poche alors qu'il marchait la clé de sa voiture, déverrouilla les portes, en ouvrit une, entra dans l'engin vide. Ses vêtements trempèrent les sièges, ses chaussures glissèrent sur les pédales.

Toujours à l'arrêt, il posa ses mains sur le volant, le mouilla, expira dans un soupir. Il retint des larmes qu'il ne voulait pas, qu'il rejetait, puis se décida à rentrer chez lui. Mais alors qu'il traversait la rue parallèle à l'école, son regard se perdit sur l'église du quartier, puis sur le cimetière qui l'entourait.

Il n'allait jamais au cimetière. Il n'aimait pas affronter l'horreur de la mort et les fantômes qui hantent les vivants, les proches qui se morfondent et les enterrements. Il aurait préféré que les cadavres soient tous

incinérés puis dispersés dans la nature, dans l'air, ou dans la fumée d'un feu immense, mortuaire, il aimerait que l'on n'entache pas la terre des vivants par les corps morts des défunts, qu'on ne les engrave pas dans le sol, ni même sur une pierre tombale, il aurait préféré qu'on les oublie, les morts, les passants. Qu'on l'oublie lui, après son entrevue avec le monde. Il ne voulait pas se souvenir. Il voulait oublier.

Il gara sa voiture en travers du trottoir ; il ne pensait pas rester longtemps. Il ne savait même pas s'il parviendrait à traverser la grille, s'il aurait le courage de l'ouvrir. Le vent s'écrasait contre son visage, lui faisait mal, voulait l'emporter, loin, il devait se battre contre lui, contre lui-même aussi.

Ses pieds se plaçaient l'un devant l'autre, portaient son corps vers le quartier des morts, il marchait sans penser à ce qu'il faisait, à où il allait. Il ne savait même pas où aller.

Comme il vagabondait entre les corps, les cercueils enterrés, les fleurs, les flaques, son regard sombre se figea soudain sur un mot, gravé sur une pierre tombale, formé de lettres qu'il reconnaissait, qu'il aimait. Il était surpris de les voir là, ces lettres d'amour, ce mot qui réchauffait son cœur alors qu'il n'avait jamais connu qu'un hiver sans fin.

Il s'approcha de lui, fut poussé par une force imbattable de voir, de comprendre ce que ce mot faisait là, dans un lieu si glacial, si cruel, ce lieu qui ne lui convenait pas. Il atteint la tombe. Elle était sobre, basse, peu fleurie. La pierre était de piètre qualité, pas à la hauteur de son hôte.

Dans la nuit qui tombait sur lui, à travers les éclairs qui illuminaient désormais plus que le soleil, Claude lut le texte de la tombe qu'il découvrait pour la première fois :

« Daphné Armand - 2010-2021 -Qu'elle repose en paix. »

Pas de photo de l'enfant. Pas plus de mots.

Claude ne comprenait pas. Il ne savait pas qui était cette personne morte qui se prenait pour sa fille. Non, si son enfant avait quitté ce monde, il l'aurait su, il aurait été à l'enterrement, il n'aurait pas attendu un an pour voir la tombe médiocre qu'on avait arrangée pour elle. Il aurait payé pour du marbre, un lettrage doré, aurait fleuri le parterre, aurait ajouté une photo de son doux visage, serait venu la voir, tous les jours, toutes les nuits, aurait arrosé, aurait pleuré, aurait compris. Comment avait-il pu être si absent ? La laisser ainsi, si pauvre, si seule, à peine gravée dans de la pierre, une pierre sale, indigne ? Comment avait-il pu vivre sans elle tout ce temps, sans comprendre qu'elle n'était plus là, qu'il avait échoué, qu'il avait failli à la protéger ? Comment avait-il pu continuer sans remarquer son absence, sans la laisser lui manquer ?

Claude se mettait à réaliser que tout ce temps, cette année écoulée, il n'avait fait qu'avancer dans le noir, ignorer la réalité, la tristesse du deuil. Il avait continué, sans broncher, sans comprendre que celle qu'il

enlaçait tous les soirs n'était plus qu'un squelette. Ou bien des cendres ? Il ne savait même pas ce qu'on avait fait de la dépouille de sa fille, si on l'avait jetée au feu comme un animal, s'il y avait eu un cercueil, une cérémonie. Il sentait une honte immense l'envahir, celle d'avoir été si aveugle, si stupide, si égoïste, de l'avoir laissée mourir, puis d'avoir fait comme si elle n'était pas morte. Alors, pour la première fois, ses yeux s'ouvrirent. Pour la première fois, il voyait la tombe de sa fille. Il voyait son nom, son année de naissance, et apparemment, son année de mort. Il voyait cette phrase qui ne voulait rien dire, « Qu'elle repose en paix », il avait honte de ne pas avoir été là, de ne pas avoir honoré sa fille en personnalisant les mots sur sa tombe, comment avait-il pu ? Tous ces sentiments qu'il avait rejetés, pendant une année, revinrent alors comme une tempête qui le violentait, d'un coup, tous ensemble. Il avait du mal à les dissocier, à les comprendre, il ne savait pas s'il parviendrait à vivre avec eux. Sous leur poids immense, les jambes de Claude le lâchèrent et le laissèrent tomber au sol. Il s'écrasa sur la pierre, à genoux devant elle, il y posa ses mains pour empêcher son crâne de s'y fracasser.

Pour la première fois, Claude pleura sa fille. De grosses larmes d'enfant qui veut ses parents, des sanglots qui déchirent la gorge, qui empêchent l'air de passer. Ses larmes se mêlèrent à la pluie, se cachèrent en elle, s'étouffèrent sur la pierre noire de la tombe. Puisqu'il l'avait tant repoussé, le deuil le frappait plus fort encore. Il commençait à comprendre, alors qu'il se vidait de son eau, que sa vie était en train de toucher à sa fin. S'il n'avait plus sa fille, il redeviendrait qui il était avant elle, quelqu'un qui ne fait qu'exister sans vivre. Quelqu'un qui ne laisse pas de traces, qui n'a pas de vie, mais qu'une fade existence vide de sens. Sauf qu'il existerait désormais en sachant ce que c'était que de vivre, et qu'il avait vécu. Il se sentait s'effacer, partir, comme si chaque cellule de son corps s'évaporait alors que les minutes s'écoulaient, que les larmes s'effondraient au sol. Il s'effilait, devenait poussière. Il retombait dans l'oubli.

Il se ne sentait plus lui-même ; il était devenu quelqu'un d'autre grâce à elle, quelqu'un dont la vie a un sens et là, de cet homme qu'il avait été, il ne reconnaissait plus aucun élément dans la réalité. Il ne pouvait pas voir les couleurs sans elle pour les faire vibrer, il ne pouvait pas entendre autre chose qu'un cri interminable, ce bourdonnement malheureux qui réduisait à néant ses tympans, il ne pouvait pas distinguer l'odeur de la vanille de celle du compost, il ne sentait même plus tout ce qu'il touchait, tout ce que, donc, il détruisait.

Toute la lumière que jadis il avait aperçue s'était éteinte avec elle. Avec lui.

Il avait été père et là il n'était plus rien.

Un soir, emmitoufflé dans ses draps trempés de larmes, complètement seul, il mourut de chagrin.

Le lendemain, Claude se réveilla et réalisa qu'il ne restait plus rien de l'âme que sa fille avait construite pour lui. Il ne restait plus que son corps vide à l'intérieur duquel un cœur battait encore, sans même savoir pourquoi. Le père était mort. Claude devrait faire le deuil de lui-même aussi.

Il n'y avait plus que l'homme, la bête. Il n'y avait plus rien qui valait la peine d'être sauvé, et pourtant, il l'avait été.

Éléonore FERNANDEZ (205 Rousseau)



Bahghi AFEWERKI (204bi)

SI ON POUVAIT LIRE ENTRE LES FEUILLES (2^{ÈME} PRIX ET « COUP DE CŒUR DU CEDOC »)

- Goslux Delphante ! Je suis à vous tout de suite... Oui, excusez-moi, je vais vous chercher votre commande, Perrance.

- Prenez votre temps, Steevius.

La lumière emplissait l'atelier d'une atmosphère chaleureuse et enjouée. La porte grande ouverte laissait entrer les rayons de soleil d'un orange chaud de fin d'après-midi, mais aussi des coccinelles ou des fourmis égarées qu'Albert accueillait amicalement sur ses tuiles bombées. L'air était frais et léger et faisait osciller mes inventions mécaniques accrochées au plafond de l'atelier. À chaque fois que je passais dessous, je me remémorais toutes les heures passées à construire ces avions, planeurs et pendules en tout genre. Mais en fin de journée, je n'avais pas vraiment le temps de les contempler, car mes clients, très souvent mes voisins de branche, se pressaient de passer avant la fermeture de l'atelier. Il y avait aussi Aurore qui venait chaque matin pour partager un suc de cerises ou de groseilles avant l'ouverture.

Je manquai de trébucher sur une hélice d'un ancien modèle de déplaneur en allant chercher la commande de Perrance.

- Le voici, votre tournicot. Je viens de finir de fixer sa pédale, allez-y doucement au début.

- Oh vous savez mon émluxie n'est plus ce qu'elle était. Allez, encore merci et desnoix !

- À vous Delphante, quel est le criffac ?

Perrance, à peine sortie de l'atelier, empoigna son tournicot et atteignit les branches supérieures où elle commença à insuffler les feuilles avec son flofranque une à une. L'arbre s'habillait ainsi pour le printemps, lentement, imperceptiblement mais indiscutablement plus vert.

Delphante, quant à lui, avait tordu l'hélice de son déplaneur lors de l'un de ses atterrissages. Quel cascadeur, c'était la première fois que j'avais vu une hélice aussi tordue, c'est à croire qu'il voulait en faire un boomerang. Quelques coups de catonque, un peu de sève, et elle serait comme neuve. Je réajustai l'hélice, puis la solidifiai ; à l'aide d'un aileron qui traînait sur la table, je l'aérai et la séchai.

- Ce n'était rien de grave, une simple froissure. C'est reparti pour la chlorophylle, et n'oubliez pas de boucler votre lierre !

- Merci Steevius. Oui, *le lierre attaché*, et *le voyage est piloté* ! comme on dit ha ha !

Delphante s'en alla son hélice à la main et prit le passage central du tronc pour remonter. Il allait dans son propre atelier où il floxtamait la chlorophylle pour qu'elle soit introduite dans les feuilles qui seraient elles-mêmes patiemment gonflées par les flogistes. Pour une simple feuille, il y avait plus d'habitants que de branches sur notre arbre, c'était une vraie fourmilière tignollesque !

Je m'assis derrière l'un de mes établis et laissai mon regard se balader dans ce petit atelier. Mon père l'avait animé pendant des années, l'ayant hérité lui-même de son père, et ainsi de suite depuis le premier fruit de

notre arbre, disait-il. Je n'en connaissais pas l'âge, mais qu'importe je savais que ses branches avaient hébergé des générations de Tignols comme moi et qu'il en hébergerait toujours. Le petit déplaneur argenté qui pendait au-dessus de la porte d'entrée me faisait sourire à chaque fois que son reflet croisait mon regard. C'était ma première construction, celle avec laquelle j'avais longtemps voyagé de branches en branches et même une fois approché un autre arbre ! J'avais appris à réparer l'aquilon, à l'améliorer et depuis je m'occupais de tous ceux des habitants des alentours. L'atelier avait été bâti dans une grande fente de l'écorce pour ne pas être trop exposé aux vents, c'était pour cela d'ailleurs que chaque Tignol se déplaçait dans les rides de notre arbre. Certains passages avaient aussi été creusés juste sous la surface du bois afin d'éviter la pluie ou la neige.

Les rayons qui éclairaient l'atelier se dissolvaient lentement, ne faisant qu'un avec l'atmosphère pourpre et profonde de la fin de journée, c'était le moment où le klixami pouvait être matérialisé.

- Gossi Steevius, mon ami ! À nouveau, tu peines à quitter l'atelier, le soleil, pourtant, s'en va déjà.

- Eh, Avenfreau, ça me fait plaisir de te revoir, depuis le temps ! Oui, je me sens chez moi ici aussi, viens t'asseoir.

Avenfreau était un ami de longue date, nous allions à l'école des cimes ensemble, mais de nombreuses années s'étaient écoulées, et il avait changé de branche. Il était tailleur de fristille, cette matière incolore qui était l'essence de la chlorophylle teintée de vert.

- Alors comment vont les affaires ici ?

- Comme hier et comme demain, Delphante est repassé, enfin, tu le connais ! Et toi ?

- Ah oui, ce cascadeur n'arrêtera décidément pas ses vols aventureux de sitôt ! Moi je travaille sur les feuilles velues en ce moment. Je ne te cache pas mon excitation... tu ne connais pas la nouvelle ?

Voyant mon regard perplexe, il continua :

- Certains voyageurs d'arbres racontent que le Mantéfiant est dans les parages... Tu te rends compte ?

Le Mantéfiant ? Je n'en avais plus entendu parler depuis les dernières histoires du soir qui me berçaient, enfant. Avant de m'endormir, mon père me racontait comment, autrefois, les habitants des arbres vivaient avec les Mantéfians comme s'ils étaient leurs frères. C'étaient des créatures majestueuses, gigantesques, grandes comme au moins trois Tignols. On les appelait aussi les Grands Messagers, sans que je ne sache pourquoi. Ils vivaient dans des irépatréstices, des fentes qu'ils avaient creusées à leur taille dans le bois tendre, et leur peau d'écorce leur permettait de s'y fondre. Mais une chose, celle qui causa leur disparition, les rendaient uniques. Ils étaient dotés de dents de crystal translucide, bleuâtre à l'ombre du feuillage, et couleur rubis lorsque le soleil était à son zénith. Mais cette matière si étrangement belle éveilla chez certains l'envie de la dérober. Et rapidement la population des Mantéfians avait fondu au point qu'aucun n'était réapparu.

Était-ce réellement possible qu'après tant d'années d'absence ils refassent surface ?

- Je n'arrive pas à y croire. Où a-t-il été observé ? Qui t'a annoncé cette nouvelle ?

- Tu en sais autant que moi à présent. Je l'ai entendu d'un ami, qui lui-même l'avait capté quelque part.

Je repensai aux rumeurs embrumées qui parlaient du Mantéfiant. Avec le temps, on lui avait attribué des pouvoirs tels que la lecture de l'avenir ou la transmission de pensées. Moi, j'avais du mal à y croire. Cette créature n'avait-elle même jamais existé ?

- Moi j'ai envie d'y croire dur comme catonque ! Peut-être qu'un de ces quatre je viendrai te voir à dos de Mantéfiant !

Notre discussion dériva sur ma décoration du plafond, puis sur mes techniques de fabrication. Albert trouva nécessaire de se cogner contre un déplaneur en construction pour le faire résonner.

- Allez, je vais te laisser, la chasse au Mantéfiant m'attend, et ma mère aussi, elle a fait du gamblik ce soir.

Avenfreau sortit et repartit sur son déplaneur dans l'obscurité de la nuit qui devenait complète.

Je construisais ici les véhicules des Tignols habitant les branches des alentours, et eux-mêmes orchestraient la symphonie du feuillage. Les arbres vivaient ainsi leur vie d'arbre depuis le premier arbre et pour toujours. Le cercle était complet et infini. Cette soirée, couronnée par la réémergence d'un rêve d'enfant lointain, ralluma en moi une étincelle de soif d'aventures oubliée depuis longtemps.

Je me levai du coin de table où je m'étais assis, poussé par une douce énergie que je n'avais pas encore connue, fis un dernier tour dans mon atelier, fermai la porte d'entrée et empoignai mon déplaneur personnel, l'aquilon comme j'aimais l'appeler.

- Viens Albert !

La lune était belle ce soir, ses rayons éclairaient tout notre arbre, et sa lumière craquelée à travers les feuilles de plus en plus nombreuses éclairait délicatement les branches des Tignols déjà endormis.

Comme le soleil est chaleureux, et ses rayons doux lorsqu'au réveil ce sont eux qui caressent le visage encore barbouillé des habitants de l'arbre et de la forêt. Depuis la veille, le Mantéfiant habitait mes pensées.

J'ouvris la porte de l'atelier une demi-heure avant de l'ouvrir au public, mes klingolettes se réveillèrent, et j'enfilai mon tablier. Je sentis la main d'Aurore sur mon épaule.

- Bien dormi Mantisteev ? Viens prendre le petit déjeuner, j'ai du miellat de cerises aujourd'hui.

- Tu sais que je n'ai encore jamais eu droit à un surnom aussi singulier ?

- Je trouve qu'il te convient bien.

Je tirai une chaise de sous l'établi, elle s'y assit, on se regarda. Elle avait de très beaux yeux, et ils scintillaient face aux miens qui s'y étaient

quelque peu perdus. Elle avait son panier tressé à la main, parfumé de cerises. Ses cheveux bruns lui arrivaient aux épaules et reflétèrent les rayons du soleil entrés par la fenêtre contre laquelle elle s'était appuyée. On partagea ensemble ce qu'elle avait apporté, et elle me parla de son grand-père et de ses nombreux voyages d'explorateur. Elle me raconta qu'en rentrant de son dernier vol, il avait capté, dans la région profonde de la forêt, de faibles bruits dans les branchages. Il s'en était approché et avait juste eu le temps d'apercevoir une masse brune et sèche s'envoler, laissant derrière elle un faible reflet bleu. De nombreuses heures, il avait réfléchi à ce que cela pouvait être et il avait partagé son récit dans les quelques bars à sève qu'il fréquentait.

Je lui racontai aussi ce qu'Avenfreau était venu me dire la veille. Elle eut cette étincelle dans les yeux en s'imaginant croiser le chemin de cet être issu de l'écorce, et ce sourire que je n'avais pas encore vu, qui semblait cacher une petite flamme intérieure, rejaillie des braises d'un rêve demeuré dans son enfance.

Les petites klingolettes se mirent à tinter, la porte s'ouvrit, et Caland entra. Il me demanda si je pouvais réparer son déplaneur en vitesse, car il devait amener son fils à l'école des Fristains et que lui-même était pressé. Il me présenta l'aileron abîmé : la réparation ne serait pas longue. J'apportai l'aileron dans mon établi et revins vers Aurore. J'aurais aimé continuer notre discussion et je savais qu'elle aussi. J'irai la voir ce soir avec des groseilles. Lentement, elle reprit son panier, toujours avec cette expression d'enthousiasme naissant. Elle se leva, posa son regard sur moi et me sourit comme si elle avait compris. Ses cheveux, à nouveau, semblaient ardents et scintillants. Elle se tourna doucement, marchant en direction de la sortie, puis quitta l'atelier. Seule son ombre encore se dessinait sur le parquet orangé, avant de s'évaporer, elle aussi. Je me tournai vers Caland.

- Cinq minutes, et votre déplaneur sera comme neuf !

J'allai dans mon établi et regardai l'aileron de filandrite de chêne. Je me souvenais de sa construction, il venait de l'atelier. C'était une petite cassure, de la sève et de l'écorce suffiraient. J'évaluai la taille de l'entaille et taillai l'écorce afin de la boucher. Elle s'y fixa, s'y fondit, tel le Mantéfiant dans ses irépatréréstices. Je pris encore une lime de bois durci pour lisser la nouvelle pièce, soufflai dessus pour la sécher, vérifiai que la sève ne collait plus et la fixai au déplaneur d'origine. Satisfait, Caland me remercia et quitta l'atelier.

Les clochettes tintèrent et réveillèrent Albert qui s'était assoupi. Caland et son fils s'élevèrent et disparurent dans les feuilles, tandis que les premiers faisceaux du jour allumaient l'atelier. Je repris des constructions à finir, et, dans tout l'atelier, les coups de catonque résonnaient.

Le soleil était maintenant haut dans le ciel, et les feuilles se relayaient ses rayons. D'autres pénétraient le feuillage et réchauffaient les Tignols au travail ou en vadrouille dans l'écorce de notre arbre.

- Goslux monsieur Steevius ! Vous êtes là ?

Je me levai et allai voir mon nouveau visiteur.

- Eh mais c'est mon grand Freddy ! Comment vas-tu ? Où en sont tes germinations ?

- Bien merci, mon petit sapin est déjà connecté, je lui ai donné de l'eau ce matin. Déjà ! En fait... j'aimerais bien avoir un déplaneur.

- Tu le sais bien : Tout Tignol a droit à un déplaneur, mais pas avant d'être entré à l'école des cimes et d'en avoir appris le maniement. Mais, promis, je t'en réserve un digne de ce nom pour l'année prochaine.

- Oui, je sais... Monsieur Steevius. Est-ce que je peux jouer avec Albert ?

- Bien sûr ! Albert !

Un léger frémissement retentit depuis l'établi, et un petit ballon gris roula pour se cogner contre mon pied. Il s'ouvrit, et mon petit cloporte se frotta contre mes jambes.

- Viens, Albert !

Le petit animal fut pris dans les bras de Freddy et sortit avec lui devant l'entrée.

Des clients suivirent, l'atelier même se remplit, et chacun demandait à réparer la pédale ou l'aile de son véhicule, d'autres encore posaient des questions pour mieux le piloter, et avec le même plaisir, j'aidais chaque Tignol à être un meilleur pilote. Qui ne rêverait pas de continuer, adulte, ses songes d'enfance ? Mes mains étaient mes outils et elles sculptaient le voyage des émanations de l'arbre.

Les jours passaient, et, quotidiennement, Aurore partageait l'aube avec Steevius autour d'une douceur, puis elle repartait extraire la fristille de la pierre de klixami tandis qu'il réparait les véhicules des autres habitants. Delphante repassa plusieurs fois, pour une hélice ou une pédale, et Marck, lors d'une ou deux soirées sans nuages, venait raconter ses recherches infructueuses du Mantéfiant. Le soleil, toujours, égayait l'arbre, et ses rayons, pareils à des lames d'or, pénétraient le feuillage et dessinaient son ombre sur l'écorce. Sur les branches et sous les feuilles, le monde des arbres vivait en parfaite harmonie.

Aurore me tapota l'épaule, je préparai une chaise pour elle et je pris un coin de table. Je la regardai, elle me sourit, son panier sentait bon la noisette ce jour-là. Assis, nous discussions un peu de l'arbre, surtout, et de la vie de chacun. Elle avait eu deux nouveaux petits Tignols dans sa classe, venant d'un autre arbre. Évidemment, nous discutâmes aussi du Mantéfiant et de la chance qu'on aurait de le rencontrer, même si cette chance semblait s'éloigner avec le temps. Elle avait un très beau sourire. Le soleil lui caressait la joue depuis la fenêtre. On discuta longtemps par regards et par mots.

Perrance entra, essoufflée. Elle me demanda si je pouvais lui faire un déplaneur miniol pour l'offrir à sa fille qui fêtait son anniversaire, puis elle ressortit de l'atelier, souriante et satisfaite, suivie par Aurore qui me laissait au travail qui m'attendait. Les boucles de mon invitée du matin ne tremblaient pas d'un cheveu face au vent de l'extérieur. Je lui

souris par la fenêtre, et le silence revint à l'atelier. J'allai me mettre à la construction du petit déplaneur et croisai Albert qui semblait plus agité que d'habitude : peut-être voulait-il sortir se soulager. J'ouvris la porte et retournai à mes outils. Durant la construction du petit véhicule, je l'entendis sympathiser avec un autre cloporte. Leur son de déplacement lorsqu'ils sont enroulés sur eux-mêmes est facilement reconnaissable. Mon catonque résonna dans le vide de l'atelier tandis que les gouttes de sève se multipliaient sur mon tablier et sur la table usée par les heures de construction et d'assemblages. Par moments, Albert venait se frotter contre mes jambes réclamer quelques caresses, ou alors il montait sur la table et restait immobile face au déplaneur qui se construisait progressivement, son regard traduisait une incompréhension complète.

Midi sonna, je me levai et contemplai mon œuvre achevée. La fille de madame Perrance s'y sentirait à l'aise, j'en étais sûr. Je décidai de prendre du repos en attendant que la commande soit récupérée, les clochettes me réveilleraient. Effectivement, elles sonnèrent, et je sursautai. Je me dirigeai vers la porte d'entrée, le déplaneur à la main. Mme Perrance entra, souriante à la vue du petit véhicule. Elle me complimenta sur sa finesse avant de me remercier, puis elle repartit, gaiement. La porte se referma, je décidai de prendre un peu d'air, alors je la rouvris. Le soleil était haut, et sa chaleur me chatouilla. Je m'assis au bord de la branche et contemplai le feuillage face à moi, et les rayons qui le traversaient pour se poser sur moi. L'air était frais, les feuilles dansaient, l'arbre chantait... tiens, je ne reconnus pas ce son. Qu'est-ce qui pouvait faire ce léger bourdonnement ? Albert était à l'intérieur : ce n'était pas lui. Je m'approchai de l'endroit d'où sortait ce son qui m'était inconnu. Je m'avançai plus loin, mon atelier était le dernier bâtiment de la branche, celle-ci était donc seulement vêtue de feuilles face à moi. Le son s'arrêtait, s'intensifiait, s'arrêtait... Je m'approchai encore, l'animation de l'arbre et de ses habitants s'éloignait, seules les feuilles murmuraient. Je m'éloignai encore, la branche commençait à s'affiner légèrement. L'origine de ces modulations paraissait s'approcher. Quelques pas plus loin, je ne pus en croire mes yeux. À quelques centimètres seulement de mes pieds, l'écorce de la branche semblait s'agiter, vivre, remuer sur une longueur d'au moins trois Tignols. Je m'approchai encore. Que pouvait-ce être, qu'arrivait-il à la branche ? Je posai ma main sur le sol de bois. Le mouvement s'arrêta, l'écorce se recroquevilla sur elle-même, puis se leva, lentement. La surface se mut, dansa sous mes yeux. J'eus du mal à tenir debout, face à moi se tenait la plus belle chose que je n'avais jamais vue. Ses yeux, profonds mais furtifs, fixaient les miens. Ses dents bleues émettaient un faible halo et scintillaient comme du cristal poli. J'étais ébahi : le Mantéfiant se tenait devant moi, comme ses ancêtres s'étaient tenus face aux miens. Plusieurs secondes s'écoulèrent. Je pus sentir sa respiration accélérée sur moi. Pourquoi ne fuyait-il pas ? Doucement,

j'approchai ma main de son museau d'écorce. Il eut un geste rapide de recul, puis, sans me quitter des yeux, s'approcha aussi. J'avais à présent ma main entre ses yeux, et nous restâmes dans cette position de longues secondes. Il referma ses paupières et hocha légèrement sa tête. Il s'éloigna, son regard se perdit dans l'immensité de l'arbre. Il se retourna et s'assit lentement en déployant ses ailes. Je ne voulais pas laisser passer ma chance, et Aurore devait le voir aussi. Poussé par la même énergie que celle que j'avais vécue le jour où j'avais appris que le Mantéfiant était peut-être revenu, je sautai sur son dos, et il quitta la branche d'un bond. Je m'allongeai pour ne pas tomber tandis le vent me décoiffait. Je n'aurais jamais cru ressentir une pareille euphorie ou un tel sentiment de liberté. Les feuilles orangées par la lumière du soleil défilèrent devant nous, et je vis loin en dessous une multitude de petites maisons de Tignols. Celle d'Aurore n'était pas loin, je pouvais même la voir. Lentement, je posai mes bras sur les ailes de la bête. Elles étaient sèches, mais chaudes, j'avais l'impression de voler avec elle. J'appuyai doucement dessus, et elle se laissa faire, se pencha et tourna. Il me semblait vivre un rêve. J'aiguillai son vol un moment sous les fraîches feuilles, puis jusqu'au toit de la maison. Nous nous y posâmes, et je descendis, chancelant, sur son balcon. Je toquai à sa fenêtre, elle m'ouvrit, étonnée. Je posai mon doigt sur ses lèvres et la pris sur son balcon. Elle se laissa faire et ne dit mot. Nous grimpâmes sur le toit pour rejoindre le Mantéfiant. Elle le vit, se frotta les yeux et doucement s'en approcha. La créature posa sa tête sur son épaule et inspira profondément avant de refermer ses paupières. Elle resta bouche bée, et son regard s'humidifia. Je lui pris le bras, et nous montâmes sur le dos de la créature. Avant que nous n'ayons pu échanger un mot, nous avions quitté la branche. Le vent soulevait ses cheveux, ils semblaient s'enflammer avec la lumière du soleil couchant. Nous montâmes au-dessus des cimes, l'air était chaud. Le Mantéfiant ralentit, nous planions comme sur un large nuage. On se regarda, on se sourit. Doucement, nous redescendîmes nous poser à un haut point de l'arbre. Le vent ralentit, Je lui pris la main.

- Le soleil se reflète dans tes yeux... et tu es le mien.

Je n'avais encore jamais osé lui dire ce que je ressentais. Elle me regarda, me sourit, entrouvrit sa bouche comme pour laisser échapper un mot, mais resta silencieuse. Doucement, elle passa sa main derrière ma nuque et délicatement la tira vers elle, jusqu'à ce que nos lèvres se rencontrent. Nous restâmes ainsi un long moment, et je ne saurais décrire l'émotion qui me prenait.

Un battement d'aile du Mantéfiant nous sortit de notre bulle, mais nos regards restaient attachés. L'instant semblait trop beau pour être vrai. Nous nous tournâmes pour observer l'horizon et le soleil qui se dissipait. La vue semblait plus dégagée que d'habitude... Il manquait des arbres. Ce soufflet de réalité me sortit de mon rêve éveillé. Il manquait des arbres, et à la place, de la fumée se dégageait d'une masse noire au sol. Elle se rapprochait. D'étranges machines semblaient se dessiner dans

cette brume sombre. Elle se rapprochait, et sur son passage tombaient des arbres. Elle se rapprochait encore et j'aperçus clairement ces arbres se faire cisailer par de nombreuses lames et se faire réduire à leur tronc, nu. Ces machines, que je ne connaissais pas, faisaient d'atroces bruits métalliques, et leurs nombreuses lames rétrécissaient la forêt à vue d'œil. J'étais bouche bée, comme Aurore. Le Mantéfiant, lui, semblait gelé, paralysé, tétanisé. Les machines se rapprochaient encore, et je pus voir les grandes chenilles de fer avec lesquelles elles roulaient et broyaient les maisons des Tignols qui avaient survécu à la chute. Je vis les troncs pâles se faire emporter par une autre machine énorme et à laquelle était accrochée une longue grue, chargée d'un nombre inimaginable de ceux-ci. La nouvelle clairière était ratiboisée, agrandie. Il n'y avait plus de temps à perdre, il fallait fuir. Je pris Aurore par le bras, et me dirigeai vers le Mantéfiant. Il ne bougeait pas, restait figé. Je lui parlai, lui criai, le tirai, il restait de marbre. Il était froid. Je posai ma tête contre son torse, abattu. Un faisceau lumineux bleu et rouge émanait de sa gueule ouverte dont les dents reflétaient les derniers rayons du soleil perçant la fumée. J'eus le temps d'apercevoir Delphante essayant d'empêcher cette masse sombre d'avancer en se plaçant devant les machines. Il avait oublié que les Tignols n'étaient visibles que pour les arbres. Irrémédiablement impuissant, son combat était vain : une grue l'écrasa sans le remarquer, sans rien remarquer. Aurore me prit le bras. Je lui dis qu'il fallait passer à l'atelier pour prendre Albert et s'en aller au plus vite avec un déplaneur. Les Tignols disparaissaient à vue d'œil et aucun regard qui aurait pu arrêter les machines ne pouvait les percevoir. Le son des lames s'intensifiait. Nous prîmes le passage central, descendîmes encore et atteignîmes enfin la bonne branche. La petite enseigne de l'atelier pointait au bout de l'allée. J'entendis des lames s'abattre, ressentit une secousse, et à ce moment le sol se déroba sous mes pieds.

Au milieu du terrain désormais déboisé, une petite dent translucide demeurait, éteinte à jamais.

Valmont MITTERER (207 Rousseau)

AU BOUT DU TUNNEL, LA LUMIÈRE (3^{ÈME} PRIX)

Le paysage défilait devant moi. Je soupirai intérieurement. A peine deux heures que j'étais dans le train et je regrettais déjà de faire partie de ce voyage. « Je te promets que cette colonie t'aidera à aller vers les autres », m'avait dit ma marraine. Facile à dire pour elle qui ne peut pas tenir plus de trente secondes sans parler à quelqu'un. Pourtant, d'après elle, j'étais aussi comme ça étant petite : je souriais à tout le monde et disais bonjour à quiconque passait devant moi. Et puis, à mes cinq ans, lorsque nous avons quitté la capitale française pour nous installer ici à Genève, je me suis tue. Je ne connais pas moi-même la raison de ce brusque changement en moi, mais, toujours selon Marraine, c'est une petite fille totalement différente qui est arrivée en Suisse.

Si je dis : « selon Marraine » lorsque j'évoque ma vie d'avant, c'est simplement que je n'ai aucun souvenir de cette vie à Paris. Pourtant, les gens ont tout de même quelques souvenirs, même infimes, ou des émotions liées à leur petite enfance. La première rentrée à l'école par exemple, vers l'âge de quatre ou cinq ans, la plupart des gens s'en souviennent même si ce n'est pas très clair. Et bien pas moi. C'est comme si j'avais commencé à vivre lorsque mes parents et moi avons atterri ici il y a dix ans. Mes parents, on ne peut pas dire que je sois proche d'eux, bien au contraire. Mais, lorsque je regarde les photos de ce que je nomme "l'époque du trou noir", je me dis que ce fossé qui nous sépare tant aujourd'hui n'était pas présent à ce moment là. Nous avions vraiment l'air heureux tous les trois. Puis, j'ai trouvé refuge auprès de Marraine. Elle habite aussi à Genève, et c'est toujours elle qui m'emmène faire les magasins les samedis après-midi ou qui vient me voir au spectacle de fin d'année à l'école.

Si elle ne vient plus me voir, c'est parce que je ne fais plus de spectacles. Comprenez par là que je ne vais plus à l'école depuis presque un an. Je n'avais qu'un véritable ami, Stanislas, que j'ai encore et que j'aurai toujours d'ailleurs, mais, en grandissant, le contact avec les autres est devenu insupportable pour moi. J'ai peur des gens, je ne sais pas pourquoi, et c'est comme ça. J'essaie de vivre avec, mais il est évident qu'à cause de ça mon quotidien n'est pas très excitant : en général, école le matin par correspondance, cours d'échecs en ligne ensuite, puis une heure ou deux de sport dans l'après-midi avec un programme que je suis sur internet. Mes week-ends sont pour la plupart dédiés aux devoirs, car, si mes parents ne s'occupent pas beaucoup de mon bien-être, ils suivent mes résultats scolaires de très près. Travail et solitude sont donc les deux mots qui conviendraient le mieux si je devais résumer ma vie d'aujourd'hui. Voilà pourquoi je me trouve maintenant dans ce train en compagnie de douze autres adolescents qui, comme moi, ne peuvent pas, ou plus, aborder la vie comme le commun des mortels.

Je jetai un œil à ces inconnus. Six filles et six garçons. Certains parlaient avec les animateurs, d'autres jouaient aux cartes. Tous avaient l'air de se connaître. Tous, sauf la fille assise en face de moi qui n'avait pas levé le nez de son roman depuis le début du trajet vers le fin fond du Valais. Elle était blonde aux yeux bleus et devait avoir à peu près mon âge. Mais elle avait surtout un tatouage sur l'avant-bras qui représentait une feuille de chêne. Je fronçai les sourcils et tournai la tête vers Stanislas à côté de moi qui, comme toujours, m'accompagnait pour le voyage. Il regardait paisiblement le paysage pourtant gâché par les trombes d'eau qui tombaient du ciel. Je fermai les yeux un moment lorsque je sentis que quelqu'un m'observait. La fille. Forcément.

— Passionnant ce bouquin, dit-elle avec une voix posée, dommage que je l'aie fini.

Je lui souris nerveusement en espérant qu'elle n'aille pas plus loin. Mais, elle ne comptait visiblement pas s'arrêter là.

— Je m'appelle Céleste, continua-t-elle, et toi ?

— Marie, réussis-je difficilement à articuler.

— J'aime beaucoup la couleur de tes cheveux, reprit-elle amicalement, le roux te va très bien. C'est ton porte-bonheur ? me demanda-t-elle en désignant Stanislas. Misère. Elle venait de poser en moins de dix secondes la question qu'il ne fallait surtout pas qu'elle pose. Comprenez-moi ! Comment expliquer à une parfaite inconnue qu'à quinze ans j'ai toujours un doudou que j'emmène partout avec moi, mais qu'en plus il est le seul en dehors de ma famille à qui je parle et que c'est l'être le plus cher à mes yeux ?

Je commençai à paniquer.

— C'est un secret, c'est ça ? devina Céleste à mon grand soulagement.

Je hochai la tête. Elle cessa de parler, mais me regardait toujours. J'eus peur de l'avoir blessée par mon attitude peu agréable, alors je me forçai à aligner quelques mots.

— Excuse-moi. C'est que je n'ai pas l'habitude de parler à des gens que je ne connais pas.

Elle dut percevoir ma sincérité puisqu'elle ajouta :

— Tu es plutôt du genre solitaire. Moi aussi. C'est pour ça que je lis tout le temps. Elle prit un ton plus grave.

— Mais lire me sert aussi à oublier mes soucis, surtout la drogue. Quand j'étais petite, poursuivit-elle, j'habitais à Paris dans le 13^e arrondissement. Et puis, un jour, ma mère est morte. Je n'ai jamais su comment. Je ne m'en suis jamais remise et mon père non plus. A douze ans, je suis tombée dans diverses addictions, et elles n'ont fait qu'empirer avec le temps. Mais le vrai problème, c'est que j'ai commencé à vendre à des petits. C'est la raison pour laquelle mon père m'a inscrite pour ce voyage. Il pense que l'air du Valais m'aidera. Je l'espère aussi. Et puis mon tatouage me rappelle que maman est toujours quelque part près de moi, et ça me motive à surmonter tout

ça. Elle avait le même au même endroit. Je veux vraiment y arriver.

Son histoire m'avait émue. Alors, malgré mes peurs, je tentai de lui narrer la mienne. A la fin, elle s'exclama :

— Tu te rends compte ? On a habité au même endroit et on en est parties environ au même âge ! C'est incroyable comme le monde est petit !

Je me libérai un peu. Sa présence commençait à me rassurer. Nous nous sourîmes. Je reculai sur mon siège, pensive.

Le train entra dans un tunnel. Je pris Stanislas dans mes bras et lui chuchotai que, peut-être, j'allais apprécier ce voyage grâce à Céleste. — Il est interminable ce tunnel, tu ne trouves pas ? me demanda-t-elle tout à coup avec une mine inquiète.

Je levai la tête et regardai autour de moi. Nos camarades semblaient aussi avoir envie que le train sorte du tunnel.

— C'est peut-être simplement un très long tunnel ? suggérai-je.

— Tu en connais beaucoup, toi, des tunnels qui se traversent en plus de quinze minutes ? répondit-elle, pas rassurée le moins du monde par mon hypothèse.

Je gardai le silence. Il est vrai qu'un quart d'heure est amplement suffisant pour traverser un tunnel, même long, avec un train. Toujours avec Stanislas dans la main, je me levai, et elle m'imita. Les autres nous regardèrent et firent de même. Nous nous regroupâmes au centre du wagon et attendîmes que les animateurs nous rassurent en nous disant que tout ceci était parfaitement normal. Seulement, aucun d'eux n'ouvrit la bouche. La peur commençait à se lire sur les visages. Céleste se pencha vers moi pour me dire quelque chose.

A ce moment, le sol se déroba sous nos pieds. Je poussai un cri. Nous étions tous en train de tomber à une vitesse qui ne cessait d'augmenter, dans un vide qui ne cessait de croître. Tout tournait autour de moi. Je hurlai le nom de Céleste en vain. La panique s'empara, de moi et à cet instant ma conscience décida que c'en était assez.

La première pensée qui traversa mon cerveau lorsque je revins à moi était que j'ouvrais les yeux, et la seconde, vu le silence de mort qui régnait autour, que c'était une très mauvaise idée. Malheureusement dans ce genre de situation, le diable a souvent tendance à l'emporter, et je ne dérogeai pas à la règle. Je me risquai donc à entrouvrir mes paupières. Et l'infime espoir que tout cela n'était qu'un rêve fut aussitôt dissipé. Je me trouvais en compagnie des corps plus au moins mobiles de mes camarades sur un sol d'un blanc éclatant entouré d'une fumée blanche, éclatante elle aussi. L'endroit, malgré son extrême clarté, paraissait pourtant très sombre et menaçant. Un frisson parcourut mon échine. Je me levai difficilement et

remarquai que Stanislas était toujours dans ma main. Loin de me rassurer, ce constat m'horrifia : Stanislas venait de me rappeler que j'avais une famille qui me croyait en sécurité dans un voyage pour enfants compliqués et que je ne pouvais pas la prévenir de ce qui m'arrivait en ce moment même. Je sentis des larmes d'impuissance arriver au coin de mes yeux. Je m'aperçus alors que les autres étaient aussi debout. Je cherchai immédiatement Céleste du regard. Je tentai de m'avancer vers elle, mais j'en fus incapable, comme si une force invisible m'empêchait de bouger. Parler m'était également impossible. En bref, j'étais prisonnière de mon propre corps. La tension autour de moi monta d'un cran. Les autres et leurs visages plus qu'inquiets semblaient ressentir la même chose que moi. Tout à coup, certains, dont Céleste, se plièrent en deux, leurs mains se posèrent sur leurs oreilles, et leurs traits se tordirent de douleur. Je n'eus pas le temps de réfléchir à la cause de leur souffrance que j'entendis dans ma tête une voix féminine, terrifiante de sévérité. « Soyez les bienvenus dans la Dimension du Pardon », disait-elle. Je me pliai en deux et portai à mon tour les mains vers mes oreilles tant le son, même s'il venait de l'intérieur, était fort et oppressant.

« Tous, ici, avez quelque chose à vous reprocher. C'est pour cela que je vous ai choisis. Je vous donne une chance d'être pardonnés. Si vous l'êtes, vous partirez. Sinon, vous resterez. Pour l'éternité. Mais avant, il faut avouer. »

La voix se tut brusquement. L'air parvenait difficilement à mes poumons, et ma tête me lancinait. Nous nous regroupâmes malgré nous en une sorte de cercle. Je n'arrivais plus à réfléchir. Je comprenais que les autres avaient fait des choses plus au moins graves dans leur vie. Céleste, par exemple, avait bien vendu de la drogue à des petits enfants. Mais moi ? Je la regardai en face de moi. Si elle avait peur, elle arrivait à le masquer sans aucune difficulté. Puis, la voix recommença en s'adressant cette fois directement au garçon assis à côté de Céleste, Kevin, âgé de quinze ou seize ans :

— C'est vous qui commencez, mon cher.

Le jeune homme profita cependant que la parole lui soit rendue pour exprimer sa colère et, plus profondément, sa peur quant à ce qui nous arrivait.

— Qui êtes-vous ? hurla-t-il, et où sommes-nous ? J'exige que vous nous libériez sur-le-champ !

— Vous avez une épée de Damoclès au-dessus de la tête, répondit-elle d'une voix calme et cruelle, si j'étais vous, j'obéirais. Vous vous trouvez actuellement hors de l'espace et du temps dans seulement trois buts : vous racheter, être pardonnés et recommencer à zéro.

Mais Kevin ne l'entendait pas de cette oreille.

— De quel droit me donnez-vous des ordres ? commença-t-il, fou de rage.

La réponse ne se fit pas attendre, et une épée bien réelle lui tomba dessus, l'empêchant de répliquer définitivement. J'eus un haut-le-cœur et étouffai un cri.

— Sachez que mes paroles sont toutes à prendre au sens propre du terme, conclut la voix d'un air naturel. Mademoiselle, dit-elle en désignant Céleste dont les joues étaient à présent baignées de larmes, ne faites pas la même erreur que votre camarade. Nous vous écoutons. Elle raconta.

A mesure que les gens avouaient leurs divers méfaits, mon ventre se nouait de plus en plus. Je n'avais toujours aucune idée de ce que j'allais exposer et je savais que, si je ne disais rien, mon existence se terminerai bien plus tôt que prévu. Je serrai Stanislas contre moi. Sérieusement, qu'avais-je fait pour en arriver là ? Cette fois, comme si l'entité gouvernant ce lieu m'avait entendue, la réponse arriva, faisant remonter à la surface des souvenirs enfouis depuis plus de dix ans.

Je me vis à Paris, dans le jardin de ce que je compris être mon ancienne maison. Je devais avoir environ cinq ans et je me trouvais en compagnie de mes parents et d'une autre dame avec de magnifiques yeux que je ne reconnus pas. Il faisait beau, et les arbres étaient en fleurs. Les adultes discutaient activement sur la terrasse et moi je jouais tranquillement à côté d'eux. Après un moment, la dame sortit de son sac l'objet de leurs discussions animées. Je me rapprochai d'eux, curieuse. Le pistolet était très beau, très ancien et très travaillé. Elle l'avait récupéré de son arrière-arrière-grand-père et semblait en être excessivement fière. Je demandai naïvement comment il fonctionnait. Les grands me sourirent et m'expliquèrent que, celui-ci étant une antiquité, il ne fonctionnait plus depuis bien longtemps, mais qu'en principe il suffisait d'appuyer sur la détente. Je demandai à essayer.

« Si ça t'amuse, mais fais attention, il est fragile, et j'y tiens », me répondit la dame. Je pris doucement l'arme entre mes mains sans remarquer qu'elle était braquée sur sa propriétaire. Puis, suivant les instructions, j'appuyai sur la détente. Le coup partit. Il était chargé. Mes parents hurlèrent, et la dame tomba à terre. Tout à coup, mon cœur loupa un battement : sur son bras était dessinée une feuille de chêne.

Mon cerveau ne fonctionnait plus, mais, à mon grand désarroi, mon esprit était toujours là, terrorisé par ce qui devait arriver dans les prochaines minutes. La fille assise à mes côtés parlait longuement, ne faisant que repousser l'inéluctable. J'allais devoir le dire. A tout le monde, à la voix, à Céleste mais avant tout à moi-même. J'avais commis un meurtre. Accidentel, certes, mais j'avais commis un meurtre. Et je l'avais oublié.

« Fascinant, n'est-ce pas, comme la tête peut supprimer des événements de sa mémoire pendant des années et les rappeler lorsqu'elle en a réellement besoin ! » Je ne compris pas tout de suite que la voix s'adressait à moi, ni que c'était sa façon de me prévenir que c'était mon tour. Tout le monde me dévisageait, Céleste la première. Je n'osais pas la regarder en face. Le silence se fit. J'ouvris mécaniquement la bouche, mais aucun son n'en sortit. Ma vue se brouilla, et mon corps entier se figea. Je ne parvenais pas à esquisser le moindre mouvement. C'est alors que j'entendis au-dessus de moi le son d'un métal que l'on tire de son étui. Mon sang ne fit qu'un tour. Je parlai à une vitesse incroyablement élevée et, pourtant, mon discours me parut durer une éternité. Lorsque je n'entendis plus le son de ma voix, je compris que j'avais terminé. Ce que j'entendis très distinctement, en revanche, c'était les sanglots que Céleste et moi-même n'étions pas capables de retenir. Avant que la prochaine personne ne s'exprime, je levai doucement la tête. Elle me fixait. Ce n'est pas de la haine ni de la colère que je lus dans ses yeux, mais un sentiment de tristesse profonde et inconsolable.

« Avouer une faute ne suffit pas pour se faire pardonner », énonça soudain la voix me sortant de ma torpeur.

Des gouttes de sueur perlaient sur mon front. Je n'arrivai pas à dire depuis combien de temps nous étions coincés dans cette boucle infernale, mais je savais que je n'allais plus tenir longtemps.

« Afin que la personne victime de vos bêtises vous pardonne, il faut qu'elle ait confiance en vous. Mais peut-on vous faire confiance ? Pour cette deuxième étape vers le pardon, vous allez être par binôme que j'ai méticuleusement choisi bien évidemment. Changement de décor mes chers ! »

Dès la seconde où la voix eut prononcé le mot binôme, je sus immédiatement que j'allais me retrouver avec Céleste. Mon pire cauchemar. Je n'eus pas le temps de finir de me préparer psychologiquement à ce qui m'attendait que le sol se déroba à nouveau sous nos pieds.

Effectivement, le décor avait changé. Bien changé même. Je me trouvais cette fois en haut d'une falaise en compagnie de Céleste. Nous étions seules. En dessous de nous, la mer était déchaînée, le vent nous fouettait le visage, et le ciel était rempli de nuages blancs. Je voulus avancer vers Céleste, mais, me voyant faire, elle recula. Je fus déçue. Mais au fond, à quoi m'attendais-je ? Qu'elle m'accueille à bras ouverts ? Certainement pas, mais j'aurais tout de même souhaité qu'elle écoute ce que j'avais à lui dire. Je tentai une seconde fois. Même réaction. Nous restâmes telles quelles, l'une en face de l'autre à deux mètres de distance et sans rien dire, pendant quelques minutes. Finalement, elle fit un petit pas dans ma direction. Un certain soulagement m'envahit, mais il fut de courte durée puisqu'à l'instant

où elle posa le pied par terre, le sol s'ouvrit sous son corps. Céleste poussa un cri de frayeur et parvint tout juste à s'agripper sur les bords du trou qui devait mesurer un mètre carré. Je courus immédiatement vers elle. Ses pieds pendaient dans le vide. En dessous, la mer, toujours aussi agitée, attendait de capturer sa proie. Sans réfléchir une seconde, je tendis ma main vers les siennes.

— Marie aide-moi je t'en supplie, sauve-moi ! me cria-t-elle terrorisée.

— Essaie de prendre ma main, vite ! lui lançai-je.

Elle leva une main avec précaution et la tendit vers les miennes.

Je la pris. Il se mit à pleuvoir. Je la tirai de toutes mes forces vers moi, mais l'eau m'empêchait de la tenir comme je voulais, et je faillis lâcher prise. Nous hurlâmes de peur en même temps. Nous nous tenions la main du bout des doigts et je n'allais pas tarder à la lâcher pour de bon.

— Ramène un de tes pieds sur le bord ! lui dis-je précipitamment.

Mais elle tremblait et n'arrivait pas à lever sa jambe.

— Marie, dépêche-toi ! m'implora-t-elle.

Le temps pressait. La pluie tombait de plus en plus fort, la mer frappait contre les rochers, et le vent soufflait avec une intensité inimaginable.

Je pris toute la force qu'il y avait en moi, mis ma deuxième main sur la manche de son autre bras, au risque de perdre l'équilibre et de tomber avec elle, je me redressai et parvint à la remonter à côté du trou. J'avais réussi. Nous étions allongées main dans la main au bord de ce qui avait failli coûter la vie à Céleste et à moi-même. La pluie s'arrêta de tomber et un minuscule rayon de soleil traversa les nuages. « Merci », me souffla-t-elle doucement.

Je ne répondis rien. Je réfléchissais. Une question trottait dans ma tête. Je n'avais pas hésité une seconde pour tirer Céleste d'affaire.

Mais, elle, qu'aurait-elle fait si la situation avait été inversée ?

M'aurait-elle laissée ? Je la regardai dans les yeux et compris que, selon elle, quoique j'aie pu faire dans mon passé, je n'étais pas une criminelle, ni une meurtrière. Je lui souris. Elle sourit à son tour, comme si elle avait attendu que j'arrive à cette conclusion. Nous fermâmes les yeux et attendîmes que la voix se manifeste à nouveau.

Lorsque j'ouvris les yeux, je me trouvais à l'endroit où j'avais atterri la première fois. La voix nous ordonna de nous remettre en cercle, à la même place que lors de l'aveu. Je remarquai alors qu'en dehors de la place de Kevin qui était vide depuis sa mort, trois autres adolescents manquaient. Et ils avaient forcément perdu la vie à cause de certaines personnes présentes dans le cercle. J'eus envie de pleurer mais j'avais déjà épuisé mon stock de larmes depuis longtemps.

« Certains ici ont préféré ne pas prendre de risque au détriment de la vie d'autrui, annonça la voix me faisant sursauter. Ces gens-là, malgré le fait qu'ils soient vivants maintenant, n'ont rien gagné à part peut-être un ticket pour rester ici un peu plus longtemps. »

Dès que la voix eut prononcé ces paroles, trois autres de mes camarades disparurent. Je ne pris pas la peine de me poser des questions quant à leur sort. D'un côté, je comprenais la punition, mais de l'autre je me disais que pour risquer sa vie afin d'en sauver une autre, il fallait beaucoup de courage et que parfois la panique l'emportait sur le courage. Alors, peut-être que ces trois personnes n'auraient simplement pas été capables de sauver leur binôme, même si elles l'avaient voulu. Je ne saurais jamais. Ma priorité du moment était surtout de rester en vie et de faire en sorte qu'il en soit de même pour Céleste, car pendant combien de temps encore devrions-nous faire face à la mort et aux ténèbres ?

« Il vous reste une dernière chose à faire, vous qui avez gagné ma confiance, soit par une épreuve, soit parce que j'ai senti que vous auriez parfaitement réagi, reprit la voix. Il vous faut à présent laisser le passé dans le passé et ainsi vous séparer de ce qui vous l'évoque le plus. Une fois cela donné, vous partirez. »

Céleste fut appelée en premier et disparut. Quelques minutes plus tard, je fus convoquée. J'eus un frisson lorsque le sol se déroba une nouvelle fois sous mes pieds. J'atterris dans ce qui ressemblait à une gare.

« Il va être l'heure de reprendre le train, annonça la voix, mais avant, il te faut me confier cette chose que tu gardes toujours avec toi où que tu ailles et à qui tu racontais toute l'étendue de la souffrance due à ta solitude. Dépose-la sur le quai et tu partiras. »

Mon corps entier se pétrifia. Stanislas. Elle parlait de Stanislas, mon seul ami, l'être le plus cher à mes yeux depuis toujours et qui tant de fois m'avait consolée. Je le sortis de sous ma veste et le regardai. Des larmes se mirent à couler le long de mes joues. Stanislas représentait tout pour moi. Je le portai près de ma bouche et lui chuchotai un seul mot : merci. Après quoi je lui fis un bisou, un dernier que je fis durer le plus longtemps possible. Enfin, je le posai à terre à contrecœur et lui souris une dernière fois.

Je me trouvai à nouveau dans le train, assise en face de Céleste et en compagnie des autres adolescents qui avaient réussi à revenir. Des treize que nous étions au départ, il n'en restait que six. Les animateurs, restés dans le train pendant notre absence, discutaient toujours du même sujet et ne semblaient pas avoir remarqué que quelque chose avait changé. Qu'importe. D'un accord tacite, Céleste et moi nous levâmes et allâmes dans le premier wagon qui était vide.

— Merci d'avoir été là, Marie, commença-t-elle d'une voix douce. Je n'aurais pas tenu sans ton courage. Je ne t'en veux pas tu sais. Je suis passée à autre chose. Elle me montra son avant-bras. Son tatouage n'y était plus. Je la pris dans mes bras.

— Non Céleste, lui répondis-je, c'est toi que je dois remercier.
— Je crois qu'il vaut mieux oublier et repartir de zéro, continua-t-elle.
Je souris intérieurement. Il était évident que je n'allais rien oublier du tout maintenant que ma mémoire était revenue. D'ailleurs, à propos d'oubli, il allait falloir que je discute avec mes parents qui avaient "oublié" de me rappeler mon passé. Mais pas tout de suite. D'abord, j'allais profiter du voyage avec Céleste et ensuite je verrai.

Le train sortit du tunnel. Des rayons de soleil illuminèrent nos visages. Oui, la Dimension du Pardon m'avait fait souffrir plus que jamais. Mais elle m'avait aussi offert ce dont je rêvais secrètement depuis toujours : une véritable amie.

Liv GUILBERT (208 Rousseau)



Matteo DOS REIS (208)

L'ÉCLAIR (PRIX SPÉCIAL

(« 1^{ÈRE} ANNÉE »)

C'était une soirée chaude d'été. J'étais stressée. Je préparais ce moment depuis des mois. J'étais à la fois vivifiée et terrifiée. Lorsque je me tenais, là, devant l'auditorium, sous la chaleur des projecteurs, je ressentais le sentiment de grandeur du moment. Je voyais le vide quelque pas devant moi, les regards perçants des figures sombres étaient tous tournés vers moi. Leurs voix unies, pleines d'anticipation, me remplissaient le cœur. Je pouvais voir les étoiles dans le ciel maintenant noir. Au loin, une tempête était en train de se former, je pouvais sentir l'électricité dans l'air chaud. Je tenais mon violoncelle si fort dans ma main comme si quelqu'un tentait de me l'enlever. C'était mon grand moment. J'ai pris une profonde inspiration et je me suis levée. Il y eut un flash de lumière. À ce moment-là, la terre se déroba sous mes pieds...

Je tombais. Je ne pouvais pas voir, je ne pouvais pas respirer. J'ai vu une lumière s'approcher rapidement, j'ai senti un courant d'électricité me traverser, la lumière est partie aussi rapidement qu'elle était venue, un sifflement dans mes oreilles m'assourdissait. Confusion, fracas, puis d'un coup, silence !

Je me suis réveillée quelques secondes, heures, jours plus tard. Il était difficile de le savoir. J'entendais des murmures. Enfin, j'ai eu le courage d'ouvrir les yeux. J'étais dans un endroit sombre et humide. Mes yeux scrutaient à droite et à gauche essayant de trouver la source des voix. Je n'ai trouvé personne. Ces voix étaient chaotiques, mêlées et inconnues. Elles sonnaient comme un disque rayé dont le son oscille. Qu'est-ce qui m'arrive ? Suis-je devenue folle ? J'ai regardé à nouveau autour de moi, cette fois m'intéressant à mes alentours. En tournant la tête, j'ai vu le paysage qui semblait se former autour de moi. J'ai senti mon visage avec mes mains, je n'avais pas mes lunettes, mais je pouvais voir. J'étais effrayée. J'ai senti mon cœur palpiter plus rapidement. Que se passe-t-il ? Où suis-je ? Pourquoi suis-je ici ? J'étais perdue. J'ai vu quelque chose bouger devant moi.

« Qui est là ? » Ma voix résonna mais personne ne répondit. Tout à coup, une petite sphère de lumière apparut devant moi. Elle était petite et parfaitement ronde, elle brillait comme un petit soleil. Elle était chaude et réconfortante, et émettait un doux bourdonnement. J'étais sûre qu'elle n'était pas là pour me faire du mal. La sphère fit un petit mouvement. Je me suis rapprochée. Chaque fois que je m'approchais, elle s'éloignait. Elle voulait que je la suive. Je n'y ai même pas réfléchi, je me suis immédiatement mise à la suivre.

Il était presque impossible de voir à plus de deux mètres devant moi, mais il me semblait qu'on était dans une forêt. Il était difficile de le savoir. Je ne pouvais que voir ce que la sphère illuminait. Lorsque je marchais, je commençai à me rendre compte que les voix étaient en train de devenir plus fortes et plus ou moins claires. Je pouvais distinguer différentes voix, mais elles étaient étouffées comme si elles parlaient à travers un voile. On a marché pendant ce qui semblait des heures. Je ne peux pas dire que mes

pieds me faisaient mal à cause de la marche. Je me sentais bizarrement légère comme si je volais.

Tout à coup, nous sommes arrivées devant un buisson de ronces. La petite lumière se glissa entre les rameaux. En me battant pour les traverser, je sentis les petites épines me rentrer dans la peau comme des centaines d'aiguilles. La douleur était insupportable. Je gardais le regard sur la petite lumière qui me servait de balise. J'ai réussi à m'en sortir.

J'ai levé les yeux, et devant moi se tenait un lac argenté, si plat qu'on aurait dit un miroir. Quelque chose en lui m'enchantait. J'étais attirée par lui. Sans même le savoir, je marchais lentement dans sa direction. Du coin de l'œil, j'ai vu la boule de lumière trembloter et s'assombrir. Elle vola devant moi, essayant de me faire regarder ailleurs, mais je l'ai ignorée et j'ai continué à marcher. Les voix ont commencé à s'estomper, remplacées par un fort sifflement dans mes oreilles. Je suis tombée dans l'eau glacée. Quelque chose me tirait vers le bas. Mes poumons se remplissaient d'eau glacée, ma peau brûlait à cause du froid, et mes oreilles bourdonnaient. Je mourais, j'en étais sûre. Alors que je pensais à ma vie et que j'essayais de combattre les mains froides et moites de la mort qui me tiraient vers le bas, ce qui me sembla être un éclair frappa ma poitrine. Brusquement, la force qui me tirait vers le bas me lâcha. Je me suis mise à nager vers la surface de l'eau ; plus je nageais vers le haut, plus l'eau se réchauffait. Au moment où mon visage perça la surface, l'eau devint chaude. Immédiatement, je me suis mise à <chercher la petite boule de lumière.

Après un long moment, je l'ai enfin trouvée. Sa présence me rassurait, elle brillait devant moi, mais elle était différente. Elle était plus grande. Je me suis mise à courir vers elle. Un vent fort me repoussait, mais j'ai persévéré. Je me rapprochais, j'y étais presque. J'ai tendu mon bras en courant, la lumière de l'étoile grandissante m'aveuglant, mais je courais toujours droit vers elle. Je ne voyais rien, la lumière était trop brillante. Le vent devenait plus fort, mais j'ai continué à me battre. Finalement, je l'ai atteinte. Rien ne s'est passé, puis...

J'ai ouvert les yeux et je me suis redressée d'un coup...

Mia Dadaglio (111)



Sophia LEI (202bi)



David LUNG (101bi) [haut gauche]
Ayah ZHRAN (101bi) [haut droite]
Siya RUSTAGI (101bi) [bas gauche]
Albright UMUTONI NGANGO (202bi) [bas droite]

